સાધારણ
બાઈન્ડીંગ

ER
944
Def/Lei
84071

00084071

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

15.9cms XXV, 263p.

LETTRES DU BARON DE BUSBEC,

Ambassadeur de Ferdinand I. Roy des Romains, de Hongrie, &c. auprés de Soliman II. Empereur des Turcs. Nommé ensuite Ambassadeur de l'Empereur Rodolphe II. à la Cour de France, sous le regne de Henry III. traduites en François, avec des Notes Historiques & Géographiques.

Par M. l'Abbé DE FOY, Chanoine de l'Eglise de Meaux.

DÉDIÉES

A Monseigneur le Comte D'ARGENSON Sécretaire d'Etat, & Ministre de la Guerre.

W.1.5

Hâc arte Pollux, & vagus Hercules
Innixus arces attigit igneas. Hor. Od. III. Lib. III.

TOME PREMIER.

Vol I
84071

A PARIS,

Chez { CLAUDE JEAN-BAPTISTE BAUCHE, fils; Libraire, Quay des Augustins à l'Image Ste. Genevieve. Et LAURENT D'HOURY, fils, Libraire, ruë de la vieille Bouclerie. }

M. D. CC. XLVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

1748

FG 944
Def.Let
84071
Keyword;- Letters

00084071

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre *Lettres du Baron de Busbec, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'Impression. A Paris, le 16 Novembre 1747. SALLIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé CLAUDE JEAN-BAPTISTE BAUCHE, fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre, *Lettres du Baron de Busbec, Ambassadeur en différentes Cours de Ferdinand I. Roy des Romains, &c. traduites du Latin en François, avec des notes historiques*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Presentes; faisons défenses à toutes personnes

de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre debiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notament à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du

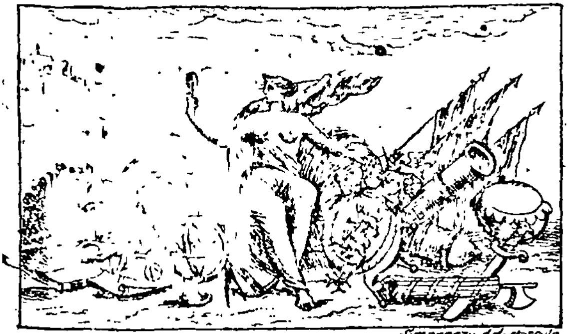
Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez, féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le vingt-deuxiéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cent quarante-sept, & de notre regne le trente-troisiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré ensemble la cession ci-derriere sur le Registre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 899. fol. 789. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 8 Janvier 1748.

G. CAVELIER, Syndic.

Je reconnois que le ſieur Laurent d'Houry, fils, eſt aſſocié au préſent Privilége ſuivant l'accord fait entre nous A Paris ce 5 Janvier 1748. BAUCHE, fils.



A MONSEIGNEUR LE COMTE D'ARGENSON,

Sécretaire d'Etat, & Ministre de la Guerre.

MONSEIGNEUR,

Les Lettres dont j'ai l'honneur de vous présenter

la Traduction, renferment les plus belles & les plus amples instructions sur la politique: leur Auteur, en suivant les principes qu'il y établit, a travaillé avec succès à augmenter la gloire de son Prince, & à faire le bonheur de sa patrie: c'est par-là qu'il s'est rendu également nécessaire, & dans la paix & dans la guerre. Vous avez les mêmes avantages

MONSEIGNEUR,

ainsi cet Ouvrage semble avoir plus de droit qu'aucun autre à votre protection; daignez la lui accorder; ce sont les prémices de mes foibles talens: sous des

auspices si heureux, ne puis-je pas me flatter qu'ils se perfectionneront, & que mes productions pourront dans la suite me faire quelque honneur par elles-mêmes; quant à celle-ci, je n'y envisage d'autre gloire que celle qu'elle me procure, de vous témoigner publiquement mon zèle, & le profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, DE FOY, Chanoine de l'Eglise de Meaux.

PREFACE.

PREFACE.

LE Livre dont je donne la Traduction, a reçû dans les premiers tems qu'il a paru plus d'applaudissemens qu'il n'en a été donné à aucun de ce genre.

(a) On en a fait plusieurs éditions; d'abord les deux premieres Lettres furent imprimées seules; à quelques années de-là (b) on imprima

(a) Louis Carion les publia à Anvers l'an 1581 sous le titre d'*Itinera Constantinopolitanum & Amazianum.*

(b) En 1590 avec le titre d'*Augerii Gislenii Turcicæ legationes epistolæ quatuor.* & en 1592 sous le même titre.

les deux ſuivantes en les uniſſant aux deux autres. En 1632 celles à l'Empereur Rodolphe le furent auſſi. Quelle preuve plus certaine de l'utilité & du prix d'un Livre, que la rareté des exemplaires après cinq ou ſix éditions? Du tems de celles que firent les Elzévirs des Lettres de Busbec, les préjugés ſur le faux mérite de la nouveauté n'étoient pas autant à la mode qu'ils le ſont aujourd'hui: chacun cependant s'empreſſa d'en orner ſa Bibliothéque; on cherchoit le beau & l'utile, l'agréable ne plaiſoit pas moins qu'il plaît, & c'eſt parce qu'on a trouvé toutes ces qualités réunies dans ce

Livre, que les éditions en ont été épuisées.

Le bon, en fait de Littérature, est toujours bon, & le beau retient toujours sa beauté ; l'un & l'autre ne souffrent point d'altération même du tems ; pourquoi les ouvrages de Busbec tant vantés dans le siécle passé, ne mériteroient-ils pas les éloges du nôtre ? ils n'ont pas à la vérité le clinquant des Romans, leur titre n'est pas merveilleux, mais les mots, dit un célébre Auteur, (*a*) » ne » sont que pour les choses, » les expressions les plus choi» sies & les plus brillantes, si

(*a*) M. l'Abbé du Resnel, trad. de Pope.

» elles ſont dépourvûes, de
» ſens, ne doivent être regar-
» dées que comme un ſon
» vuide & mépriſable, qui n'a
» rien que d'inſenſé & de ri-
» dicule : au contraire, il faut
» faire cas des raiſons, des
» penſées ſolides, & du ſujet
» que l'on traite, quoique le
» tout ſoit deſtitué d'un grand
» ornement, parce que le vrai
» & l'utile par eux-mêmes
» ſont toujours d'un grand
» prix de quelque maniere
» qu'ils ſe montrent.

Qu'y a-t'il en effet de plus grand que l'objet des quatre premieres Lettres de Busbec? toute la politique, pour ainſi dire y eſt renfermée. On y trouve la regle, & ce qui

doit principalement servir de guide dans le Gouvernement. La prudence, la constance, les sages précautions, la fermeté, le déguisement sans mensonge, l'activité, la vigilance, le désintereſſement personnel, un secret impénétrable.

Où trouver un plus sûr modele pour entreprendre de grandes choses, pour les exécuter, que dans son projet de guerre contre les Turcs? C'est encore l'Art Militaire le plus complet, la discipline la mieux détaillée; c'est l'école du Général d'Armée, celle de l'Officier subalterne & du simple Soldat, & tous y trou-

vent des regles pour devenir bons Soldats.

Je dis d'après *Vigneul Marville* (*a*) que les Lettres de l'Auteur à l'Empereur Rodolphe II. ſont mieux remplies & beaucoup plus utiles que tout ce que l'on a écrit ſur les grands événemens de ce tems. C'eſt un portrait au naturel des affaires de France ſous le regne d'Henry III. il raconte les choſes avec une naïveté ſi grande qu'elles ſemblent ſe paſſer ſous nos yeux; on ne trouve point ailleurs tant de faits hiſtoriques, les grands événemens, comme

(*a*) Dans ſon mélange d'Hiſtoire & de Littérature.

la conspiration d'Anvers, & les petites intrigues de la Cour y sont également bien peintes; les attitudes, pour ainsi dire, dans lesquelles il met Henry III. la Reine mere, le Duc d'Anjou, le Roy de Navarre, la Reine Marguerite, le Duc de Guise, le Duc d'Epernon, & les autres favoris, de ce tems, nous les montrent du côté qui nous en découvre à coup sûr le fort & le foible, le bon & le mauvais; en un mot, ces Lettres sont un modele de bien écrire pour les Ambassadeurs qui doivent rendre compte à leur Maître, de tout ce qui se passe dans les Cours où ils résident.

Telle est la politique de

Busbec : dans les affaires les moins importantes, on voit que la ſienne eſt toujours fondée ſur ce qu'il y a de plus inviolable dans la nature, ſur la raiſon même, ſur ce qui eſt autoriſé par la Loi Divine; ſa fin eſt toujours la vraie gloire de ſon Prince, & le ſolide bonheur de ſa patrie, & c'eſt là où il a trouvé le grand art de réuſſir dans les négociations les plus difficiles. Busbec, dit Hotteman, (*a*) doit être la principale étude d'un Ambaſſadeur, il contient les meilleures & les plus amples leçons pour ceux

(*a*) Dans ſon Traité de l'Office d'un Ambaſſadeur.

qui sont employés dans ces grandes fonctions.

Beaucoup d'Auteurs ont écrit sur le gouvernement des Turcs, les Bibliotheques sont pleines de ces faiseurs de relations, qui donnent souvent des oüi-dire pour des faits certains: aucun n'en a parlé comme Busbec, il a vû, il a étudié leurs coûtumes, leurs maximes, leur police, leurs Loix; personne n'a dépeint au naturel comme lui, leurs mœurs dans la paix ou dans la guerre, lui seul a bien développé les avantages & les défauts de leur gouvernement. On sent qu'il a pénetré jusques dans le plus secret de leur politique, par la

façon claire de s'expliquer sur leurs plus grands interêts.

On trouve dans les ouvrages de Busbec, ce que l'on cherche dans les meilleurs Auteurs, & souvent en vain, une variété agréable: successivement, il instruit, il occupe, il interesse l'esprit, il amuse, il récrée l'imagination ; il traite les grandes choses avec dignité, on peut même dire que la plus grande partie de ses expressions sont sublimes. A celles-ci, il fait succéder des remarques curieuses, de petites histoires amusantes par elles-mêmes, ou qui le deviennent par le tour ingénieux qu'il leur donne.

Le mérite de ce Livre m'a

engagé à le traduire, il ne contient rien qui ne ſoit à la portée de tout le monde, & qui ne ſoit en quelque ſorte utile à tout le monde.

(a) Un Auteur d'un mérite diſtingué, dit que pour bien traduire il ne ſuffit pas de bien entendre la langue du texte, & celle de la verſion, mais qu'il faut encore avoir aſſez d'étendue d'eſprit pour s'unir avec l'Auteur, de ſtile, de penſées, & d'expreſſions. Rien de plus difficile, la langue Françoiſe eſt abondante, elle eſt fleurie & agréable à l'oreille, mais elle n'a pas l'é-

(a) Le Chevalier de Roſcomon ſur la maniere de traduire les Auteurs. Poëme Anglois.

nergie de la langue latine: on comprend dans celle-ci beaucoup de choses en peu de mots. Une auſſi grande préciſion ne ſeroit pas de l'eſprit de la langue Françoiſe.

Les penſées de l'Auteur pour la plûpart ſont élevées & ſublimes, elles perdent beaucoup de leur force dans ma traduction.

Ses expreſſions ſont hardies, elles ſont nobles, ſi on trouve les miennes triviales & trop communes, c'eſt que je me ſuis fait une fauſſe idée du ſimple & du naturel, j'ai mal imité cet air aiſé, cet enjouement heureux qui brille dans les belles traductions de M. du Reſnel, dans celles

du

du Pere Tarteron, & dans celles de Madame Dacier; pour tâcher d'imiter ces grands Auteurs, j'ai évité avec soin les grands mots & les phrases trop arrangées, j'ai cherché en rendant l'Auteur, à me rendre intelligible.

J'ai jugé comme indispensable de mettre des notes dans cette traduction; le tems dans lequel Busbec a écrit, quoique peu éloigné de celui-ci, l'est cependant assez pour que l'on puisse ne pas avoir tous les faits d'histoire assez présens à l'esprit, sans lesquels il ne paroît guères possible de bien l'entendre; il est d'ailleurs si étendu, & il parle

de tant de choſes, ſeulement en paſſant, qu'il m'a paru néceſſaire de mettre dans beaucoup d'endroits des remarques qui en donnaſſent une facile intelligence, afin d'en faire avec l'Auteur une plus juſte application.

Les notes géographiques ſatisferont la curioſité du Lecteur, & le mettront à ſon aiſe. L'Auteur ne prend pas toujours ſoin de l'inſtruire du lieu où il eſt; il y a même quelques curioſités qui lui ſont échappées, ou qu'il n'a pas connues; j'ai conſulté les meilleurs Auteurs, dans leſquels j'ai pris déquoi y ſuppléer.

J'ai diviſé en trois parties

tous les Ouvrages de Busbec qui ne forment qu'un ſeul volume dans le texte original. Ses deux premieres Lettres ſont la premiere partie de ma traduction, les deux ſuivantes avec la Harangue de l'Ambaſſadeur Turc à Ferdinand, & les Articles du Traité de Paix propoſés par Soliman, font la ſeconde. La troiſiéme, contient ſon projet de guerre contre les Turcs, avec ſes Lettres à l'Empereur Rodolphe. J'ai penſé qu'il ſeroit plus commode pour le Pubic d'en faire trois volumes portatifs qu'un ſeul, ou même deux qui auroient été trop gros.

ABREGE'

DE LA VIE,

DU BARON DE BUSBEC.

AUGER *Gislen*, Baron de Busbec, de famille noble & ancienne, nâquit à *Comines* en Flandre l'an 1522; *(a)* il fut élevé dans la maison paternelle avec beaucoup de soin, & y resta jusqu'à cet âge, auquel la vûe & la tendresse des parens, sont souvent un obstacle à une bonne éducation. Son pere l'envoya à *Louvain* pour y faire ses premieres études; les progrès qu'il fit en cinq ans pendant les-

[*a*] Moréri & Bayle disent que la mere de Busbec étoit de basse naissance, mais que son pere ne se mésalliât point, pour le mettre au monde. Ils ajoutent qu'il fut légitimé à l'âge de six ans par un rescript de l'Empereur Charles V.

quels il étudia dans cette Univerſité [, ſurpaſſerent encore les eſperances que ſes heureuſes diſpoſitions avoient fait naître. Son pere n'épargna rien pour cultiver un fond ſi riche; après ce tems, il l'envoya ſucceſſivement à Paris, à Veniſe, à Boulogne, à Padoue.

Buſbec de retour de ces Univerſités, (*a*) partagea ſon tems à cultiver les connoiſſances que ſon pere lui donna, à l'étude des Belles-Lettres, de l'hiſtoire, & particulierement à celle des intérêts des Princes de l'Europe. Son merite ne tarda gueres à le faire diſtinguer. Don Pedre *Laſſus*, Ambaſſadeur de Ferdinand, Roi des Romains, à la Cour d'Angleterre, le choiſit pour l'accompagner dans cette Ambaſſade. (*b*) Quelques Auteurs ont dit que Buſbec eut pluſieurs

[*a*] En 1545.
[*b*] En 1554.

converſations particulieres avec le Roy *Henri VIII.* pendant qu'il reſta à Londres, & que ce Prince lui fit des offres très-avantageuſes pour ſe l'attacher. Buſbec ſuivît l'Ambaſſadeur dans ſon retour à Vienne, & après avoir reſté quelque tems à cette Cour, il ſe rétira à Lille en Flandres.

Wander Aa, Miniſtre de Ferdinand, étoit ancien ami de Buſbec pere, il aima autant le fils; ſouvent il en parloit à Ferdinand, comme d'un homme qui pourroit lui être d'une grande utilité. La maladie de *Malvezzi*, nommé Ambaſſadeur de ce Prince auprès de Soliman II. fit naître l'occaſion. Wander étant conſulté pour remplacer Malvezzi, qui ne pouvoit s'acquitter de cette commiſſion, jetta les yeux ſur Buſbec, & le propoſa à Ferdinand; il fut agréé, & le Roy lui donna le caractere

d'Ambassadeur ordinaire. Busbec (*a*) partit six mois après son arrivée à la Cour de Soliman, les Bachas trouverent à propos qu'il revint à Vienne, pour remettre lui-même à Ferdinand une lettre de leur Empereur; il le fît, Ferdinand le renvoya (*a*) aussi-tôt pour porter ses réponses : ce second voyage fut de sept ans.

Il suffit de lire les lettres de Busbec, pour sentir que ces deux Ambassades lui ont mérité les plus grands éloges; il fut de la derniere fermeté à soutenir au milieu des Barbares les intérêts de son Maître, son honneur, & dans les occasions, celui de toute la Chrétienté; les prisons n'altérerent point son zele, ni n'ébranlerent sa constance; la douceur de son caractere lui gagna le cœur du premier Visir. Soliman

[*a*] Au mois de Novembre de l'année 1554.
[*b*] Au mois de Novembre de l'année 1555.

écumoit de rage contre la Maiſon d'Autriche, peut-être la ruine dont elle étoit alors menacée, eut été le prélude de celle de toute l'Europe : Buſbec calma ce Tiran, & fit par ſa bonne politique, une paix très-avantageuſe pour les circonſtânces. (*a*)

Comblé d'honneurs & de gloire, Buſbec fit des jaloux à la Cour de Ferdinand, qui venoit de monter ſur le Trône de l'Empire ; il montra pour lors & ſans foibleſſe, tout ſon deſintéreſſement ſur les places de prééminence ; la plûpart des Courtiſans ne pouvoient ſe diſſimuler qu'il y avoit droit plus que perſonne, d'autres s'imaginoient qu'il les briguoit. Buſbec forma le deſſein de quitter la Cour, & de paſſer le reſte de ſes jours dans une vie privée. L'Empereur en

[*a*] Elle fut ſignée de Ferdinand, & de l'Ambaſſadeur de Soliman, le 27 Novembre 1562.

ordonna

ordonna d'une façon bien différente, ce fut à lui à qui il voulut que l'éducation *(a)* des jeunes Princes, les fils de Maximilien II. fut confiée. Busbec engagé de nouveau à la Cour, répondit avec dignité au choix de Ferdinand. Les grandes actions des Empereurs Rodolphe & Mathias, ont fait l'éloge de leur Gouverneur, elles étoient le fruit des sages leçons qu'ils en avoient reçus.

Les Princes étant arrivés à cet âge où il n'ont plus besoin de guide, Busbec résolut pour une seconde fois de se retirer de la Cour; il en fut empêché par une nouvelle commission, qui ne fait qu'ajouter à la haute idée que l'on doit avoir du mérite de ce grand homme. *Maximilien* maria la Princesse *Elisabeth*, sa

[a] Rodolphe II. Ernest, Matthias, & Albert.

fille à *Charles* IX. Roy de France, & Buſbec eut l'honneur de la conduire à Paris. (*a*) Cette Reine ſentant le beſoin qu'elle avoit d'un homme, tel que lui, l'attacha auprès d'elle, en lui donnant l'Intendance de ſa Maiſon. Après la mort de Charles, cette Princeſſe s'en retourna en Allemagne, & laiſſa Buſbec en France, chargé de toutes ſes affaires. L'Empereur Rodolphe lui donna à cette Cour le caractere de ſon Ambaſſadeur, ſous le regne de *Henri* III. ſucceſſeur de Charles. IX.

L'Archiduc Albert étant devenu Gouverneur des Pays-Bas, érigea la terre de Buſbec (*b*) en Baronnie, pour témoigner ſa reconnoiſſance à ſon Gouverneur.

En 1592, Buſbec obtint la permiſſion de l'Empereur d'aller

[*a*] En 1570.
[*b*] En 1590.

en Flandres, pour regler ses affaires particulieres; il prit sa route par la Normandie; pour faire ce voyage avec plus de fureté, il se munit de Passeports du Roy & des Chefs de la Ligue, mais l'autorité dans ces tems malheureux, ne mettoit point de barriere aux brigandages des Soldats de l'un & de l'autre parti; les Passeports furent inutiles à Busbec : à trois lieues de Rouen, une bande de Ligueurs l'arrêterent, & pillerent son bagage; cependant il représenta avec tant de douceur au Chef de la bande, qu'ils violoient dans sa personne les loix sacrées, le droit des gens, qu'il se fit rendre la plus grande partie de ses effets. Cet accident peut-être, fut cause qu'il ne continua pas sa route, il alla à Saint Germain, proche Rouen, chez une Dame de ses amies. Deux jours après

son arrivée, il fut saisi d'une fiévre violente, de laquelle il mourût. *(a)* On enterra son corps dans l'Eglise du lieu, & son cœur fût porté à sa terre de Busbec.

Ainsi finit ce grand homme, âgé de soixante-dix ans, regretté des Grands, & pleuré de ses amis; les meilleurs Auteurs & les plus grands Historiens, se sont disputés la gloire d'être ses panégiristes, [*b*] les uns disent qu'il *fut non-seulement le meilleur politique de son tems, grave & prudent, mais qu'il aima beaucoup les Belles-Lettres, & qu'il fût très-curieux de la Philosophie naturelle. C'étoit un grand homme*, dit M. de Thou, [*c*] *qui avoit une con-*

(*a*) Le 29 Octobre 1592.

(*b*) *Quenstedt. de patriis viror. illustr.*
Lipsius Miscellan.
Melchior Adam. vitâ Jurisc.

(*c*) *Vir eruditione rerum agendarum peritiâ, candore & probitate insignis, qui unam atque legationem ad Portam Otthomanicam sub Ferdinando Cæsare magnâ suâ cum laude gessit & elegantissimis, ac lectu jucundissimis Epistolis explicavit. Thuan. lib. 104. p. 485.*

noissance profonde des grandes affaires, il étoit d'une candeur & d'une probité rare; il s'est acquitté d'une maniere à éterniser sa mémoire de deux Ambassades à la Porte Ottomane; y étant envoyé par Ferdinand I. Roy des Romains; les relations qu'il en a écrites, sont d'un beau stile, & très-amusantes à lire. Philippe Camerarius, semble pleurer encore la mort de Busbec dans ses méditations historiques, il dit, [a] *c'est un cas lamentable en toutes sortes, que ce tant excellent personnage, les services duquel étoient si profitables au public, qui pour les Empereurs avoit été deux fois Ambassadeur à Constantinople, d'où il étoit venu sain & sauf, après avoir glorieusement surmonté plu-*

(a) Selon la version Françoise au liv. 5. chap. 14. du troisiéme vol. on ne prend cet Auteur à témoignage ici que pour ce qu'il pensoit du merite de Busbec, il se trompe sur le genre de sa mort, & sur ses Ambassades. Bayle en a fait une critique fort judicieuse, ainsi que de quelqu'autres Auteurs qui étoient dans les mêmes erreurs sur ce sujet.

sieurs dangers, finalement en un voyage à Dieppe, fut dévalisé & tué dedans une forêt, par certaine troupe de brigands; personnage digne de plus longue vie & de plus douce mort.

S'il m'est permis d'ajouter à l'éloge de Busbec après tant d'Auteurs si célebres, je dirai que ces écrits le peignent pour avoir été de ces grands génies qui reçoivent la réputation lorsqu'elle vient à eux, mais qui ne courent point au-devant d'elle; qu'il fût de ces sages politiques, qui sçavent que la verité défend de flatter les Grands, mais qui sont assez prudens pour respecter en silence leurs foiblesses; que ses voyages perfectionnerent son esprit, lui acquirent de profondes connoissances; & qu'il lui étoit permis de parler & de juger de tout avec confiance, par la solidité de son jugement, & par la multitude des choses qu'il avoit vû & appris.

LETTRES
DU BARON
DE BUSBEC,

Ambassadeur de Ferdinand I. Roy des Romains, de Hongrie & de Boheme, &c. traduites du Latin en François, avec des Notes Historiques & Geographiques.

PREMIERE LETTRE,

Dans laquelle il rend compte de sa premiere Ambassade à Constantinople.

VOUS ne m'accuserez point d'être infidele dans mes promesses ; je me souviens à merveilles qu'en prenant congé de vous, je me suis engagé de vous

donner la Relation de mon voyage de Constantinople. L'exactitude avec laquelle je vais vous la faire, vous prouvera combien j'ai à cœur de tenir ma parole; mon scrupule va même jusqu'à douter que j'y satisfisse pleinement, si je ne vous rendois compte de mon voyage (*a*) d'Amasie; ainsi vous donnant plus que je ne me suis engagé, je me flatte que vous ne me ferez aucuns reproches.

Mais, que cette tendre amitié qui rendoit autrefois tout commun entre nous deux, vous fasse seulement aujourd'hui partager avec moi le plaisir que j'ai eu; & gardez-vous de prendre de la peine des dangers ausquels vous verrez que ma vie a été exposée: plus ils ont été grands, plus le souvenir m'en est agréable, si vous m'aimez encore, le récit que je vais vous en faire, doit aussi vous plaire.

Vous vous rappellez sans doute, que quelque tems après mon retour

(*a*) Amasie dans l'Asie, est, suivant Ptolomée, au Pont de Galatie; Pline & Gerblot disent qu'elle est dans la Cappadoce sur l'Iris; ceux-ci sont plus croyables.

Cette Ville a servi plusieurs fois d'appanage aux Filles aînées des Sultans.

d'Angleterre (*a*) Ferdinand m'ordonna de me rendre à Vienne. (Je n'étois allé à cette Cour que pour accompagner Dom Pedre, qui y avoit été envoyé par le Roy pour assister en qualité de son Ambassadeur aux nôces du Roy Philippe (*b*) avec la Princesse Marie.) Je reçûs le 3 de Novembre ses ordres, & je partis le même jour. (*c*) Je passai par Busbec pour y voir mon pere & quelqu'uns de mes amis. Le trop long-

(*a*) Ferdinand premier de ce nom, Empereur, nâquit à Medina en Espagne en 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI. Roy de Hongrie & de Boheme; le 5 Janvier 1531. il fut élû à Cologne Roy des Romains, & couronné le 11 du même mois & de la même année à Aix-la-Chapelle; en 1558. les Electeurs étant assemblés à Francfort, le reconnurent Empereur, sur la démission de Charles V. son frere, & le 14 Mars suivant, ils lui prêterent serment de fidélité. Ferdinand fut autant belliqueux que politique; son regne fut court. Il mourut à Vienne le 25 Juillet 1564. On verra par les remarques sur les points interessans des deux Ambassades de l'Auteur le génie de Ferdinand.

(*b*) Philippe fils de Charles IV. n'étoit encore que Prince d'Espagne, lorsqu'il se maria en seconde nôces à Marie, fille d'Henry VIII. Roy d'Angleterre.

(*c*) Il étoit pour lors à Lille en Flandres.

tems que j'y re[illegible]i, m'empêcha de faire le plus petit séjour à Tournay ; je continuai à faire diligence ; étant arrivé à Bruxelles, j'allai voir Dom Pedre, qui me montra des Lettres du Roy par lesquelles il lui donnoit ordre qu'à mon arrivée dans cette Ville, il eût soin de me faire tenir des chevaux frais ; les ordres de Sa Majesté furent exécutés, & dans peu je fûs à Vienne ; mais vous ne sçauriez concevoir tous les dangers que je courus dans cette route : le cheval me fatiguoit extrêmément, les chemins n'étoient pas pratiquables, à cause des pluies continuelles, les jours fort courts, obligé de marcher pendant la nuit, & point de lune ; cependant j'arrivai sain & sauf ; M. Wander-Aa, Secrétaire d'Etat, me présenta au Roy : ce Prince de qui (a) je n'avois point l'honneur d'être connu particulierement, me reçût avec ces

(a) Il est vrai que Bus[illegible] n'étoit que très-peu connu de Ferdinand avant cette entrevûë à Vienne. Wander-Aa son ami, avoit fait sa cour pour lui ; cependant il ne le dit pas positivement, mais il s'explique de façon à permettre cette liberté au Traducteur.

marques singulieres de bonté qu'il n'a ordinairement que pour ceux de qui il connoît le mérite & la fidélité. L'Audience qu'il me donna fut longue; d'abord il me dit qu'il comptoit beaucoup sur mon zèle pour son service, & qu'il avoit mis toute sa confiance en moi; dans ce détail, il me fit sentir combien il lui étoit important que j'acceptasse l'Ambassade de Constantinople, ajoutant qu'il étoit de la derniere conséquence que je partisse le plus promptement qu'il seroit possible..... Persuadé que j'obéirois à ses ordres, il avoit pris des arrangemens pour que j'arrivasse à Bude au commencement de Novembre, tems auquel il s'étoit engagé d'envoyer un Ambassadeur au (*a*) Bacha qui y

(*a*) Bacha, Pacha, ou Bassa, est un Titre d'honneur que l'on donne aux personnes considérables de la Cour du Grand Seigneur; le Bacha de la Mer est ce que nous appellons en France le Grand Amiral. Les Bachas ne peuvent transmettre à leurs enfans ni leurs biens ni leurs Dignités; le Grand Seigneur est leur héritier, la raison pour laquelle cette Loi est établie paroit singuliere; pour l'ordinaire tous les Bachas sont Gouverneurs des Provinces & des Villes, où ils ont des Charges de Finance. Le revenu attaché à leur Place est mo-

résidoit ; il ne prenoit, me dit-il, toutes ces précautions que pour ôter au Grand Seigneur le plus petit prétexte raisonnable, s'il n'étoit pas fidele à tenir ce qu'il avoit promis.*

Je n'avois plus que douze jours, tems qui à peine eût été suffisant pour mes préparatifs ; aussi ne puis-je bien vous dépeindre quel étoit mon embarras ; je ne connoissois ni le caractere, ni les moeurs, ni les usages de la Nation Ottomane ; n'eût-il pas été de la derniere imprudence que j'eusse hazardé cette Ambassade sans auparavant prendre des instructions ? Je fus donc obligé de retrancher encore sur ces douze jours pour me faire instruire. Le Roy jugea à propos que je

dique, & on dit que c'est ce qui fait croire au Grand Seigneur que les richesses immenses qu'ils ont ordinairement sont des exactions sur le peuple & des vols sur ses propres revenus ; ainsi, par grace quelquefois, il leur en laisse la jouissance pendant leur vie, & par Justice après leur mort une partie rentre dans ses coffres où elles devoient aller, & l'autre partie est distribuée aux pauvres de la Ville ou de la Province dont ils étoient Gouverneurs.

* On verra dans l'entretien que Busbec eût avec ce Bacha ; ce que celui-ci avoit promis au nom de son Maître, *pag.* 35. & 36.

m'adressasse à M. Malvezzi, personne effectivement ne pouvoit mieux que lui me mettre au fait ; le Roy l'avoit envoyé auprès de Soliman, pour négocier de concert avec M. Gérard Veltwyck, Ambassadeur de Charles V. une tréve de huit ans. Son Ambassade avoit eu un succès si heureux que le Roy l'avoit envoyé une seconde fois avec le titre d'Ambassadeur ordinaire, afin que résidant à Constantinople il fût à portée d'empêcher les brigandages des Turcs dans la Hongrie, & qu'il portât ses plaintes directement au Grand Seigneur du peu de justice que les Bachas Gouverneurs des Villes qu'il avoit conquises rendoient aux Hongrois lorsqu'ils recevoient des insultes de la part des Soldats Turcs.

Cette seconde Ambassade n'avoit pas été si heureuse pour M. Malvezzi que la premiere (*a*) ; la paix & les ar-

(*a*) Après la mort de Jean Vayvode de Transilvanie, & Roy de Hongrie, Ferdinand se fit couronner Roy de Hongrie, & fit la guerre à Isabelle veuve de Jean, qui vouloit que son fils succédât à son pere dans le Vayvodat de Transilvanie. Isabelle appella à son secours le Grand Seigneur ; Ferdinand fut battu plusieurs

rangemens que le Roy fit secrettement avec la Reine Isabelle fut cause de bien des mauvais traitemens que Soliman lui fit, voici ce qui se passa à ce sujet.

M. Malvezzi étoit en grande intimité avec (a) Rustan Grand Visir, & lorsque la nouvelle du Traité de la

fois, & perdit quelques Villes en Hongrie qui resterent au Turc. Enfin il fut contraint d'évacuer la Transilvanie; la Reine Isabelle y entra, & par reconnoissance du secours que le Grand Seigneur lui avoit donné, elle s'engagea à lui payer tous les ans une somme de vingt mille écus; ce Traité avec le Turc ne pût tenir contre la politique de Ferdinand, il fit des offres si avantageuses à Isabelle qu'elle le rompit; elle céda à Ferdinand la Transilvanie, qui lui donna en échange le Duché de Munster avec une pension de vingt-cinq mille écus; cet arrangement se fit si sécrettement, & fut si bien négocié, que les Turcs ne le sçurent qu'après qu'il fut fait.

(1) Rustan étoit fils d'un Vacher, lui-même avoit été Berger. Il s'éleva par son mérite personnel jusqu'à la Dignité de premier Visir. Il joignit à cette Dignité l'honneur d'épouser une fille de Soliman; la mort de Mustapha fils aîné de Soliman fut la cause de sa disgrace, mais il dût une seconde fois à ses grands talens & à son habileté pour augmenter les Finances de l'Etat, le pardon qu'il en obtint, il fut remis en place. Rien ne le rendit jamais suspect à l'Empereur que sa trop grande av-

Reine Isabelle avec Ferdinand, commença à se répandre dans Constantinople, Rustan demanda à M. Malvezzi si ce bruit étoit vrai; M. Malvezzi lui assura que c'étoit une fausseté. (peut-être l'ignoroit-il) Rustan aussi-tôt alla rassurer le Grand Seigneur, lui disant que Sa Hautesse pouvoit ajouter foi à la réponse de

rice, quoique dans le fond il n'aimoit l'argent & ne mettoit des Impôts que parce qu'il sentoit le besoin pressant de son Maître; il étoit si habile dans cette partie qu'il tiroit de l'argent même des fleurs qui croissoient dans les grands Jardins, tandis que d'un autre côté il faisoit revendre le cheval, la cuirasse, & tout l'équipage de chaque prisonnier de guerre que l'on prenoit, il faisoit enfin argent de tout. Ce talent pour les Finances étoit si connu, qu'un Turc, homme de considération, disoit un jour étant extrêmément irrité contre lui, qu'il ne voudroit pas lui nuire, quand même il le pourroit, (ce qui est admirable dans un Turc) parce que personne comme lui [illegible] le secret de procurer de l'argent à son Maître.

Il y a dans le Palais du Grand Seigneur [illegible] Chambre destinée à renfermer l'argent que Rustan leve par ces sortes d'Impots extraordinaires, avec cette inscription sur la porte : *Pecuniæ Rustani diligentiâ acquisitæ.*

J'ai pris dans l'Auteur ce qui est en Note, de l'avarice de Rustan, pour ne point interrompre la suite de l'Histoire.

Malvezzi ; Ferdinand d'un autre côté ayant conſommé ſon Traité avec la Reine Iſabelle, ſe mit en poſſeſſion de la Tranſilvanie, & n'en fit plus un myſtere. Ce premier bruit alors ſe confirma, on reçût à la Porte des Lettres qui l'aſſuroient de façon qu'il n'étoit plus permis d'en douter; le Grand Seigneur s'emporta vivement contre Ruſtan, & lui fit des reproches de ſa trop grande facilité à croire ce que M. Malvezzi lui avoit dit; vous devinez ſans doute que Ruſtan, piqué des reproches que le Grand Seigneur lui faiſoit, ne demeura pas tranquille; il fit ſentir à M. Malvezzi tout le feu de ſa colere, lui reprochant dans les termes les plus durs qu'il avoit abuſé de ſa confiance; enfin le pauvre Malvezzi fut traîné en priſon, ſes effets confiſqués, & ſes Domeſtiques mis à l'encan; voilà comme ſe termina cette cataſtrophe. Je ſerois trop long ſi je vous racontois tous les mauvais traitemens qu'il ſouffrit pendant deux mois qu'il reſtât en priſon, il me ſuffira de vous dire qu'il y eût une maladie cauſée par une rétention d'urine, de laquelle il penſa mourir, parce qu'on ne vou-

lut permettre à personne, pas même à un Médecin d'aller le visiter, & de lui donner du secours. Tel est le caractere des Turcs, il n'est point de Nation qui en use avec de meilleurs façons, & avec des marques d'un plus grand attachement, envers ses amis ou ses alliés, mais aussi il n'en est point qui traite ses ennemis avec plus de barbarie & avec plus d'inhumanité.

Le Grand Seigneur s'étant ainsi vengé de la prétendue perfidie de M. Malvezzi, fit assembler son Conseil, pour déliberer sur le parti qu'il avoit à prendre pour ne pas perdre la pension assignée sur la Transilvanie; quelque modique qu'elle fût, elle ne lui parut pas un interêt à négliger: l'affaire n'étoit pas facile à décider; les troubles de l'intérieur de l'Empire empêchoient qu'il allât faire la guerre au dehors, ainsi on délibera pour une négociation, & qui fut sans succès.

Ferdinand dans son Traité d'échange avec la Reine, ne s'étoit point engagé de continuer à payer cette pension au Turc. Isabelle de son côté s'en trouvoit déchargée,

puiſqu'elle ceſſoit de jouir de la Tranſilvanie, ſeule raiſon pour laquelle elle s'étoit rendue Tributaire du Turc. Ainſi l'un & l'autre appuyé de ces moyens crurent être en droit de refuſer à Soliman la penſion qui étoit de vingt mille écus.

On examina à la Porte ces raiſons, elles parurent ſans replique, mais on imagina que la Reine n'avoit pû traiter ainſi avec Ferdinand de la Tranſilvanie, ſans l'aveu de Soliman, & que l'ayant fait, le traité étoit nul, & que Ferdinand devoit rendre la Tranſilvanie.

Ferdinand répondit à ces dernieres raiſons qu'il ignoroit quels pouvoient être les droits de Soliman ſur la Tranſilvanie, qu'il avoit traité avec la veuve du (*a*) Vayvode dans la bonne foi, (*b*) que cette Princeſſe n'y avoit

(*a*) Vayvodes étoit le nom que l'on donnoit aux Gouverneurs de la Valachie & de la Moldavie; il ſignifie auſſi Prince Souverain; c'eſt ainſi qu'il faut l'entendre dans cet endroit de Busbec.... On appelle encore Vayvodes les Gouverneurs particuliers de quelques Villes ſous un Bacha dans l'Empire des Turcs.

(*b*) Il eſt à remarquer que le Roy Jean avant de mourir avoit nommé George Mar-

point été contrainte ni par la force ni par ruses, qu'il vouloit que son traité eut toute son exécution, & qu'enfin il ne payeroit de tribut à personne, & qu'il resteroit maître de la Transilvanie.

La détention de M. de Malvezzi en prison, obligea Ferdinand d'envoyer un autre Ambassadeur à Constantinople; il choisit l'Evêque d'Eger, à qui il donna pour Adjoint un Capitaine de Galere, nommé Zay. Le Roy avoit de grandes preuves de la fidélité de ces deux hommes, & il connoissoit toute leur habilité dans les négociations; Malvezzi à leur arrivée sortit de prison, Soliman même le chargea de ses lettres pour Ferdinand, il révint à Vienne, & Ferdinand quelques tems après résolut de le renvoyer à Constantinople avec la commission d'Ambassadeur ordinaire, supposé que la paix se fit entre ces deux Princes.

Ainsi cette affaire dont les com-

tinusius Evêque de Varadin pour être Tuteur de son fils, que le Prélat ne consentît jamais au Traité d'échange que Ferdinand fit avec la Reine; il s'y opposa au contraire de toutes ses forces, & se fit un parti considérable qui auroit maintenu le jeune Prince dans la

mencemens avoient été si malheureux, eut une fin au contraire très-heureuse; & aussi-tôt que Ferdinand eut donné ses ordres, Malvezzi partit en passant par (*a*) Commaronium, mais il s'y est trouvé si violemment attaqué de sa rétention d'urine, qu'en peu de jours on a désesperé de sa vie. Ne pouvant aller plus loin, il prit le parti d'écrire au Roy, & de lui mander l'état où il se trouvoit, le suppliant de vouloir bien le rappeller, & d'envoyer un autre Ambassadeur à sa place; le Roy à l'ouverture de la lettre s'est imaginé que le souvenir des mauvais traitemens que les Turcs lui avoient faits, pouvoit bien l'avoir déterminé à feindre une maladie, craignant que pareils malheurs ne lui arrivassent; cependant le Roy faisant d'un autre

[illegible]on des Etats de son pere, si le Conseil de Ferdina[illegible] n'eût chargé un Capitaine d'Infanterie d'assassiner l'Evêque; on s'en tint au murmure en Hongrie après la mort du Prélat; est-ce là une marque de la bonne foi de Ferdinand.

(*a*) Commaronium est une Forteresse sous les murs de laquelle la riviere de Vage vient se perdre dans le Danube. C'est la derniere Place de la Hongrie, & la plus voisine de la Turquie.

côté attention aux preuves de fidélité & d'attachement pour ſa perſonne & pour l'Etat, que Malvezzi avoit donné dans toutes les occaſions, n'a plus douté de la réalité de ſa maladie, il l'a rappellé, & m'a chargé à ſa place de l'Ambaſſade.

Je partis donc, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, pour aller trouver M. Malvezzi, qui s'étoit retiré dans une de ſes Terres, afin qu'il me mit au fait du gouvernement des Turcs, (*a*) & que par ſes ſages avis je pûs me garantir de leurs ruſes, & des piéges qu'ils pourroient me tendre. Je ne reſtai que deux jours avec lui : vous jûgerez par ce peu de tems combien peu auſſi je fus inſtruit, & à vous dire vrài, il ne m'apprit que

(*a*) Les Turcs deſcendent des Scytes, qui habitoient entre le Pont Euxin & la Mer Caſpienne; ils ſont naturellement ambitieux, & tiennent encore de la cruauté de leur premiere origine; ils ſont groſſiers & fainéans, pour l'ordinaire mal propres & gourmands, ils s'expoſent aiſément au danger, on n'en devine pas aiſément la raiſon, c'eſt un mélange ſingulier de bonnes & de mauvaiſes qualités, ils ſont politiques & ſages dans leur Gouvernement, charitables envers les Etrangers, faiſant bâtir des Hôpitaux pour les y recevoir.

ces ſortes de choſes qui ſont de l'uſage familier; de-là je revins à Vienne, & je me mis en état de partir le plus promptement qu'il me fût poſſible, mais il me reſtoit tant de choſes à faire, le tems que j'avois pour tout diſpoſer étoit ſi court, & le Roy me preſſoit ſi vivement, que je déſeſperai de pouvoir partir au jour marqué: voici à ce ſujet une petite ruſe dont le Roy ſe ſervit pour me piquer d'honneur, croyant me faire faire plus de diligence. Il alla à la chaſſe le jour qu'il avoit indiqué pour mon départ, & le matin à ſon lever il dit qu'il me connoiſſoit ſi diligent, qu'il ne doutoit pas d'un inſtant que je ne fuſſe parti avant ſon retour, ce qui arriva effectivement, mais je le dévançai de bien peu.

Il étoit onze heures du ſoir quand nous arrivâmes à Ficiminum, quoique cette Ville ne ſoit qu'à quatre mille de Vienne, nous nous y arrêtâmes pour ſouper, ce que nous aurions fait avant de partir ſi nous n'euſſions pas été ſi preſſés; de-là nous prîmes la route de Commaronium, je devois ſéjourner dans cette Ville, attendu que le Roy m'avoit ordonné de conférer

férer avec un certain homme appellé Palinohi, & de le mener avec moi à Bude ; cet homme étoit exactement informé des vols & des brigandages que les Turcs faisoient chaque jour dans la Hongrie. Je devois le présenter au Bacha de Bude, comme un témoin oculaire de ces ravages, dont je venois lui faire des plaintes de la part du Roy, mais ce Palinohi ne sçachant point les desseins du Roy, & ignorant que je dusse arriver, s'en étoit allé quelques jours avant mon arrivée à la campagne, personne ne sçavoit où il étoit, ni quand il reviendroit, ce qui me chagrina extrêmément. J'écrivis de tout ceci au Roy, & je le prévins que ce Palinohi étant ainsi absent, il ne m'étoit pas possible d'exécuter ses ordres, cependant je fis rester un homme de ma suite un jour après mon départ, afin que si ce Palinohi arrivoit, il vint me joindre, & nous continuâmes notre route.

Après trois jours de marche, j'arrivai à (a) Grand ; le Gouverneur de

(a) Grand est une Ville considérable dans la basse Hongrie ; il y avoit très peu de tems que les Turcs l'avoient prise quand Busbec y passa : c'étoit la premiere Place des Frontieres

Commaronium m'avoit fait escorter de seize Housards, à qui il avoit donné ordre de ne point me quitter que quand le Détachement que le Gouverneur de Grand devoit envoyer au devant de moi, nous auroit joint. A peine eûmes nous marché pendant trois heures, que nous apperçûmes quatre Cavaliers Turcs; je me doutai que c'étoit ceux qui devoient m'escorter; pour lors sans attendre qu'ils nous eussent joint, je congediai mes Housards, sçachant la haine implacable qui regne entre ces deux Na-

de l'Empire Ottoman. En 1543. Soliman la prit, en 1595. l'Empereur la reprit, & en 1605. les Turcs l'ont reconquise; elle est restée sous leur domination jusqu'en 1683. que l'Empereur & l'Electeur de Baviere s'en rendirent les Maîtres. Depuis ce tems les Turcs ont fait plusieurs tentatives pour la reprendre, mais elles ont toujours été sans fruit; l'Empereur l'a si bien fortifiée, que les seuls habitans sans autre secours pourroient la défendre pendant un siége de deux mois. Grand est bâtie dans une plaine, le Château est sur une Colline dont le Danube arrose le pied; il y a quelques Auteurs qui divisent cette Ville en haute & basse, ce qui seroit contraire au bon sens, vû sa position qui est dans une plaine, s'ils n'entendoient parler de son Château, duquel ils font la haute Ville.

tions, j'apprehendai quelques escarmouches dans cette rencontre.

Ces quatre Cavaliers venoient effectivement au devant de moi, & ne pensez pas que ce fût là toute l'escorte; ils n'en faisoient tout au plus que l'avant Garde : dès qu'ils m'apperçûrent ils se rangerent en bataille pour me saluer, ensuite s'avançans près de la portiére de mon carrosse, ils lierent conversation avec moi; (j'avois un Interprête,) mais comme je m'étois imaginé que c'étoit là toute l'escorte, je vous dirai que je fus dans la derniere surprise de me trouver environné de tout un Regiment de Cavalerie après avoir fait un quart de lieue. Un autre que moi sans doute se seroit trouvé bien flatté de cet honneur, d'autant mieux que toute la troupe étoit des hommes choisis. Leurs bouckliers & leurs lances étoient peintes & très-bien ajustées; ils avoient des coutelas enrichis de pierreries, leurs turbans ornés de belles plumes de différentes couleurs, leur uniforme rouge, tous montés sur de très-beaux chevaux & très-bien harnachés. Les Officiers s'avancerent & me firent leur compliment sur mon

heureuse arrivée ; ensuite ils me demanderent quel étoit le sujet de mon Ambassade, comme je ne crûs pas qu'il fût nécessaire de le leur dire, je leur répondis ce qui me vint d'abord en pensée, nous continuâmes ainsi notre chemin, faisant conversation sur des choses indifférentes ; enfin nous arrivâmes à Grand, j'y entrai avec ma troupe comme auroit fait un Empereur dans un jour de triomphe ; j'allai loger chez (*a*) l'Archevêque, qui me traita plutôt comme un Militaire que comme un Ambassadeur ; je fus heureux d'avoir avec moi mon lit de camp, j'aurois couché comme tous mes gens sur le plancher, sur lequel il fit étendre de mauvais tapis, sans matelats, sans draps, ils n'eurent pas même de paillasses ; ainsi ce fut chez M. l'Archevêque où ils sentirent pour la premiere fois les plaisirs que donne la molesse du coucher des Turcs.

(*b*) Le Sangiac de la Ville apprit

(*a*) L'Archevêque de cette Ville est le plus grand Seigneur de toute la Hongrie, ses richesses sont immenses, & sa Dignité est la premiere du Royaume.

(*b*) Un Sangiac chez les Turcs fait dans une

le lendemain mon arrivée, & quoiqu'il ſçut très-bien que je n'avois point de lettres à lui remettre ni rien à lui dire de la part de mon Maitre, il me fit preſſer d'aller le voir; j'étois ſi fatigué de la route, que je l'envoyai prier de m'en diſpenſer, il n'écouta point mes raiſons, il perſiſta au contraire avec tant d'opiniâtreté, que je ne pûs me défendre d'y aller. Vous augureriez ſans doute qu'avec tant d'empreſſemens il avoit des choſes d'importance à me communiquer; rien moins, il me dit qu'il vouloit ſeulement me voir, me faire ſes offres de ſervices, me demander le ſujet de mon Ambaſſade, m'exhorter à faire la paix, & enfin me ſouhaitter un heureux voyagé. Vous voyez que la curioſité ſeule fut le motif des empreſſemens du Sangiac, je ſçavois déja que ce deffaut étoit commun à tous les Turcs, auſſi en fus-je bien moins ſurpris que je ne l'avois été d'entendre croaſſer des grenouilles pendant toute la route de Commaronium à Grand, d'autant mieux que

Place les fonctions de Lieutenant de Roy. Il commande ſous les ordres d'un Bacha qui en eſt le Gouverneur.

nous étions pour lors dans le mois de Decembre, & que le tems étant très-froid, ceci me parut un phénomene; j'en demandai la cause à quelques gens du Pays, qui me dirent que l'eau de ces marais malgré la rigueur de la saison étoit toujours tiéde à cause de la quantité de soulphre qui étoit dans le limon.

Je ne restai qu'un jour à Grand, & le lendemain j'en partis dans le dessein d'aller coucher à Bude, mais on m'avertit qu'il falloit que je me précautionnasse de faire un déjeûné qui pût me servir en même tems de dîné, parce que de Grand à Bude on ne trouve point d'Auberges. Je n'oublierai pas de vous dire que le Sangiac voulut me conduire : je lui fis les plus fortes instances pour l'engager à ne pas prendre cette peine, mais il ne me fut pas possible de l'en empêcher : il fit monter à cheval tous ses esclaves, à la tête desquels il se mit; dès que nous eûmes quitté les Portes de sa Ville, toute cette Cavalerie mit le bonnet bas, & fit un exercice qui me parut fort singulier; ils couroient brides abbatuës les uns sur les autres la lance haute, d'autres caràc-

voltoloient, vous eussiez été surpris de leur adresse, & de la grace qu'ils avoient à faire ces différens mouvemens. Je me rappelle que dans la Troupe il y avoit un jeune Tartare dont les cheveux étoient si longs & si épais que l'on me dit qu'il ne se couvroit jamais la tête, ni dans le froid ni dans un tems de pluie; on m'ajouta même qu'ils lui servoient de casque pour se garantir des fleches ou des coups de sabre quand il se trouvoit dans une affaire.

Enfin quand le Sangiac crût avoir fait assez de chemin, il s'arrêta, & après nous être fait beaucoup de politesses de part & d'autre, il prit congé de moi, & s'en retourna à Grand; je restai seulement avec ceux qui étoient destinés pour m'escorter.

En arrivant à Bude, je trouvai quelques (a) *Chiaous* qui étoient

(a) Les Chiaous sont des Officiers du Grand Seigneur qui font les fonctions de nos Huissiers & de nos Exemts; ils sont au nombre de six cens. Celui qui les commande s'appelle Chiaou Bachi. C'est une place de distinction, ils sont les porteurs des Arrêts de mort que prononce le Grand Seigneur contre un Visir

v nus au-devant de moi, j'allai loger d. ns cette Ville chez un particulier H. ongrois, qui eùt un très-grand soin de mes chevaux & du reste de mon équipage; il n'en prit pas autant de moi, à beaucoup près; les Habitans de ce Pays ont sur cela un systême tout particulier; ils s'imaginent que pourvû qu'un homme soit à l'abri des injures du tems, ç'en est assez, ils se mettent peu en peine du reste.

Dès que le Bacha sçût mon arrivée, aussi-tôt il m'envoya un *Tuigon* pour me saluer de sa part, me priant de vouloir bien l'excuser s'il ne venoit pas lui-même de quelques jours, ce qu'il prévoyoit ne pouvoir faire parce qu'il étoit malade, mais qu'aussitôt qu'il seroit seulement convalescent, il ne manqueroit pas de venir m'offrir ses services. Cette maladie me fit faire un long séjour à Bude, ce qui me donna le tems d'attendre de Commaronium ce Palinohi, qui

ou un Bacha, cet Arrêt est enveloppé d'un satin noir. Les Chiaous sont armés d'un Cimeterre, d'un Arc & de Fleches, ils portent à la main un baton couvert de lames d'argent, au bout duquel est une masse aussi d'argent, faite en forme de globe

de

de son côté avoit fait prompte diligence pour venir me joindre, dès qu'on lui eût dit que j'avois besoin de lui, mais le sujet de la maladie de nôtre Bacha étoit trop plaisant pour que je ne vous le raconte pas. Vous sçaurez donc que ce Bacha est extrêmément avare, & d'une méfiance qui passe toute expression, croyant que son argent ne seroit pas en sûreté chez lui, il l'avoit caché dehors, je ne sçai où, si mal cependant que quelqu'un l'avoit observé, & l'avoit dérobé. Ce vol fut pour le Bacha un coup de foudre, la fiévre l'avoit prise aussi-tôt qu'il le sçût. Voulant cependant survivre à son malheur, il me fit prier de lui envoyer mon Médecin, je le lui envoyai effectivement; c'étoit ce pauvre Guillaume Quakelben, homme de bon sens, & fort expérimenté dans son Art. Mais je faillis bien à me repentir de ma complaisance; le Bacha avoit été si sensible à sa perte, que toutes les fois qu'elle se présentoit à son imagination la fiévre redoubloit, & ce souvenir se répétoit si souvent que les accès devinrent des plus violens, & qu'en peu on désespera de sa vie. Jugez dans

tout ceci de mon inquiétude, Je sçavois que si le pieux Bacha eût été joindre son Mahomet, les Turcs n'auroient pas manqué de dire que c'étoit mon Médecin qui l'avoit congédié, quel mauvais parti ne lui eussent-ils pas fait? & pensans que j'étois d'accord avec lui, croyez-vous que j'avois lieu d'esperer un meilleur traitement? mais, grace à Dieu, le Bacha revint en santé, & j'en fus quitte pour la peur.

Ce fut à Bude où je vis pour la premiere fois (a) des Janissaires dont la Garnison est entiérement composée, cette Troupe est aujourd'hui au nombre de douze mille hommes. Ils sont répandus dans toute la Turquie, les uns gardent des Places de Guerre, & d'autres sont seulement pour maintenir la paix & le bon ordre dans des Villes habitées par les Juifs, par les Chrétiens, & par les Turcs.

(a) Les Janissaires sont une Troupe d'Infanterie destinée pour la garde du Sultan. Sa création est d'Amurat I. leur nombre n'est pas déterminé, ils sont aujourd'hui bien moins puissans qu'ils l'étoient autrefois, En 1648. ils déposerent Ibrahim Empereur, & l'étranglerent.

Leur habillement est singulier, ils ont des casaques qui leur descendent jusqu'aux talons; à la place de Bonnet ou de Turban, ils portent sur la tête une manche de cette casaque qui semble être coupée en deux; la partie du devant s'éleve sur le front comme une pyramide en forme de corne ou de capuchon, & ce capuchon est brodé en or & en argent, & garni de quelques pierreries, qui sont fausses à la vérité, la partie du derriere leur descend sur les épaules, & leur sert de manteau. Dans le séjour que j'ai fait à Bude, deux de ces Janissaires ont presque toujours assisté ou à mon dîné ou à mon souper; dès qu'ils entroient dans la salle à manger, ils commençoient par se découvrir la tête, & se tenant à la porte ils me saluoient profondément; ensuite ils se mettoient à courir en s'approchant de moi, l'un me prenoit la main pour la baiser, l'autre un pan de mon habit; ils m'offroient après chacun un bouquet d'Hyacinthe ou de Narcisse, leur compliment ainsi fait, ils regagnoient la porte encore en courant, & toujours reculant de peur de me tourner le dos (ce qui seroit chez les

Turcs un manque de respect) puis les yeux tournés vers la terre, les deux mains sur la poitrine, & dans un profond silence, ils se tenoient debout; n'est-il pas vrai qu'un air si modeste joint à leur habillement, vous les auroit fait prendre plûtôt pour des Religieux que pour des Soldats, pour moi je vous avouë que j'y fus trompé; la premiere fois que je les vîs, je crûs que c'étoit quelques Moines Turcs, ou quelques Préfets de Colléges; ces visites ne se faisoient pas sans interêt, aussi leur donnai-je quelques eskalins, & aussi-tôt après ils me saluoient & s'en alloient me prédisant des choses fort heureuses; de plus, j'avois toujours quelques Turcs à souper, que le vin plus que la bonne compagnie y attiroit; il suffit qu'ils ne soient pas dans l'usage d'en boire, pour en prendre jusqu'à l'excès quand ils en ont une fois gouté, de façon que mes conviés auroient volontiers passé la nuit à se porter des santés, mais quand cela commençoit à m'ennuyer, je sortois de table, & je me retirois seul dans ma chambre; ceux qui n'étoient pas encore yvres, sortoient d'assez mau-

vaise humeur, mais je ne tardois guères à voir entrer mon petit interprete, ces mécontens me le députoient pour me prier de leur faire donner du vin, & ces grands vases d'argent, ajoutoient-ils, dont ils s'étoient servis au souper, m'assurant qu'ils ne m'incommoderoient point, & qu'ils alloient se retirer dans un coin de la maison pour y passer le reste de la nuit à boire à ma santé. Vous conviendrez qu'il auroit fallu être de mauvaise humeur pour ne pas répondre aux désirs bachiques de mes Turcs, d'ailleurs je n'osois rien leur refuser. Ils buvoient donc ainsi jusqu'à ce que le sommeil de l'yvresse leur eût fermé les paupieres, pour lors ils s'étendoient sur le carreau, & s'endormoient.

Ceci vous étonnera sans doute, sçachant que c'est un grand crime pour les Turcs de boire du vin, sur-tout pour ceux qui sont d'un âge mûr; mais voici ce qu'ils ont imaginé pour adoucir la sévérité de la Loi du grand Prophête. Si un jeune homme boit du vin, ce n'est pour lui qu'une faute légere, il trouvera son pardon dans la foiblesse de son âge:

si au contraire un homme d'un âge avancé en boit, & qu'il ait été assez heureux seulement pour en avoir gouté étant jeune, il peut s'enyvrer impunément tous les jours sans appréhender les supplices de l'autre monde, parce que la peine qu'il a à souffrir n'est que pour sa première faute, sans que les autres lui soient imputées. Vous direz sans doute que rien n'est plus ridicule que ce sentiment, quant à moi j'en pense différemment, mais suspendez votre jugement pour un instant : voici un trait de scrupule : j'ai vû à Constantinople un vieux Turc, tenant dans sa main une coupe pleine de vin, qui avant que de la boire se mit à faire des hurlemens affreux ; je demandai à quelqu'un de ses amis ce qu'il disoit, ils me répondirent qu'il avertissoit son ame du crime qu'il alloit commettre, & afin qu'elle n'en fut point souillée, il la prioit de se retirer dans la plus petite p[illegible] son corps, ou qu'elle le quittât totalement pour cet instant, décidez maintenant.

Mais je m'apperçois que je vous

entretiens trop long-tems sur (*a*) Bude, d'autant mieux que c'est une Lettre que je vous écris, & non pas un Livre, cependant il manqueroit quelque chose à l'idée que je veux vous en donner, si je ne vous parlois pas de sa situation qui est des plus agréables. Elle est bâtie sur le dos d'une Montagne, au pied de laquelle passe le Danube ; d'un côté au-delà du Fleuve est un Pays mêlé de bois & de prairies, qui forment le plus beau paysage ; de l'autre, derriere la montagne sont des côteaux de vigne dans une belle exposition, & toute la contrée est extrêmément fertile. Cette Ville a été autrefois la Capitale de la Hongrie, & ne soyez donc pas étonné si les Rois l'avoient choisie pour faire leur résidence. On y voit encore les Palais que ces Princes habitoient, mais qui sont presque tombés en ruine, ce qui reste ne se soutient que par des appuis, & sert de cazernes aux Soldats Turcs, qui

(*a*) Bude est la Ville la plus considérable de la Basse Hongrie. Soliman II. la prit en 1526. elle est restée sous la domination des Turcs jusqu'en 1686. que l'Archiduc Mathias la reprit après un siége de deux mois & demi.

n'ayant qu'une paye suffisante pour vivre, n'y font faire aucunes réparations, aussi pourvû que leur lit soit à couvert de la pluye, & que leurs chevaux soient dans un lieu sec, ils se mettent peu en peine du reste, ils occupent seulement les rez-de-chaussée, & abandonnent les appartemens du haut aux rats & aux belettes.

Ceci me fait naître l'occasion de vous dire quelle est la façon de penser des Turcs sur les grands édifices & sur leur logement en particulier, ils croyent qu'il y a de la folie à bâtir une belle Maison. *Les hommes doivent sçavoir*, disent-ils, *que le monde n'est point leur derniere demeure, puisqu'ils y sont au contraire comme des etrangers en passant; de quelle grande utilité leur pourroient donc être de beaux Palais? ce seroit tout au plus pour montrer l'orgueil & la vanité de ceux qui les feroient bâtir.... pour nous nous regardons nos maisons comme les Voyageurs regardent les auberges qu'ils trouvent sur leurs routes, elles les garantissent du froid, de la pluie, des ardeurs du Soleil, elles les mettent en sûreté contre les poursuites des voleurs;*

c'est là toutes les commodités & les seuls agrémens que ces Voyageurs cherchent dans ces Maisons, parce qu'ils ne doivent y rester que très peu de tems, & qu'elles ne leur appartiennent pas, quant à nous, nous ne cherchons rien de plus dans celles que nous habitons. Cette opinion est si générale dans tous les Turcs, que vous auriez peine à en trouver un, quelque riche qu'il soit, qui fasse bâtir autre chose qu'une cabane ou une chaumiere, grande ou petite, selon que sa famille est nombreuse, & qu'il a beaucoup d'esclaves : après cela vous ne seriez plus surpris de ne pas voir dans toute la Turquie ni grande Cour, ni beau Portique, rien enfin qui tienne de l'architecture ; mais en revanche les Turcs sont magnifiques dans leurs Jardins & dans leurs bains. Les Hongrois sont à peu près du même goût, si vous exceptez Bude & Pausonium, vous ne trouverez dans toute la Hongrie aucun beau bâtiment, leur motif est grand, c'est une belle morale ; mais je crois que c'est plûtôt une coûtume dont les deux Nations ont hérité de leurs anciens, qui ignoroient l'art de bâtir une maison belle

& commode, ou qui étoient plus occupez du métier de la guerre que du soin d'embellir leurs Villes sur la possession desquelles ils ne comptoient jamais.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire de Bude, c'est une curiosité que j'ai vû avec plaisir. Au-delà de la porte par laquelle on passe pour aller à Constantinople, est une Fontaine dont l'eau bout à si grosses ondes, que vous n'imagineriez pas que l'on pût pêcher le poisson que l'on voit nager au fond sans être cuit. (*a*)

Enfin le Bacha revenu en santé, me fit dire le 7 Décembre que je pouvois me présenter. J'allai avec toute ma suite à son Audience, je lui offris les présens dont j'étois chargé pour lui, les accompagnant d'autant de caresses qu'il me fut possible, je lui fis ensuite mes plaintes des insul-

(*a*) Dans l'Histoire & la Description du Royaume de Hongrie, liv. 3, édit. 1688. il n'est parlé que de deux Fontaines, dont l'eau est si froide que l'on ne peut y tenir la main; il est dit aussi qu'il y a des Bains chauds, il semble que l'Historien ne parlant point de la Fontaine curieuse de Busbec, la confonde avec ces bains, & que l'un & l'autre soit la même chose.

tes & des vols que les Turcs avoient faits ſur nos Hongrois, je lui demandai que ce qui avoit été pris aux particuliers & au Roy mon Maître, contre la foi des Traitez fût reſtitué, le priant de ſe ſouvenir qu'il avoit écrit à Ferdinand que tout ſeroit rendu pourvû qu'il lui envoyat un Ambaſſadeur; je lui ajoutai qu'il devoit tenir ſa parole avec d'autant plus de raiſon que les Hongrois n'avoient rien pris aux Turcs, & qu'il n'avoit que de très légeres plaintes à en faire. Voici ce qu'il me répondit.

Les injures & les vols dont vous me parlez ſont très peu de choſe, & j'ai pareilles plaintes à vous faire; quant aux Places que vous prétendez que je dois rendre, je vous réponds que je dois au contraire les garder, par l'une de ces deux raiſons, car ou je n'ai pas promis de les rendre, & pour lors vous n'avez nul droit à les répeter, ou ſi j'ai promis, vous devez ſentir que ce n'étoit [illegible] le deſſein de tenir ma parole, parce que je ne le peux pas, & que je ne le dois pas. Le Sultan ne m'a pas donné le pouvoir de diminuer ſon Empire, c'eſt le ſoin au contraire de l'agrandir qu'il m'a confié; ne ſoyez

pas surpris de ma reponse, je serois plus facile si c'étoit mes interêts particuliers que je discutasse avec vous, mais ce sont ceux de mon Maître, je dois les defendre avec plus de force que les miens. Vous allez vers le Sultan, faites-lui valoir vos droits, demandez-lui ce que vous me demandez, il est le Maître de tout vous accorder. Le Bacha termina ce discours bref & laconique, en me disant que comme il n'étoit que convalescent, je devois appréhender de lui devenir incommode par une dispute & des répliques qui l'ennuyeroient sans le faire changer de sentiment. Ceci me parut être un Arrêt définitif, je me retirai aussitôt, bien fâché de n'avoir pû réussir dans ma négociation ; je renouvellai seulement avec ce Bacha la tréve, suivans les ordres qu'il en avoit reçû de Soliman.

Lorsque je fus introduit à son Audience, je remarquai que cette ancienne coûtume des Rois [illegible]ire des acclamations & des souhait[illegible]eureux, étoit en usage chez les Turcs ; ils ont encore une façon de penser singuliére sur les places de préséance, la gauche est celle qu'ils don-

nent comme la premiere, parce qu'ils s'imaginent que le cimeterre qu'ils portent de ce côté-là, le rend plus noble que le côté droit, & le Turc qui donne ainsi sa gauche est très attentif à mettre son cimeterre presque sous la main de celui à côté de qui il est, comme s'il vouloit l'en rendre maître en lui laissant le sien libre.

Ayant donc fait tout ce qui étoit en mon pouvoir auprès du Bacha de Bude, je renvoyai Palinohi au Roy, & je m'embarquai avec toute ma suite sur le Danube pour aller à Belgrade. Cette voie m'a paru la plus sûre & la plus commode, je n'aurois pû faire ce voyage par terre dans douze jours, les chemins étoient très mauvais, & j'aurois encore couru risque d'être pillé par ces especes de brigands que les Hongrois appellent *Heydons*, par-là j'étois sûr de les éviter, parce qu'ils ne piratent point; d'ailleurs le trajet n'est que de cinq jours, j'esperois même qu'il seroit de moins de tems, ayant sur notre Vaisseau 24. rameurs, & étant outre cela remorqué d'une Galere qui alloit à force de voiles, la nuit comme le jour on

manœuvroit, les Matelots avoient à peine le tems de boire, de manger, & de ſe repoſer un peu de ce travail continuel. Ce fut dans ce voyage où je remarquai le plus combien les Turcs ſont téméraires : figurez-vous que pendant tout ce voyage le tems fut couvert, la lune n'éclairoit point, & il faiſoit de tems à autre des ouragans affreux; malgré cela la manœuvre ſe faiſoit toujours, auſſi le Vaiſſeau étoit ſouvent jetté ſur les bords avec tant de force que rencontrant des groſſes pierres ou de gros troncs d'arbres, il ſembloit que la prouë ſe briſoit en mille piéces ; il s'en détachoit cependant quelques planches, ce bruit m'éveillant, je ſortois de mon lit pour aller prier les matelots de baiſſer les voiles ou de jetter l'ancre, leur repréſentant le danger dans lequel nous étions ; mais rien ne les intimidoit, & ils ne me répondoient autre choſe qu'*Alauré*, *Alauré*, c'eſt-à-dire ne craignez rien, Dieu eſt avec nous, avec cela je retournois me coucher, & j'eſſayois de me rendormir, toujours dans la crainte d'un naufrage qui me paroiſſoit inévitable.

Nous vîmes ſur notre route la Ville

de Tolna (*a*) l'une des plus belles de la Hongrie, c'est une merveille en tout, nous en faisons grand cas, ses habitans sont d'une politesse & d'une douceur extrême, & le vin blanc que l'on cueille sur les côtaux est admirable. Nous vîmes encore de ce même côté une Citadelle bâtie sur le sommet d'une montagne, plusieurs Forteresses, & quantité de Châteaux. De l'autre est la riviere de Drare (*b*) & la Teisse qui vont se décharger dans le Danube.

Enfin malgré tous mes sinistres augures, nous arrivâmes heureusement à Belgrade, (c'est sous ses murs que la Sare se joint au Danube). à quelques milles avant d'entrer dans le Port, on voit les ruines d'une ancienne Ville bâtie sur un promontoire, il paroît qu'elle étoit fortifiée d'un double mur, & de plusieurs Tours, sa situation est entre la Sare & le Danube qui forment un angle du côté qu'elle commandoit sur le

(*a*) Cette Ville est connue aussi sous le nom de Solna.

(*b*) Cette riviere traverse la haute Hongrie. Ptolomée l'appelle Tybiscus, & Hérodote Tibesis.

continent, on voit encore des restes d'une Citadelle flanquée de plusieurs Tours très élevées qui étoient bâties en pierres de taille; au-dessous de la montagne, en arrivant à Belgrade, il y a un Fauxbourg très considérable qui est habité des Turcs, des Grecs, des Juifs, des Hongrois, & de plusieurs autres Nations, ce Fauxbourg est comme ceux de presque toutes les Villes de la Turquie, c'est-à-dire plus grand que les Villes mêmes, & qui n'en étant point séparés, font que de loin elles paroissent plus considérables qu'elles ne sont effectivement.

La premiere chose que je vis en arrivant fut des Médailles fort anciennes; je crois qu'il est inutile que je vous dise le plaisir qu'elles me firent, ainsi qu'à mon Médecin, vous sçavez combien nous en sommes curieux. On nous montra encore beaucoup de ces piéces d'argent que les Romains firent frapper pendant les quartiers d'hyver qu'ils passerent dans la Mésie (a) sur l'un des côtés est un

(a) La Mésie est une grande région qui étoit anciennement de l'Illirie, & qui jointe avec la Bulgarie ne faisoient toutes deux

Soldat

Soldat entre un cheval & un taureau, avec cette inscription, *Taurunum.*

Bellegrade est une belle Ville, & bien fortifiée, depuis l'établissement de l'Empire Otthoman, elle a toujours excité la cupidité des Turcs; Amurat en á fait le premier le siége, mais inutilement, (*a*) Mahomet II. le fit aussi sans avoir un succès plus heureux; les Hongrois se sentant trop foibles pour lors pour la défendre, appellerent à leur secours les Chrétiens qui s'étoient croisés, ces alliez repousserent avec tant de courage

qu'une seule Province. Les Mésiens furent subjugués par les Romains qui changerent le nom de leur Pays, & l'appellerent *le Grenier de Cérès*, sans doute à cause de sa fertilité; Sémandrie avant sa ruine en étoit la Capitale, c'est aujourd'hui Belgrade, que quelques Auteurs appellent *Ala Græca*, & d'autres *Taurunum.*

(*a*) Mahomet II. surnommé par les Turcs *Bojuc*, c'est-à-dire le Grand, nâquit à Andrinople l'an 1430. il succéda a son pere Amurat II. en 1451. il fut la terreur de l'Europe, il ne cessa de faire la guerre aux Grecs, il les suivit jusques dans Constantinople leur Ville Capitale, dont il les chassa après leur avoir fait souffrir une famine de 15. jours, depuis ce tems les Empereurs Ottomans ont fait Constantinople la Capitale de leur Empire.

les Turcs, qu'ils furent obligez de lever le siége ; mais Soliman II. en 1520. au commencement de son regne est venu l'attaquer avec une armée si nombreuse, & dans un tems si critique qu'elle a été forcée de se rendre ; le Roy (*a*) Louis étoit pour lors très jeune, téméraire, & sans expérience, le dedans du Royaume plein de trouble, & tous les Grands révoltez. (*b*)

C'est la prise de Belgrade qui a donné naissance à cette multitude de maux qui nous sont arrivez depuis si peu de tems, & sous le poids desquels nous gémissons encore. C'est-là cette funeste porte par laquelle ces

(*a*) Louis II. dit le jeune, Roy de Hongrie & de Boheme, fils de Ladislas VI. & d'Anne de Foix succéda à son pere l'an 1516. pour lors âgé de 12. ans. Soliman II. gagna sur lui la célébre Bataille de Mohast l'an 1526. dans laquelle ce jeune Prince perdit la vie, il avoit épousé l'an 1521. Marie d'Autriche, & avoit marié sa sœur Anne à Ferdinand I. Roy des Romains, & depuis Empereur.

(*b*) Belgrade est restée sous la puissance du Turc jusqu'en 1687. l'année suivante les Chrétiens en furent chassez, & les Turcs la reprirent, enfin l'an 1717. l'Empereur l'assiegea & la prit.

barbares ſont entrez pour ravager la Hongrie, c'eſt ce qui a occaſionné la mort du Roy Louis, enſuite la perte de Bude, l'aliénation de la Tranſilvanie, ſi enfin les Turcs n'euſſent pas pris Belgrade, jamais ils ne ſeroient entrez en Hongrie, & ce Royaume qu'ils ont déſolé ſeroit comme auparavant l'un des plus floriſſans de l'Europe. Eſt-ce donc ſans raiſon ſi les Nations voiſines appréhendent pour eux de ſemblables malheurs? les Princes Chrétiens ne peuvent avoir d'exemple plus ſenſible, celui-ci doit les faire tenir toujours en garde contre un ennemi ſi puiſſant, ils doivent ſçavoir que s'ils veulent garantir leurs Etats de ſes irruptions, il faut qu'ils ayent la derniere attention à examiner ſes démarches, & ſur-tout à bien fortifier leurs Villes frontiéres. Les Turcs doivent être comparés à ces grands fleuves qui renverſent les digues & les levées, lorſqu'ils débordent, ils ſe répandent dans la plaine, avant le tems ils moiſſonnent par-tout, ils font ravage, les Turcs en font autant, encore cette comparaiſon leur eſt-elle bien inférieure, les fleuves rentrent dans leurs

lits, mais dès que les Turcs ont franchis une barriere, ils s'avancent toujours, laissant par-tout après eux des marques de leur fureur. Mais revenons à Belgrade, mes réfléxions me conduiroient trop loin, je ne m'arrêtai dans cette Ville que le tems nécessaire pour faire ajuster mes Equipages, afin de continuer ma route par terre, & je pris en droiture le chemin de Constantinople, je passai par Nissa, laissant à ma gauche Sémandrie qui est bâtie sur le bord du Danube, cette Ville étoit autrefois la Capitale de la (*a*) Servie, & la demeure des Despotes. Les Turcs qui m'accompagnoient, me montrerent les montagnes de Transilvanie fort éloignées de nous, qui étoient toutes couvertes de neiges ; ils me firent encore appercevoir les ruines du Pont que l'Empereur Trajan avoit fait bâtir vis-à-vis de ces montagnes sur le Danube.

(*a*) La Servie est un Pays fort étendu, elle a au couchant la Croatie, au midi la Mer Adriatique, l'Albanie & la Macedoine, le Danube au Septentrion, & la Moravie au Levant ; les Princes qui gouvernoient ce Pays s'appelloient *Despotes*.

Je passai (*a*) la Morava avant d'arriver à (*b*) Jogodna ; comme je restai quelques heures dans cet endroit, j'eus le tems d'y voir les obseques que l'on y faisoit d'un particulier ; leurs cérémonies sont singulieres, & totalement différentes des nôtres. (*c*) Les Prêtres, comme chez nous, présidoient à la pompe funébre, le mort

(*a*) La Morava, que quelques Auteurs appellent le Moschius, est la principale riviere de la Servie, elle tire sa source des montagnes, & se divise en deux branches, dont l'une s'appelle Morava, dit Bulgaria, & l'autre Morava dit Servia, s'étant réunie ensuite, elle va se décharger à Zurdevin dans le Danube, elle facilite le commerce des Marchands de cette Ville avec ceux de toute la Servie & de la Bulgarie.

Ce fut sur les bords de cette riviere que Jean Corvin Huniade, Vayvode de Transilvanie, & Général des Armées de Ladislas Roy de Hongrie, fit un si grand carnage des Turcs sous Amurat en 1443. ce grand Capitaine seulement avec dix mille hommes de Cavalerie, alla attaquer à la faveur de la lune les ennemis, il en tailla trente mille en piéces, & en fit quatre mille prisonniers. *Brown. Voyag. de Vien. Thurosius in chron. Hung.*

(*b*) Jogodina est située près de la Morava, c'étoit autrefois une Ville de la Turquie en Europe ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un Hameau.

(*c*) Ils sont Grecs.

étoit dans l'Eglise, assis sur des tréteaux avec le visage découvert; d'un côté on lui avoit servi une table sur laquelle il y avoit plusieurs mets, avec une grande cruche pleine de vin; de l'autre côté étoient sa femme & sa fille; celle-ci parée de ses plus beaux ajustemens ayant un bonnet fait de plume de paon, la mere étoit nue tête, elle venoit d'offrir le sien à son mari, comme le dernier & le plus beau présent qu'elle pût lui faire; ce bonnet étoit de couleur de pourpre, ainsi que les filles distinguées du pays ont accoûtumé de les porter; au tour du cadavre se tenoient plusieurs gens qui sembloient être payez pour pleurer, les uns faisoient de grands cris & se lamentoient, d'autres d'un ton lugubre chantoient les louanges du défunt, pendant que ceux-ci se reposoient & essuyoient leurs larmes, la mere & la fille continuoient la scêne tragique par de grands soupirs, entrecoupés de questions qu'elles faisoient au héros de la piéce *Que vous avons-nous fait*, lui disoient-elles, *pour que vous vous separiez de nous? quel sujet de plaintes avez-vous contre nous? votre fille & moi vous avons-nous*

manqué dans ce que nous vous devons l'une & l'autre ? ne mettions-nous pas tous nos ſoins à vous donner de la conſolation ? ah! eſt-il de cruauté, de barbarie pareille à la vôtre ? nous voilà ſeules ſans appui, depourvûes de tout ſecours, & vous n'avez point été ſenſible à la rigueur d'un tel ſort.... elles lui faiſoient mille autres reproches de cette eſpece, comme ſi ce pauvre homme ſe fut laiſſé mourir pour ſe venger d'elles.

Enfin quand les larmes furent épuiſées, & que ces femmes n'eurent plus rien à dire, on porta le corps dans le Cimetiére pour l'y enterrer; je vis à côté du tombeau qui lui étoit préparé pluſieurs figures de biches avec leur faons peintes ſur de la toile qui étoient attachées au bout de grandes perches, ceci me parut plus comique que ce que j'avois encore vû, j'en demandai la raiſon, on me dit que ces animaux étant le ſymbole de la vîteſſe & de la promptitude, les peres & les maris avoient ordonné que leurs femmes & leurs enfans les porteroient devant eux à leurs obſéques, pour montrer même après leur mort celles qu'ils avoient à leur obéir....

Je vis encore des poignées de cheveux attachées à quelques autres tombeaux, on me dit que c'étoit des épouſes ou des filles qui les y avoient mis pour marque certaine de leur triſteſſe & de leur douleur.

Ces coûtumes me parurent ſi extraordinaires que j'imaginai qu'elles n'étoient pas les ſeules, je priai qu'on me dit ce que l'on pratiquoit dans les mariages, on me répondit que quand quelqu'un de diſtingué dans le pays ſe marioit, quelques Couriers auſſitôt après la célébration du mariage enlevoient la nouvelle épouſe, qui ne manquoit jamais de faire réſiſtence, & la portoient coucher avec ſon époux : on m'ajouta que cette réſiſtance étoit toujours feinte, & qu'elle n'étoit comme ailleurs que pour effacer le préjugé de l'indécence qu'il y auroit ſi une jeune fille alloit d'elle-même pour une premiere fois ſe livrer à un homme.

Voilà tout ce que j'appris des coûtumes de ce pays ; l'après dîné nous partîmes de Jogodna pour aller coucher à Niſſa ; à une petite diſtance de de cette Ville paſſe une riviere que les Habitans appellent Nyſſus. Nous

la

la cottoyames jusqu'à Nyſſe; je vis au-deſſus du rivage dans un endroit où il paroît encore quelques traces du vieux chemin qui conduiſoit à Rome, une petite colomne de marbre, mais tellement mutilée qu'il ne me fut pas poſſible d'y lire une inſcription qui y étoit en caracteres latins.

Nous arrivâmes de bonne heure à Nyſſe, cette Ville eſt fort agréable, elle eſt petite, mais la plus peuplée du pays, & celle dans laquelle il y a plus de commerce.

Je me perſuade vous entendre dire qu'il manque quelque choſe à la relation exacte que je vous ai promis, mais attendez, voici l'occaſion de vous ſatisfaire, il ne me reſte que de vous parler des Auberges que je rencontrai ſur ma route, je vais vous en faire une ample deſcription. Elles ſont en grand nombre dans toute la Turquie, tout le monde y eſt reçû comme les pauvres le ſont dans nos Hôpitaux, elles s'appellent (a) *Cans*,

(a) Les Cans, ou Caravanſeras, ſont à peu près bâtis comme les Colléges de Paris, ils ſont tous fondés, & ceux qui les tiennent ſont obligés de loger les Etrangers, qui y demeurent autant de tems qu'il leur plaît, en

leurs bâtimens sont très vastes, plus longs que larges, & elles ont toutes de grandes Cours, dans lesquels on met les chevaux, les chameaux, les carrosses, enfin tous les équipages; dans cette même Cour est une grande espace qui est enfermée d'un mur haut de quatre pieds, c'est là les Chambres des Etrangers, la Salle à manger, la Cuisine, la Garde-Robe, c'est tout; l'épaisseur de ce mur fait toute la séparation de ce bel appartement d'avec l'Ecurie, & comme c'est aux pieds du mur que l'on attache les Chevaux & les Chameaux, ils semblent quand ils levent la tête, tenir la place des domestiques & des laquais qui devoient être derriere leur maître lorsqu'ils sont à table ou auprès du feu; j'ai même vû que les Chameaux allongeans leur col au-delà du mur retiroient des mains le pain ou les pommes que l'on portoit à la bouche pendant qu'on étoit à table, on ignore dans ces Hôtelleries l'usage des lits; lorsque les Turcs veulent dormir, ils mettent sur le

donnant deux aspres par jour pour leur nourriture & pour le logement.

pavé un tapis qu'ils portent avec eux pour cet effet, sur lequel ils étendent leurs manteaux, pour chevet ils ont la selle de leurs chevaux, & cette grande casaque fourée qui leur sert le jour de robe de chambre, leur sert la nuit de couverture; c'est ainsi qu'ils dorment sans craindre que la molesse de leur couché trouble leur sommeil par des songes trop voluptueux; je vous avoue que j'avois peine à m'accoutumer à cette espece de logement, est-il quelque chose de plus singulier & de plus incommode? ces Turcs ne cessoient d'avoir les yeux attachés sur nous, ils s'appercevoient à chaque instant des éclats de rire que nous faisions, & nos façons de vivre leur paroissoient si admirables qu'ils étoient toujours comme en extase, ce qui faisoit que je cherchois avec soin à me loger chez quelques pauvres Chrétiens, quoique j'y fusse plus étroitement; leurs Maisons ou Cabanes sont si petites que souvent je n'y pouvois faire placer mon lit, dans ce cas on me dressoit ma tente, & je passois la nuit dessous, souvent je couchois tout habillé dans mon Carrosse, quelquefois j'allois loger à

l'Hôpital, là j'étois plus à mon aise, les Hôpitaux en Turquie sont très-bien bâtis, fort commodes, ils ont des Chambres particulieres, & tout le monde y est reçû également, soit Juif, soit Chrétien, soit pauvre ou riche, les Turcs n'ont pas comme nous sur cet article des préjugés de vanité & de répugnance; lorsqu'un Bacha ou un Sangiac fait un long voyage, ils ne se fait nulle peine d'aller loger à l'Hôpital.

Enfin comparant ces Hôpitaux avec cette espece d'Auberge dont je vous ai parlé, ceux-là semblent être la demeure d'un Roy; je crus la premiere fois que j'entrai dans un, que l'on me prenoit pour le grand Visir, par les honneurs que l'on me rendit; la coûtume est qu'aussi-tôt qu'il y arrive un Etranger, on lui présente à manger; à peine fus-je entré dans ma chambre, que je vis paroître un Esclave tenant d'une main un grand plat, & de l'autre une serviette; c'étoit un mets singulier, le fond du plat étoit rempli de crême faite avec de l'orge & de la viande hachée; sur les bords étoient des petits pains avec quelques rayons de miel, je vous

avoüe qu'en voyant la premiere fois ce ragout le cœur me fit mal, je priai l'Eſclave de vouloir bien le remporter, l'aſſurant qu'il me feroit plaiſir de le donner à quelque pauvre de l'Hôpital, & que mes gens me prépareroient mon ſouper, ſans qu'il en prît la peine; l'Eſclave me preſſa d'accépter, moi je continuai à me défendre, & voyant que j'étois conſtant à le refuſer, il s'imagina que ce n'étoit que parce que je trouvois qu'il y en avoit trop peu, il me dit d'un ton aigre que cependant on me traitoit en Bacha, que l'uſage étoit de ne les pas ſervir en plus grande quantité, que pour l'ordinaire ils ne mangeoient pas tout, & qu'on diſtribuoit les reſtes aux pauvres; il m'ajouta que ſi je ne voulois pas en cela ſuivre l'uſage, j'étois le maître de donner le tout à mes domeſtiques; enfin pour ne pas paroître trop difficile, je fus contraint d'accepter le plat, j'en goûtai un peu en préſence de l'Eſclave, & je lui rendis de très-humbles graces; je conviens que ce ragout n'étoit pas ſi mauvais que je l'avois d'abord imaginé, & quoique

(*a*) Galien dise que c'est plus un remede qu'un mets ordinaire, je n'y trouvai rien qui répugne au bon goût.

Ces Hôpitaux, comme je viens de vous dire, sont ouverts à tous les Voyageurs, & il leur est libre d'y demeurer pendant trois jours sans rien payer, pendant ce tems on leur sert à dîner & à souper cet espece de ragoût, & toujours en même quantité, j'aurois désiré trouver par-tout où j'étois obligé de coucher de ces Hôpitaux, mais il n'y en a pas dans toutes les Villes, ainsi dans celles où je n'en trouvois point, je faisois chercher l'écurie la plus grande, & je m'y logeois; les Ecuries dans ce pays sont tellement construites, qu'elles servent en même tems au bétail & aux hommes, les uns & les autres vivent ensemble sous le même toît; pour mon appartement, qui étoit en même tems la cuisine, ma chambre, mon anti-chambre, & le chauffoir commun, je prenois l'endroit que les Bergers occupent, & je faisois avec

(*a*) Galien étoit natif de Pergame, il fleurissoit sous le regne de l'Empereur Trajan.

ma tente un mur de ſéparation d'avec l'appartement des Moutons & des Chameaux ; dans celui-ci il y avoit de bonne paille & en quantité, c'étoit-là où logeoient mes gens, pour moi je vous avoue que quoique je vous paroiſſe avoir été très-mal, je me trouvois plus heureux que le Sophi de Perſe, lorſque j'étois à table ou dans mon lit, pluſieurs de mes domeſtiques paſſoient la nuit où j'étois couché, & dormoient auprès du feu, quelquefois pour faire la digeſtion ils alloient après ſoupé ſe promener dans le jardin, & comme il faiſoit grand froid, penſez combien ils apportoient d'attention pour que le feu ne s'éteignit point, le ſoin des Veſtales qui gardoient à Rome le feu ſacré, n'étoit pas plus grand que le leur.

Vous êtes inquiet ſans doute de ſçavoir de quel moyen je me ſervois pour dédommager un peu mes domeſtiques de tant d'incommodités, ne penſez pas que ce fut autre choſe qu'avec du vin, c'étoit là le vrai remède ; avec lui les nuits les plus dures ne leur donnoient ni ennuis ni inquiétudes, & heureuſement j'en avois fait

avant de partir une bonne proviſion ; je ſçavois que l'on en trouve peu dans la Turquie, & que dans les Villes où il n'y a point de Chrétiens, on n'y en trouve point du tout ; vous obſerverez qu'il y a beaucoup de Villes dans leſquelles il n'habite pas un ſeul Chrétien ; les Turcs les perſécutent avec tant de cruauté qu'ils ſont obligez de s'en retirer, ſouvent même d'abandonner les campagnes ſi elles ſont fertiles, pour lors ils fuient dans des lieux écartez, preſque inacceſſibles, & tout-à-fait ſtériles, mais là ils ſont en ſûreté ; ainſi en Turquie comme ailleurs, les plus foibles cedent toujours aux plus forts.

Les Turcs cependant voyant combien le vin nous étoit utile, nous avertiſſoient des endroits où nous n'en trouverions point, ce qui me faiſoit prendre la précaution d'envoyer mon Intendant accompagné d'un Turc pour en chercher chez les Chrétiens dans les Villages les plus proches : quel ſoin ! direz-vous ; mais il étoit néceſſaire que je le priſ, puiſque le vin étoit la ſeule choſe qui pût ſoutenir mes miſérables domeſtiques dans les fatigues d'un voyage ſi

long & ſi incommode, ils trouvoient dans le vin la bonne chere & le repos qui l'un & l'autre leur manquoient, enfin le vin leur tenoit lieu de lit, après qu'ils en avoient bien bû, ils dormoient aſſis, comme s'ils euſſent été couchez ſur les matelats les plus molets; quant à moi, j'en avois toujours dans le coffre de mon Carroſſe mes cantines remplies, & du meilleur.

La diſette de vin n'étoit pas la ſeule incommodité que nous avions dans notre voyage, celle-ci étoit plus grande encôre, on ne nous laiſſoit dormir que très-peu de tems, nous nous levions de grand matin, & on avoit ſoin de nous éveiller avant qu'il fut jour, afin, diſoient nos conducteurs, que nous arrivaſſions de bonne heure dans l'endroit où nous devions coucher, de-là ces Turcs trompez ſouvent par la clarté que donnoit la lune, ſe mettoient à faire un bruit épouvantable, & nous faiſoient lever au milieu de la nuit, ils ne meſurent point le tems par heures ni minutes, non plus que la diſtance d'un lieu à un autre par milles, ou

par lieue ; ils ont un (*a*) Talisman qui leur sert d'Horloge & de Boussole, rien n'est plus commun en Turquie que ces sortes de Cadrans mistiques, tous ceux qui font l'Office de Sacristains dans les Mosquées, (on les appelle Muazzins) en ont un, c'est avec quoi ils connoissent le lever de l'aurore ; pour lors ces Muazzins montent sur une Tour très-élevée, & qui est seulement destinée à cet usage, & annoncent à haute voix aux Fideles Croyans que l'heure de prier est arrivée ; ils en font autant vers les neuf heures du matin, autant à trois heures après midi, & lorsque le Soleil est prêt à se coucher pareille cérémonie ; mais ils élevent la voix si haut cette derniere fois, qu'ils se font

(*a*) Talisman ou Muthalsans, on appelle ainsi certaines figures gravées sur des pierres ou sur des métaux ; il y a des Talismans de trois especes, d'*Astronomiques, de Magiques, & de Mixtes* ; les Astronomiques sont ceux sur lesquels sont gravez des figures celestes & des constellations avec d'autres figures, & quelques caracteres inintelligibles ; c'est de ceux-là dont parle Busbek ; plusieurs croyent qu'Apollonius de Tyanne est l'Auteur de la science des Talismans. Voyez le Livre Anonime intitulé : *Les Talismans justifiez*.

entendre de très loin. Ainſi les Turcs diviſent leurs jours en quatre parties, dont les différentes ſaiſons réglent les grandeurs, de façon que la longueur des nuits eſt toujours indéterminée. Ceux donc qui étoient avec nous, prenans la Lune pour le Soleil, quoique nous en fuſſions encore très éloignées, nous avertiſſoient de plier bagage, ſur l'heure nous nous levions afin de ne les point faire attendre, de peur que s'il arrivoit quelque malheur dans le chemin, ils ne l'imputaſſent à notre peu de vigilance; on chargeoit promptement les Charrettes, moi-même je pliois mon lit & ma tente pendant que d'autres atteloient les chevaux, dans un inſtant tout étoit prêt à partir, mais au moment dans lequel nous attendions le ſignal de la marche, nos Turcs s'appercevans de leur erreur retournoient ſe coucher & ſe rendormoient, quelquefois ennuyé de les attendre, je leur envoyois dire que nous étions prêts, quelle étoit ma ſurpriſe? elle égaloit mon chagrin, mes députés m'apportoient pour toute réponſe que nous avions eu une fauſſe allarme, & que nos conducteurs s'étoient

repliés dans leurs tapis, & qu'ils ſe rendormoient, mais que poliment ils les avoient priez de me dire que la Lune les avoit trompez, que nous étions encore bien éloignez du tems dans lequel il faudroit partir, & qu'ils me conſeilloient de faire comme eux.

Vous concevez ſans doute combien des mépriſes de cette eſpéce ſont diſgracieuſes ; quel parti prendre alors, ou il falloit décharger nos Charrettes, déplier nos lits, tendre de nouveau ma tente, ou me réſoudre à paſſer une grande partie de la nuit expoſé au grand air, & ſouffrir beaucoup de froid : je vous avouë qu'à la fin ce jeu me déplût, je réſolus bien ſérieuſement d'y remédier, pour cela je commençai par défendre à nos Turcs de nous éveiller à l'avenir, les aſſurant que moi-même je prendrois ce ſoin, pourvû que le jour précédent ils m'avertiſſent de l'heure à laquelle ils voudroient partir le lendemain, qu'ils pouvoient dormir en repos ſur ma parole, que je me chargeois de tous les évenemens, & que j'avois une montre plus ſûre que leurs Taliſmans, qu'elle ne me tromperoit pas ; ils conſentirent

à tout ce que je voulus, par crainte ou par complaisance, mais je ne pus calmer leur inquiétude; ils venoient de grand matin éveiller mon Valet-de-Chambre, le priant de venir me demander quelle heure il étoit, pour les satisfaire il y venoit, & je lui disois à peu près combien nous étions proches ou éloignez du lever du soleil, dans l'instant il alloit leur rendre réponse, & nos Turcs après avoir vû deux ou trois fois que notre calcul étoit juste, s'en rapporterent à nous pour le reste de la route, ne cessant d'admirer la fidélité de ma montre; ce fut-là le seul moyen que je pus trouver pour procurer à mes gens & à moi un peu de repos.

De Nysse nous allâmes à (a) Sophie, nous eûmes pendant ce voyage

(a) Sophie est située vers le Mont Emus, c'est une Ville bien peuplée, & dans laquelle il y a toujours beaucoup d'Etrangers ; elle étoit autrefois la Capitale de la Bulgarie ; les Despotes de [illegible] y firent ensuite leur demeure, & depuis que ceux-ci ont été défaits par les Turcs, elle a toujours été la demeure du Bacha de la Turquie en Europe. L'Empereur Justinien l'a fondée, & lui a donné le nom de *Triadizza*, qu'elle a gardé pendant longtems.

un tems aſſez beau pour la ſaiſon, nous traverſâmes les Vallées de Bulgarie que les Habitans du pays appellent *les Fuyardes*, ce nom ne leur eſt donné ſans doute que parce qu'étant très-fertiles & fort agréables, elles reſſemblent à ces plaiſirs vifs qui ne durent qu'un inſtant.

Pendant pluſieurs jours que nous mîmes à les paſſer, nous ne mangeâmes que du pain cuit ſous la cendre; ce ſont des femmes qui le vendent, (*a*) dès qu'elles apprennent l'arrivée d'un Etranger avec lequel elles prévoyent faire quelque gain, elles ſe mettent auſſi-tôt à mêler de la farine avec de l'eau, ſans y mettre de levain, & font des petits pains; à peine les ont-elles retirez de deſſous la cendre qu'elles les apportent, & les vendent un prix médiocre; tout eſt dans ce pays à très-grand marché, un mouton ne coûte que trente-cinq (*b*) aſpres, les poulets & les poules un aſpre la piéce.

(*a*) Il n'y a point dans ce pays de Boulangers, ni de Patiſſiers.

(*b*) L'aſpre eſt une petite piéce d'argent, qui vaut monnoye de France 6 ou 8 deniers.

Je prévois que ceci vous intereſſe moins à ſçavoir que ce que je vais vous dire, l'un vous eſt inutile, parce que je ne vous crois pas dans le goût de venir profiter du bas prix des denrées de ce pays, l'autre au contraire quoiqu'éloigné, vous récréera par ſa ſingularité, c'eſt l'habillement de ces Marchandes de pain dont je vais vous faire le portrait; elles ne ſont couvertes depuis le col juſqu'aux talons que d'une chemiſe, dont la toile eſt auſſi groſſe qu'eſt celle avec laquelle nos ſacs ſont faits; ces chemiſes ſont décorées de pluſieurs figures de différentes couleurs, travaillées à l'éguille, mais d'une façon tout-à-fait riſible; cet ajuſtement paroit cependant à ces femmes ſi magnifique qu'elles ne ceſſent de s'admirer quand elles en ſont revêtuës; celles-ci étoient étonnées, diſoient-elles, voyant la fineſſe de la toile dont les nôtres ſont faites, de ce que nous les portions ſimples, toutes unies, & ſans des agrémens pareilles, elles nous prenoient pour des gens très modeſtes, ou d'un mauvais goût, mais rien ne me parut plus extraordinaire que ce qu'elles portent ſur la

tête, on ne ſçauroit l'appeller un bonnet, c'eſt fait en forme d'une Tour, bien différent de la coëffure de nos Payſanes, enfin je ne puis y donner de nom, n'ayant rien vû dans le monde de ſi groteſque; cette machine eſt faite de toile, dans laquelle eſt entrelaſſée de la grande paille; pour que je puiſſe vous en faire une éxacte deſcription, vû l'ampleur de ſa matiere, il eſt néceſſaire que j'en traite en détail; d'abord elle a une partie qui deſcend ſur les épaules, & qui en formant une eſpece de monticule les couvre entiérement, le reſte pend en bas, & ſe termine en pointe; l'autre partie s'éleve ſur la tête, & forme une toupie juſqu'aux trois quarts de ſa hauteur, le quart reſtant continue à monter vers le Ciel, & devient extrêmément large, ayant la figure d'un grand plat très profond, ceci eſt pour garantir de la pluie & du ſoleil, quoique fait d'une façon toute oppoſée aux paraſols qui nous ſervent à cet uſage; ce grand eſpace qui ſe trouve depuis le front juſqu'où commence cet eſpece de réſervoir, eſt enrichi de petites piéces d'argent, de pluſieurs petites ima-

ges,

gles, de quelques morceaux de verre de différentes couleurs; ces femmes mettent dans ce bisarre ornement tout leur soin & leur faste, elles le garnissent de tout ce qu'elles trouvent qui reluit, quoique d'un prix bien vile, n'importe, elles le croyent très magnifique; comme ces casques sauvages exhaussent ces femmes, & qu'ils sont d'un trop grand volume pour être bien stables sur leurs têtes, vous seriez étonné de la gravité avec laquelle elles marchent, leur fierté égale la crainte qu'elles ont de laisser tomber la machine, & de voir briser les bijoux qui y sont appliquez, vous diriez lorsqu'elles entrent dans une chambre que c'est (*a*) Clytemnestre,

(*a*) Clytemnestre étoit fille de Leda, elle épousa Agamemnon, Roy de Mycene, & chef des Princes Grecs, qui firent le siége de Troye, elle eût de son mari (à qui on dit qu'elle ne fût pas toujours fidelle) trois filles, Iphigénie, Electre, Chrisis, & un fils nommé Oreste, elle fit assassiner Agamemnon, mais Oreste vengea la mort de son pere, en tuant de sa main l'Assassin & sa mere.

C'est parce que Clytemnestre étoit belle, d'un port majestueux, & pleine de fierté, que Busbec en fait la comparaison avec ces Bulgariennes.

ou (*a*) Hécube qui paroiſſent ſur la ſcêne.

Je fis à l'occaſion de ces femmes des réfléxions bien ſérieuſes ſur l'inutilité & la vanité de ces grands titres de Nobleſſe dont tant de gens font un ſi grand cas. J'en vis quelqu'unes d'une figure aſſez gentille, à qui je demandai quelle étoit leur origine. Les unes me dirent qu'elles deſcendoient de (*b*) Satrapes & d'autres de famille Royale ; toutes cependant ſe trouvoient confondues dans la plus vile populace, mariées à des Bouviers. Ce n'eſt pas dans ce ſeul endroit de la Turquie que j'ai vû d'autres deſcendans de quelques Empereurs vivre d'une façon plus abjecte & plus

(*a*) Hécube fille de Dymas, Roy de Thrace, épouſa Priam Roy de Troye, après la priſe de cette Ville elle échût par le ſort à Uliſſe dont elle fût eſclave ; cette bonne Reine avoit tellement le défaut qu'on reproche aux perſonnes de ſon ſexe, que les Poëtes ont feint qu'elle avoit été métamorphoſée en chienne, c'eſt avant qu'elle fût dans les fers, lorſqu'elle faiſoit au contraire l'ornement le plus brillant de ſa Cour, à laquelle Busbec dit que les Bulgariennes reſſembloient.

(*b*) Satrapes eſt le nom que les Perſes donnoient aux Gouverneurs de Provinces. Les Gouvernemens s'appelloient *Satrapies*.

miférable que ne vécut autrefois (*a*) Denis à Corinthe. La Nobleffe n'y eft point diftinguée du peuple, tous naiffent Efclaves, excepté la feule Maifon Impériale.

(*a*) Denis II. dit le jeune, Tyran de Siracufe, après la mort de fon pere, s'empara du Thrône qui étoit électif l'an de Rome 386. Les premiers jours de fon regne furent doux & pacifiques, mais auffi-tôt qu'il fe crût bien affermi, il exerça des cruautés inouies, fes freres furent les premiers immolez à fa fureur fanguinaire; les Siracufiens l'ayant chaffé, il fe retira à Locres, Ville d'Italie, où il fût reçû avec bonté, ce fut un ferpent que les Locriens réchaufferent dans leur fein, à peine lui eurent-ils donné quelques marques de confiance, qu'il en abufa pour les tyranifer; il en fit égorger plufieurs, lui-même en maffacra, & abufa de leurs femmes, il en fut bien-tôt chaffé, Siracufe le revit encore paroître, il fit de fi belles promeffes au peuple qu'il fe rétablit fur fon Thrône; en peu il eût oublié fes promeffes, tous les jours étoient marqués par de nouveaux meurtres, de nouveaux crimes d'impudicité; Dion & Timoléon chefs du peuple le chafferent une feconde fois, ce qui arriva l'an 411. il fe retira à Corinthe, où il ne fréquentoit que des lieux infames & ne faifoit fociété qu'avec des gens de la lie du peuple, réduit à la derniere mifere & méprifé de tout le monde, il fut obligé de tenir école pour fubfifter. On ne dit point le tems auquel il mourut. *Juft. L.* 21.

Les (*a*) Bulgares en général tirent leur origine des Scites qui habitoient le long du Volga. On croit que cette Nation, soit qu'elle fût chassée de son Pays, soit que par inconstance elle voulut le quitter, se refugia dans ces vallées, & qu'elle s'est fait appeller du nom du fleuve qu'elle venoit de quitter; ceux qui sont entre Sophie & (*a*) Philippopolis s'emparérent d'abord du Mont Hemus, ils y trouverent les fortifications que la nature avoit pris soin de faire, & sans autre secours, ils ré-

(*a*) Les Bulgares tirent leur origine des Scytes, & leur nom d'une riviere nommée *Bulga* dans la Scitie; ce sont eux qui ont donné leur nom à cette Province d'Europe qu'ils habitent aujourd'hui; c'est la Bulgarie que la grande riviere nommée Volga arrose, & non pas la Scitie, comme Busbec semble le dire. La Bulgarie, avant l'arrivée des Bulgares, s'appelloit Volgarie, du nom de la *Volga*. C'est vers la fin du cinquiéme siécle qu'ils passerent le Danube après avoir vaincu Constantin Pogonat, & qu'ils s'établirent dans la Volgarie, ou la Mœsie; ils étoient Idolatres, & ils se firent Chrétiens sous l'Empereur Léon IV.

(*b*) Philippopolis est de la Turquie Européenne dans la Romanie, située sur une Colline; les Empereurs Ottomans ont fait raser ses murs, & démolir ses Fortifications.

(*c*) Le Mont Hemus divise la Thrace de la

sisterent long-tems aux armes des Empereurs Grecs ; c'est dans un combat contre cette Nation que (*a*) Baudoin Comte de Flandres, qui depuis peu avoit été couronné Empereur de Constantinople, fut pris & mis à mort par ces Barbares. Les Ottomans furent dans la suite plus heureux que ne l'avoient été les Chrétiens, après plusieurs combats ils les ont enfin subjugués & mis pour toujours dans le plus dur esclavage. La langue dont ces Peuples se servent est l'Yllirique, comme les Serviens & les (*a*) Raziens.

Moesie ; il a pris son nom d'Hemus fils de Barée, il s'étend jusqu'au Pont.

(*a*) Baudouin, premier Comte de Flandres, se croisa avec les François l'an 1200. & après avoir pris Constantinople, & chassé le Tyran Murzufle, il fut élû Empereur le 16 May de l'an 1204. Le Roy des Bulgares lui tendit des piéges ausquels il se laissa prendre ; il le fit prisonnier, & le fit mourir ensuite suivant plusieurs Auteurs le 16 Juillet l'an 1206. il ne laissa point d'enfans, & son frere Henry lui succéda à l'Empire.

(*b*) La Rascie est un pays vaste qui joint à la Servie, fait la haute Mysie en Europe ; les Raziens sont cruels, voleurs, sauvages, & grands yvrognes, mais propres à soutenir le travail ; cette Province est fertile & abondante en bétail, c'est elle qui fournit Andrinople & Constantinople.

Sur le chemin de Philippopolis, on apperçoit de loin une Montagne dont le ſommet eſt en tout tems couvert de neige ; (*a*) ſur cette Montagne, eſt un Bois fort épais, dans lequel il faut néceſſairement paſſer pour arriver à Philippopolis. Les Turcs appellent ce Bois, *Capidervent*, qui veut dire, *la porte étroite, le chemin des embuches* ; de-là, on deſcend dans une belle plaine qui eſt arroſée de (*b*) l'Ebre, & qui s'étend juſques aux Portes de Philippopolis, proche de-là eſt le (*c*) Mont Rhodope, c'eſt où Pline dit que l'Ebre prend ſa ſource, Ovide ſemble le dire auſſi dans ces deux vers.

Quâ patet umbroſum Rhodope glacialis ad hæmum,
Et ſacer amiſſas exigit Hebrus aquas.

(*a*) Les Habitans d'alentour appellent cette partie de la Montagne *Crulla*.

(*b*) L'Ebre eſt un Fleuve très rapide, il arroſe Philippopolis & Andrinople ; il prend ſa ſource dans le Mont Hemus, & va ſe jetter dans l'Archipel. Pluſieurs Auteurs l'appellent *Mariza*.

(*c*) Rhodope eſt une Montagne dans la Thrace, elle a pris ſon nom de Rhodope Reine des Amazones.

Le Poëte ſemble encore dire qu'il y a peu d'eau dans ce fleuve, & que ſon cours n'eſt pas long, ce qui me paroît aſſez vrai-ſemblable ; car quoiqu'il ſoit fort célébré & qu'on l'ait mis au nombre des grands fleuves, il eſt preſque toujours guéable par-tout. Je me ſouviens cependant, qu'une fois nous le paſſâmes à gué vis-à-vis de Philippopolis pour aller dans une Iſle, où la fantaiſie nous prit de reſter la nuit : & qu'il nous arriva un petit accident ; les eaux augmenterent beaucoup pendant cette nuit, & ce ne fut qu'avec grande peine, en courant même des riſques, que nous le repaſſâmes le lendemain.

De-là nous allâmes à Philippopolis ; avant d'arriver dans cette Ville, nous traverſâmes de grands Marais dans leſquels il vient (*a*) du ris d'une hauteur égale à celle du froment. On voit encore dans toute la plaine une quantité prodigieuſe de Tombeaux. Les Turcs du Pays font à ce ſujet mil Hiſtoires fabuleuſes ; ils diſent que

(*a*) Et ce qui eſt de merveilleux, c'eſt qu'il y vient naturellement.

ç'a été un présent du Ciel (*a*) pour mettre les corps de ces grands Capitaines que la fureur des combats a fait périr, & pour servir à la postérité des monumens autentiques de toutes les Batailles qui ont été données dans cette plaine.

Nous ne fîmes point de séjour à Philippopolis, nous allâmes sans nous arrêter à (*a*) Andrinople, laissant sur notre droite l'Ebre, & la Mont Hemus sur la gauche; nous passâmes aussi sur ce Pont fameux que Mustapha a fait construire; cette Ville est fort grande, il y a dedans beaucoup de vieux édifices; elle est bâtie sur une colline avec ses fauxbourgs au-dessous: ce qui forme un amphitéatre fort agréable. Nous n'y restâmes qu'un jour, & le lendemain nous

[*a*] Plusieurs Poitevins en disent autant des Tombeaux que l'on trouve en quantité dans la plaine de Civaux en Poitou.

[*b*] Andrinople est la Capitale de la Thrace, elle a porté autrefois le nom d'Oresta, & ensuite celui d'Ulladama; elle fut presque détruite par un tremblement de terre sous l'Empereur Adrien qui la fit rebâtir, & qui lui donna le nom d'Andrinople, du sien *Adrian*.... En 1362. elle fut assiégée & prise

en

en partîmes, nous promettant d'arriver enfin dans le même jour à Constantinople, quoiqu'il en soit encore fort éloigné ; mais regardant cette Ville comme le terme de notre voyage, le chemin nous en parut court. La beauté de la Campagne vint encore à notre secours pour nous faire oublier les fatigues de la route, & pour nous abréger le chemin ; le tems dans lequel nous étions pour lors, n'étoit point celui des Zéphirs & des fleurs, nous vîmes cependant des prairies de l'émail le plus beau. Les chemins étoient bordés de Narcisses, de Hyacintes & de Tulippes, & mille Turcs qui se trouvoient là comme à dessein, nous en offroient de distance en distance des bouquets. (Les Narcisses & les Hyacintes sont très-communes dans toute la Grece, leur odeur est si forte qu'elles donnent mal à la tête à ceux qui ne sont pas accoutumés à les sentir. Les Tulippes n'ont rien de différent

par Soliman I. Elle a été la Capitale de l'Empire Ottoman jusqu'à la prise de Constantinople ; c'est sous ses murs que les rivieres de Tonzes & d'Ardre se joignent, & se jettent dans la Mariza. L'air que l'on y respire est doux & temperé.

des nôtres, elles sont sans odeur, & comme en Europe la variété & la vivacité de leurs couleurs en font tout le mérite; les Turcs différent de nous en ce que généralement ils aiment tous les fleurs, & qu'ils les cultivent avec un soin extrême; leur avarice ne tient point contre le désir qu'ils ont d'en avoir de belles, ils donneroient trois ou quatre aspres pour la plus commune; c'est leur plaisir, ils le regardent comme leur nécessaire.) Vous pensez bien que ces gens ne prenoient pas ce soin gratis; je payois effectivement leurs bouquets fort cher, & c'est de-là où l'effusion de ma bourse doit avoir pris date; imaginez-vous que je ne fis pas dans tout le tems de mon Ambassade un seul pas, sans répandre de l'argent. C'est ainsi que doit se comporter tout Etranger que l'intérêt de sa patrie ou son bien particulier conduit en Turquie; s'il veut traiter avec cette Nation il doit commencer pour préliminaire à ouvrir sa Bourse, & qu'il prenne garde de la refermer avant qu'il soit sur ses terres. Le son de l'argent a pour les Turcs la vertu de l'instrument le plus doux, il les endort; l'argent seul peut les humaniser

à adoucir la férocité de leur caractére; enfin, sans argent cet Etranger se trouveroit plus mal chez eux que ne feroit un Ethiopien dans l'endroit le plus froid du Nord, ou un habitant du Nord dans la partie la plus chaude de l'Ethiopie; qu'il ne cesse donc pas de semer de l'argent, s'il veut réussir dans ses entreprises.

Presque à la moitié du chemin d'Andrinople à Constantinople, on trouve une petite Ville, que les Turcs appellent Chiurli; elle est fameuse dans l'Histoire de leur Nation par la Bataille que (*a*) Selim livra sous ses Murs à Bajazet son pere; les armes favoriserent le bon droit du Sultan, il défit ses ennemis. Ce fils révolté fut assez heureux pour échaper aux poursuites du vainqueur; il se refugia chez son beau pere qui étoit Roi des Tar-

[a] Selim I. du nom, prit les armes contre son pere Bajazet II. pour s'assurer plus facilement de l'Empire qui devoit écheoir à son frere Achmet, mais les Janissaires étant restés fidéles à Bajazet, Selim perdit la Bataille. A quelque tems de là, les troubles causés par cette révolte s'appaiserent, Selim rentra en grace, & il s'empara tellement de l'esprit de son pere, qu'il l'engagea à se défaire en sa faveur de la Couronne, par préférence à Achmet, à qui

tares (a) Precopites, Les Turcs ont appellé le Cheval ſur lequel il étoit monté dans ſa fuite, *Carabouluck*, c'eſt-à-dire, nuée noire.

Nous trouvâmes encore ſur notre route (a) Selimbria, petite Ville bâtie ſur le bord de la Mer; c'eſt-là où commençoit ce Mur que les Empereurs Grecs avoient fait élever, pour

le droit d'aîneſſe devoit la donner. Selim appréhendant que ſon pere ſe rétractât, le fit étrangler auſſi-tôt qu'il fut ſur le Thrône. Ce Prince avoit autant de bonnes qualitez que de mauvaiſes; il étoit ſobre, libéral, courageux, ami de la juſtice, mais il étoit cruel & ambitieux à l'excès. Il mourut à Cluri en Thrace l'an 1520. âgé de 46. ans, & la huitiéme année de ſon regne.

(a) Les Tartares de Précops habitent la Cherſoneze Taurique; leur Souverain s'appelle Cham, celui qui les commande a toujours retenu ce nom, quoiqu'ils ſoient ſous la domination du Turc. Leur pays eſt très-fertile en bled, en mil, les poules & d'autres animaux de cette eſpece y ſont en grande quantité, malgré toutes ces bonnes denrées, ils ne mangent pour ainſi dire que de la chair de cheval; ils ſont belliqueux, & ſi endurcis au travail & à l'intemperie des ſaiſons, qu'ils paſſent en hyver des rivieres à la nage tous nuds, Maucup eſt leur Ville Capitale.

(b) Selimbria eſt dans la Propontide, cette Ville eſt fort ancienne, & il y a dedans beaucoup d'Egliſes Grecques.

défendre toute la contrée des incursions & du pillage des Barbares : il s'étendoit jusqu'au Danube. On dit dans le Pays qu'un certain Vieillard en avoit fait remarquer l'inutilité dans le tems même qu'on le bâtissoit ; il prétendoit que les terres que ce Mur renfermoit seroient moins à couvert des hostilités des Barbares, que celles qui étoient exposées & sans défenses. La raison qu'il en apportoit paroît sensible : les Grecs, disoit-il, se croiront par-là en sûreté, ils s'endormiront sur le soin de se défendre, tandis que les Barbares irrités par les barrieres chercheront de nouveaux moyens pour les attaquer & les surprendre.

Le bon air que l'on respire à Selimbria, & sa belle situation nous y firent rester quelques jours ; la Mer y est extrêmément tranquille, chaque fois que nous allions sur ses bords, nous voyions des Dauphins attroupés, & se montrer en folatrant sur la surface des eaux. Lorsque la Mer s'étoit retirée nous avions le plaisir de ramasser sur le sable des coquillages de mille espéces différentes ; persuadez-vous enfin qu'il n'est pas d'endroit dans le monde où il y ait un plus beau Ciel,

& où l'air soit plus tempéré ; Chiurly qui en est un peu éloigné semble être des Colomnes d'Hercule pour ce vent froid & impétueux qui vient de la Thrace : il ne passe pas outre. On ne sent à Selimbria que des Zephirs, & il n'y en a que ce qu'il faut pour moderer le chaud qui y seroit excessif.

Ce ne fut qu'avec regret que nous quittâmes cette Ville, & nous poursuivîmes notre route. Un peu avant d'arriver à Constantinople, il y a deux bras de Mer qui forment une presqu'Isle qui est charmante : nous les passâmes sur un Pont. Ces lieux sont très-agréables, s'ils étoient cultivés & que la nature fut un peu aidée de l'art & de l'industrie, je doute qu'il y eut sous le Ciel d'endroits plus beaux que le seroient ceux-ci. Mais le désordre dans lequel ils sont, annonce le mauvais goût de leur Maître, qui les laisse sans culture ; ils semblent, ces lieux si charmans, porter le deüil & gémir de la barbare domination sous laquelle ils languissent.

Lorsque nous passions sur ce Pont, j'apperçûs des Turcs sur le rivage qui pêchoient ; j'envoyai acheter de leur Poisson, dont je mangeai beaucoup

l'ayant trouvé d'un goût exquis. Nous allâmes descendre dans (a) un Hôpital qui en est fort peu éloigné ; l'appartement dans lequel on me logea n'étoit tapissé que de petits morceaux de Papier fichés dans les fentes du mur ; dès que j'eus jetté les yeux dessus, je demandai à quelques Turcs de ma suite s'ils ne contenoient rien d'écrit, & sans attendre leur réponse j'en retirai quelques-uns pour satisfaire ma curiosité ; je n'y trouvai effectivement rien d'écrit ; c'étoient des chiffons qui ne méritoient pas qu'on prit le soin de les ramasser ; je me persuadai cependant qu'ils n'étoient pas ainsi placés sans raison ; je la demandai, & me souvenant que j'en avois déja trouvés dans d'autres endroits dans lesquels j'avois logé, je devins encore plus avide de sçavoir ce que cela signifioit. Je fis bien des questions, mes Turcs les écoutérent tranquillement, & ne daignerent pas répondre un seul mot. Ce silence opiniâtre me fit douter si la honte de me dire quelques bagatelles que ces Papiers signifioient, n'en étoit pas la

(a) Les Turcs appellent les Hôpitaux *Imaret*.

caufe, ou fi ce n'étoit pas de leur part un manque de confiance en moi j'allai même jufqu'à foupçonner quelque grand myftere renfermé fous ces Papiers, que les Turcs ne vouloient pas développer à un profane tel que je l'étois pour eux; mais étant devenu dans la fuite un peu familier avec quelques-autres, j'appris que s'ils en ramaffoient les plus petits morceaux, c'étoit uniquement par révérence pour lui, parce que, difent-ils, *c'eft furquoi on écrit le nom de Dieu.* Ceci n'eft qu'un préjugé, qui n'auroit en lui-même rien de répréhenfible s'ils ne regardoient comme un crime capital de marcher fur le Papier; ce qui fait qu'ils le ramaffent avec un foin extrême & le mettent, comme je vous ai dit, dans les fentes du mur. Mais ils ajoutent un autre motif de leur dévotion pour le Papier, qui eft d'une extravagance encore plus finguliere: Ils difent que le dernier jour du Jugement étant arrivé, Mahomet appellera du Purgatoire tous ceux qui y font pour expier leurs crimes, & que pour aller jouir des tréfors & des plaifirs de leur Ciel, ils feront forcés de paffer par un chemin

couvert d'une grille de fer rougi par le feu sur laquelle ils marcheront les pieds nuds : le supplice seroit grand ; mais voici le remede spécifique pour en adoucir les peines, il est merveilleux même à raconter : ce Papier que l'on aura sauvé pendant la vie de l'injure que lui auroient fait les pieds, se trouvera-là, comme à l'improviste, pour servir de souliers, & garantir les pieds de la brûlure. Voyez de quel secours le Papier est aux Turcs ! Le soin qu'ils en prennent n'est-il pas bien raisonnable ?

Je me persuade que tout ceci fait un tableau dans votre esprit d'un ridicule à vous exciter à rire, permettez que j'y ajoute une comparaison qui n'est pas moins singuliere, & qui vous représentera clairement la figure & les attitudes de nos Turcs, lorsqu'à la fin du monde ils commenceront leur glorieuse marche. Figurez-vous de voir une grande quantité de Poules & de Poulets sortir d'un Poulailler, & entrer dans une basse-Cour toute couverte de charbons ardens ; leur sautillement, le battement de leurs aîles, l'étonnement & la douleur peints dans leurs yeux déja égarés ; tout, est l'i-

mage la plus reſſemblante de nos reſſuſcités.

Enfin, pour ne rien oublier de ce qui caractériſe la ſcrupuleuſe dévotion des Turcs pour le Papier, je vais vous en raconter un trait auſſi extraordinaire que les précédens : Je me ſouviens qu'un jour ceux qui m'eſcortoient s'étant apperçus que quelques-uns de mes gens en avoient fait un uſage, que poliment je ne puis vous dire, vinrent auſſi-tôt me les dénoncer comme coupables du plus grand crime : Je ne pûs m'èmpêcher de rire. Je leur répondis que la conduite de mes domeſtiques ne devoit point en cela les étonner, puiſqu'ils ne ſe faiſoient nulle peine de manger tous les jours de la chair de pourceau, ce qui ſuivant leur Loix devoit être un plus grand crime : tels ſont les Turcs, extrêmes dans tout, particulierement lorſqu'il s'agit de Religion. Si, par exemple, un Chrétien avoit poſé la main, ou par hazard ou par curioſité ſur leur (*a*) Alcoran, ils

(*a*) L'Alcoran eſt le livre dans lequel eſt écrite la Loi Ottomane, Mahomet en eſt l'Auteur, avec le ſecours de quelques Juifs, d'un certain *Batyras* hérétique Jacobite, & de *Ser-*

lui en feroient un crime énorme. Leur respect pour les Roses n'est gueres moins grand : ils imitent en cela les

gius, Moine de la Secte de Nestorius, il fit le corps de sa doctrine qui n'est qu'un recueil sans ordre, d'absurditez, d'impostures grossieres & de fables. Ce livre est divisé en quatre parties, & chaque partie en Chapitres; les titres de quelques-uns semblent être plus propres à l'histoire naturelle des animaux, qu'à ce qui doit servir de regle à la conscience des hommes, tels que ceux-ci de la *Vache*, des *Fourmis*, des *Araignées*, des *Mouches*. Mahomet a trouvé le secret de persuader aux Turcs que Dieu lui avoit envoyé l'Alcoran par l'Ange Gabriel, & qu'il étoit écrit sur la peau du Bellier qu'Abraham sacrifia à la place de son fils Isaac; il est dit dans l'Alcoran qu'il y a sept Paradis, Mahomet n'a pas ose dire qu'il les avoit vûs, mais *Azar* un de ses fideles Sectateurs assure que c'est un effet de sa modestie, & qu'un jour Dieu ayant trouvé son ami Mahomet monté sur un petit Mulet, il l'introduisit dans ces célestes demeures. Mahomet cependant dit que le premier est d'or, le second est de fin argent, le troisiéme de pierres précieuses, le quatriéme d'émeraudes, le cinquiéme de crystal, le sixiéme de couleur de feu, & le septiéme est un Jardin délicieux. S'il en avoit feint un huitiéme, peut-être l'auroit-il destiné aux femmes, ausquelles il refuse l'entrée de tous les sept, & dit que leur béatitude sera de les regarder de loin; la base de toute la doctrine qui est contenue dans l'Alcoran est la pré-

anciens Payens ; ceux-ci croyoient que cette fleur avoit pris naissance du sang de Venus, & ceux-là disent que c'est de la sueur de leur grand Prophéte Mahomet. J'aurois encore mille autres bagatelles à vous raconter auxquelles s'arrête cette Nation superstitieuse, si je ne craignois de vous ennuyer. Je reprends la suite de mon voyage.

Nous arrivâmes enfin à Constantinople le 20 de Janvier. J'y trouvai Wrantze & Zay mes deux Collegues qui m'y attendoient. Le Grand Seigneur en étoit parti depuis peu pour aller commander en personne son armée d'Asie ; de toute la Cour je n'y trouvai qu'Ebrahim Bacha eunuque, à qui le Sultan avoit donné pendant son absence le Gouvernement de Constantinople. Rustan y étoit aussi, & quoiqu'il fut disgracié, je ne laissai pas de lui faire les honneurs, & les présens comme s'il eût été encore Vizir, il est vrai que l'on me dit qu'il devoit en peu rentrer en grace. Il ne sera peut-être pas hors de propos que je vous

destination. Plusieurs doctes personnages l'ont réfutée, comme Pierre de Cluny, le Cardinal de Cursa, Jean de Segovie, & d'autres.

raconte ici le sujet qui l'avoit fait décheoir de cette haute Dignité à laquelle son mérite seul l'avoit conduit. Soliman, l'Empereur régnant, avoit des enfans de deux concubines, de la premiere, qui s'appelloit, si je ne me trompe, Bosphorone, il lui étoit né un fils nommé Mustapha. Ce Prince avoit toutes les qualités d'un Grand Monarque ; dès ses plûs tendres années il avoit fait des actions dignes d'un Heros ; de la seconde concubine il avoit plusieurs fils & une fille ; celle-ci s'appelloit Roxolane ; il l'aima dans la suite avec tant de fureur qu'il l'épousa & lui assigna une grosse dot (*a*) ce qu'aucun Empereur n'avoit fait depuis (*b*) Bajazet le Grand.

(*a*) C'est la dot parmi les Turcs qui constate le mariage.

(*b*) Bajazet le Grand, I. de ce nom, fut surnommé Eclair & Foudre, il étoit la terreur des Princes Chrétiens, & le fléau des Asiatiques ; Sigismond Roy de Hongrie, craignant qu'il ne tournât ses armes contre lui, demanda à Charles VI. Roy de France du secours : Charles lui envoya des Troupes, & en donna le Commandement à Jean Comte de Nevers, fils du Duc de Bourgogne ; quelques autres Princes de l'Europe lui

Le mérite seul de Mustapha auroit pû éloigner de la Couronne tous

envoyerent aussi des Troupes, ce qui composa avec les Hongrois une armée nombreuse; d'abord Sigismond fit quelques Conquêtes, mais s'étant avancé témérairement, il fut obligé de livrer une bataille qu'il perdit; le Comte de Nevers y fut fait prisonnier.

La renommée porta trop loin les Conquêtes & la puissance de Bajazet; Tamerlan Roy des Tartares en fut jaloux dès qu'il le sçût; ce Prince avoit subjugué les Parthes & son nom seul faisoit trembler tout l'Orient; Bajazet devint son rival, Tamerlan lui fit la guerre, le 28 Juillet en 1402. il lui livra bataille, le vainquit, & le fit prisonnier avec son épouse; Bajazet fut enfermé dans une cage de fer, & souffrit avec une grandeur d'ame & une fierté incroyable des cruautés qu'on ne peut dire, mais il ne put survivre aux infamies que les Tartares firent à l'Impératrice sa femme, il se donna la mort après un an de servitude en se coignant la tête contre les barreaux de sa cage.

C'étoit pour éviter de pareils malheurs que les Sultans successeurs de Bajazet ne prenoient plus de femme en légitime mariage; ils adoptoient seulement les enfans qui naissoient de leurs concubines, qui les auroient moins deshonorés que si étant leurs épouses légitimes, elles eussent tombé dans les fers d'une Puissance étrangere. Les Turcs d'ailleurs estiment autant les enfans qu'ils ont de leurs concubines que ceux qui naissent de leurs femmes; ces enfans ont les mêmes droits pour succéder que les légitimes.

ſes rivaux ; mais joignant à ce titre le droit d'aîneſſe, l'amour des Peuples, & celui des Soldats, ne ſembloit-il pas que l'Empire lui dût être dévolu après la mort de ſon pere ? Il auroit effectivement régné ſi Roxolane ſa belle mere eût été moins ambitieuſe, plus équitable, d'un caractere doux & tranquile.

Cette marâtre forma des deſſeins tout oppoſés, quoiqu'il n'y eut que la mort de Muſtapha qui pût lui en aſſurer le ſuccès, rien ne coûta à ſa malice, elle la jura. La difficulté de réuſſir dans une entrepriſe de cette nature ne fit qu'irriter l'envie qu'elle avoit que ſes fils régnaſſent. Voici les intrigues & les différens moyens dont elle ſe ſervit.

Ses fils étoient cadets, grand obſtacle, mais ſa politique lui fournit ce prétexte ; pour le vaincre, elle diſoit que ſes enfans étant nés d'un légitime mariage avoient des droits que n'avoient pas ceux qui étoient nés d'une concubine ; elle ſoutenoit contre les Loix & l'uſage de la Nation Ottomane qu'il y avoit de l'infamie à naître d'un concubinage, elle en faiſoit l'application à Muſtapha

Enfin, elle prétendoit que ce défaut (qui n'étoit qu'une cérémonie) dans les amours de Soliman avec Bosphorone mere de Mustapha, obscurcissoit son mérite & le privoit du droit de succéder à l'Empire.

Roxolane sentoit qu'il lui falloit un fort appui pour faire valoir des raisons si foibles ou tout-à-fait déplacées; Rustan Grand Vizir & son Gendre fut celui sur lequel elle jetta les yeux; pour l'engager à entrer dans son parti, elle lui proposa des intérêts communs dans la réussite; il les accepta, & ils se lierent si étroitement qu'ils devoient effectivement partager dans tous les événemens de la conjuration.

(*a*) Rustan étoit homme d'esprit, grand politique, gouvernant à son gré l'Empire, l'esprit & la volonté de son Maître. Sentez combien ces avantages faisoient naître de préjugés dans l'esprit d'une Nation timide en sa faveur; à peine eut-il accusé Mustapha que les Turcs le crurent criminel. Les impostures de Roxolane empêcherent les plus crédules de

(*a*) Voyez à la note de la Lettre *a*. *p.* 8 & 9.

douter,

douter. Ils semerent ensuite dans le Public que Soliman étoit tellement irrité contre lui qu'il avoit résolu de le faire mourir ; quelques-uns s'imaginerent que ce Prince sçachant que Rustan étoit ligué avec Roxolane pour le perdre, avoit voulu prendre les devans, & avoit attenté à la vie de son pere.

Il n'est rien de plus triste & de plus inhumain que le sort des Princes Ottomans après la mort de l'Empereur leur pere, le lacet est leur partage ; le Peuple & les Janissaires regarderoient ces Princes comme rivaux de celui qui seroit sur le Trône, toujours prêts à exciter des troubles & des séditions pour régner à leur tour. Aussi celui des freres qui est élû Empereur envoye aux autres, le moment d'après son élection, le lacet ; s'ils ne l'acceptent pas la premiere fois de bonne grace, ceux qui le leur reportent les saluent derechef & leur disent : *que votre frere vive, qu'il plaise à Dieu de nous le conserver* ; leur désignant par ces peu de mots qu'il y a un Empereur d'élû, qu'ils sont inutiles sur la terre, & qu'il faut qu'ils meurent : l'exécution suit de près la

Sentence, sur l'heure ils les étranglent. Voilà quels sont les heureux présages du régne des Empereurs Turcs, à peine sont ils monté sur le Trône qu'ils trempent leurs mains dans le sang de leurs freres.

Ainsi on pourroit facilement croire que Mustapha appréhendant de ne pas succéder à l'Empire, craignoit que celui de ses freres qui seroit élû ne le fit périr, ou que Roxolane craignant elle-même pour ses fils, si Mustapha montoit sur le Trône, avoient l'un ou l'autre médité le dessein de faire périr l'Empereur.

Dans le tems que ces bruits se répandirent, Soliman faisoit la guerre à Sag Thamas Roi de Perse; il avoit envoyé depuis peu Rustan avec les dernieres forces de l'Empire, en lui donnant le commandement de toute l'armée. Rustan s'étoit arrêté avant d'entrer sur les terres des ennemis, & avoit écrit à l'Empereur, que ses affaires étoient dans le plus mauvais état, qu'il y avoit tout à appréhender, qu'il se conduisoit quelque intrigue secrete; que les Troupes étoient corrompues, & qu'elles ne désiroient que son fils Mustapha; qu'il pensoit

que sa présence étoit d'une nécessité indispensable, & qu'il n'y auroit qu'elle qui pourroit empêcher la sédition; que s'il ne venoit pas, il lui paroissoit certain qu'il seroit détrôné.

Soliman à l'ouverture de cette Lettre fut dans une agitation qu'on ne peut exprimer. D'abord il écrivit à Mustapha, qui tranquile dans son Gouvernement ne pensoit à rien moins qu'au malheureux sort qu'on lui préparoit, « qu'il vint le joindre » sans différer dans son Camp, qu'il » étoit publiquement accusé de » grands crimes, & qu'il falloit qu'il » s'en justifiât; que s'il obéissoit à ses » ordres aussi promptement qu'il le dé- » siroit, il n'avoit rien à craindre de » son ressentiment, quand même il » seroit coupable: « aussi-tôt après & sans être revenu de son effroi, il partit avec une extrême diligence.

Mustapha reçût la Lettre de son pere, le contenu lui parut une affaire assez sérieuse pour la mettre en délibération; s'il partoit il voyoit son pere tellement irrité que sa perte étoit certaine, cette bonté de lui accorder son pardon dans son obéissance, lui paroissoit un appas; d'un autre côté,

il se déclaroit coupable s'il refusoit de se rendre aux ordres de l'Empereur; enfin, le sentiment d'honneur l'emporta sur la crainte bien fondée de périr; soutenu par son innocence, & comptant qu'en présence de toute l'armée on n'oseroit attenter à sa vie, il quitta son (a) Gouvernement & se rendit auprès de Soliman qui étoit campé près d'Amasie: c'étoit à la mort que ce malheureux Prince couroit; l'Arrêt en étoit porté avant que Soliman fut sorti de Constantinople; & afin que l'on ne soupçonnât point qu'une action si noire prenoit sa source dans la haine & la jalousie, on avoit consulté le grand Muphti; le zéle pour le bien de l'Etat & pour les intérêts de la Religion parurent au

[a] Le Gouvernement de Mustapha étoit celui de l'Amasie.

[b] Le Mouphti ou Mufti est le Grand Prêtre de la Loi; son autorité est très-grande, le Sultan ne peut être détrôné que l'on n'ait auparavant pris l'avis du Mufti; le Sultan peut cependant de sa pleine autorité déposer & faire mourir le Mufti.

Quoique le Mufti soit le Vicaire Général de Mahomet, & qu'il soit chargé spécialement des interêts de sa Loi, il n'en est pas toujours le plus fidele observateur.

contraire en être le ſeul motif. Le crime que l'on imputoit à Muſtapha & la mauvaiſe tournure qu'on donnoit à ſa conduite, ſembloient effectivement intéreſſer l'un & l'autre, & forcer le Muphti a prononcer ſon Arrêt de mort. Voici comme l'Empereur lui propoſa la queſtion.

» Quelle peine penſez-vous, ſage » Muphti, que mérite l'eſclave d'un » Marchand de cette Ville, bien aimé » de ſon Maître, qui lui a confié pendant un voyage qu'il a été obligé de » faire, le ſoin de ſon commerce, ſon » épouſe & ſes enfans; & qui au mépris des Loix a abuſé de la confiance » de ſon Maître, a renverſé dans ſon » abſence le bon ordre qui régnoit » dans ſes affaires, a voulu ſéduire ſa » femme, a dreſſé des embuches à ſes » enfans, & même ſecretement a concerté la mort de ſon Maître. Dites, » que mérite cet Eſclave.

Le Mufti répondit, qu'il méritoit la mort à bon titre, ſoit que le Mufti fut dans la bonne foi, ſoit qu'il fut du complot de Roxolane, ſa réponſe irrita de nouveau l'Empereur. Il trouva une analogie parfaite entre le crime propoſé & celui de Muſtapha;

cherchant d'ailleurs l'occasion de perdre ce Prince, aussi malheureux qu'il méritoit d'être heureux, il saisit celle-ci avec une avidité qui ressembloit plus à la fureur, qu'à une défense légitime.

Mustapha enfin arrive au Camp, toute l'Armée attendoit avec une impatience extrême, l'évenement de son entrevüe. On l'introduisit aussitôt dans la tente de son pere, où le calme & la paix sembloient régner; cette tente paroissoit être le Temple de la bonne foi, elle n'étoit point environnée de Soldats, point d'Archers qui fissent la garde à la porte; il ne paroissoit aucuns (*a*) des Licteurs, rien qui peut effrayer Mustapha. Le mal étoit au dedans, les Acteurs de la scène tragique dont ce Prince alloit être le héros, n'étoient pas d'une nature à marquer leur impatience ou leur joie de son arrivée à haute voix;

[*a*] Licteur étoit une espece d'Huissier à Verge qui marchoit devant les principaux Magistrats de l'ancienne Rome avec une hache garnie des faisseaux, & qui par l'ordre du Magistrat punissoit ceux qui étoient coupables.

ils étoient (*a*) muets, mais forts & robuftes : c'étoit tout ce qui leur falloit.

Muftapha entre, la fcêne commence, il eft faifi de tous côtés ; ce Prince dans ce moment, qu'il crut être le dernier de fa vie, rappella fes forces & s'anima d'un courage héroïque. Il fentit que fon triomphe le conduiroit au trône, le défordre dans lequel la chaleur du combat le mettroit auroit touché de compaffion les Janiffaires, il les voyoit déja armés pour le défendre de la barbarie de Soliman ; il croyoit s'entendre proclamer Empereur par toute l'Armée : .... c'étoit-là le fujet des craintes de Soliman ; auffi avoit-il pris la précaution de faire tendre des toiles derriere fa tente où fe paffoit cette Tragédie, afin que perfonne ne s'en apperçut, que le bruit ne s'entendit point, que même on ne foupçonnât rien ; mais le défir ardent de vivre & de régner avoit rendu Muftapha invincible, feul contre tous : le combat devenoit incertain ; Soli-

[*a*] Les muets fervent à plus d'une chofe chez les Turcs ; ceux-ci fçavoient mille bouffonneries, & étoient deftinés à récréer l'Empereur,

man d'un autre côté impatient du succès, leva la tête par-dessus les toiles & vit que ces muets étoient prêts à succomber, ses craintes redoublerent, la colere peinte dans les yeux, il jetta sur eux un regard menaçant, leur reprochant avec des signes pleins d'inhumanité leur peu de courage. Quelle fut la force de ce regard sur ces muets? Je ne puis vous la décrire, la fureur qu'il excita en eux n'a rien d'égal. L'instant dans lequel ils se jetterent une seconde fois sur Mustapha, le terrasserent en lui arrachant la vie, fut le même ; ils exposérent aussi-tôt le corps de ce pauvre Prince encore palpitant sur un tapis devant la tente de Soliman, afin que les Janissaires sentissent son autorité & son pouvoir dans le sort qu'il venoit de faire à celui qu'ils désiroient d'avoir pour Empereur.

Cette mort excita la compassion de toute l'Armée & la pénétra de douleur. Il n'y eut point de Soldat qui ne vint répandre des larmes sur le cadavre de l'infortuné Mustapha ; mais qui pourroit vous dépeindre la consternation des Janissaires au premier bruit de ce meurtre? Ils ne l'eurent

tent pas vû qu'il ſe fit en eux un mélange de douleur & de rage qui les rendit ſi furieux & ſi peu capables de réflexion, que s'il s'étoit trouvé quelque mécontent pour ſe mettre à leur tête, il n'eſt point d'entrepriſes qu'ils n'euſſent faites ; chaque regard qu'ils jettoient ſur Muſtapha étendu ſur le carreau, ce Chef qu'ils déſiroient avec tant d'ardeur, leur faiſoit naître de nouveaux déſirs de venger ſa mort.

Cependant il ne leur reſtoit pour ſe conſoler d'un événement auquel l'immutabilité du paſſé ne donne point de remède, que de ſouffrir avec patience ; auſſi s'en retournoient-ils chacuns en leur tente dans un morne ſilence, les yeux baignés de larmes, & s'ils donnerent dans ce jour du relâche à leurs cris, ce fut pour plaindre le malheureux ſort du jeune Prince ; tantôt ils accuſoient le vieux Soliman de folie & d'extravagance, tantôt ils faiſoient des imprécations qu'une douleur ſincere peut ſeule inſpirer, contre la cruelle Roxolane, ce n'étoit qu'avec exécration qu'ils parloient de Ruſtan, qu'ils ſoupçonnoient être l'auteur d'un crime qu'ils

ne pouvoient ceſſer de pleurer ; ils regardoient la mort de Muſtapha comme l'anéantiſſement du plus brillant ſoleil dont l'éclat auroit illuſtré toute la maiſon Impériale, leur douleur fut enfin ſi vive que le plus grand nombre reſtât tout le jour ſans manger, s'abſtenant même de boire de l'eau, quelques-uns en paſſerent pluſieurs dans la ſévérité de ce jeûne.

Le deüil fut général dans toute l'armée, & rien n'auroit pû eſſuyer les larmes, & calmer les eſprits, ſi Soliman n'eût exilé Ruſtan après l'avoir dépouillé de ſa Dignité, (*a*) qu'il remplaça par un Bacha qui étoit aimé des Soldats ; ce changement en appaiſant les murmures, a diminué les regrets, le peuple a crû que Soliman ſe repentoit de ſa trop grande facilité à croire Ruſtan, & que c'étoit

[*a*] Busbec dit que ce fut par le conſeil même de Ruſtan que l'Empereur l'éxila ; j'ai vû encore quelques Mémoires ſur le regne de Soliman qui le diſent auſſi, ce qui prouve que Ruſtan étoit grand politique, & que la tranquillité & les interets de ſon Maitre lui étoient plus chers que les ſiens propres.

Celui qui le remplaça fut le Bacha Achmet, plus grand Général qu'il n'étoit bon politique.

pour le punir des fausses accusations qu'il avoit formées contre Mustapha, qu'il l'éxiloit ; le bruit même s'est répandu que Soliman avoit encore découvert que l'Impératrice sa femme étoit de concert avec Rustan, & qu'il n'attendoit que son retour à Constantinople pour lui faire souffrir les peines que mérite sa perfidie.

Rustan de retour à Constantinople a fort bien joué son rôle; il a affecté avec une adresse sans égale le chagrin que sa disgrace lui devoit causer, & a paru si humilié, qu'il n'est personne qui ne se soit persuadé qu'il avoit perdu l'espérance d'être jamais agréable à l'Empereur; mais Roxolane a tenu une conduite bien opposée, (la dissimulation est peut-être le seul vice qu'elle n'a pas;) sa rage d'ailleurs n'étoit pas assouvie par la mort seulement de Mustapha ; ce Prince laissoit un fils, qui succédant aux droits de son pere à l'Empire, privoit les enfans du second lit de la Couronne, Roxolane pour cette raison lui a préparé un sort égal à celui que son pere venoit d'avoir; pour y réussir il étoit question de fabriquer un prétexte & des moyens pour faire

agréer sa mort à l'Empereur, sa malice lui a fourni ceux-ci : elle a fait dire à Soliman *que chaque fois que son Petit-Fils paroissoit* (a) *à Burse en public, les enfans de la Ville étoient accoutumés à faire des acclamations de joye, lui predisant les choses du monde les plus heureuses ; qu'aujourd'hui ils disoient qu'ils desiroient ardemment qu'il vecut pour venger la mort de son pere, que l'Empire lui appartenoit, & que les Janissaires avoient été assez attachés à Mustapha pour en conserver long-tems la memoire, & pour embrasser le parti de son fils ; qu'il fit donc attention à tous ces discours, qu'il en examinât les suites, qu'il étoit à craindre que la mort de Mustapha n'assurât que pour un tems bien court la paix & la tranquillité du Royaume ; que les interêts de la religion lui de-*

[a] Burse est une Ville de Bithinie, qui s'appelloit autrefois Pruse, du nom du Roy Prusias, qui l'a fait batir, elle a été la premiere Capitale de l'Empire Ottoman.

Cette Ville depuis long-tems étoit le lieu que les Empereurs avoient choisi pour faire élever leurs enfans, c'étoit la raison pour laquelle le fils de Mustapha y étoit avec sa mere.

voient être plus précieux que la vie de ses enfans ; que c'etoit uniquement par cette même religion, la plus Sainte de toutes, que sa Maison & l'Empire se soutenoient ; que l'un & l'autre ne tarderoient guères à être renversés, par la discorde & par les guerres intestines que cet enfant exciteroit ; que sa mort comparée avec les augures certains de ces grands maux que sa vie occasionneroit, devoit être comptée pour peu de chose ; qu'enfin s'il vouloit assurer la religion & l'Empire, le seul parti qu'il y eût à prendre étoit d'ôter la vie au fils de Mustapha ; qu'il étoit peut-être déja coupable, quoique jeune, des mêmes attentats que son pere, & qu'il ne falloit pas douter d'un instant qu'il se mit bien-tôt à la tête d'un parti pour en venger la mort.

Toutes ces raisons ont fait une si forte impression sur l'esprit de Soliman qu'il s'est déterminé sans hésiter à faire périr cet innocent ; il a chargé de l'expédition le Bacha Ebrahim qui est parti aussi-tôt. Le tems qu'il a mis pour venir à Burse lui a donné le loisir d'inventer des moyens propres à tromper la mere de la victime qu'il alloit immoler, il n'a osé

84071

porter la cruauté juſqu'à la rendre témoin de ſon meurtre, ſa vie d'ailleurs ne lui paroiſſoit pas en ſûreté s'il ne prenoit des précautions, le jeune Prince étoit aſſez aimé, & l'action qu'il alloit commettre aſſez rare, pour exciter une ſédition dans le peuple.

Son premier ſoin fut donc dès qu'il fut arrivé d'aller voir la Princeſſe, & de lui dire qu'il étoit envoyé de Soliman lui-même, pour la conſoler & ſon fils, de la mort de Muſtapha; qu'il l'avoit expreſſément chargé de l'aſſurer, qu'il ſeroit d'autant plus volontiers porté à donner des marques de ſa tendreſſe à ſon Petit-Fils, qu'il reconnoiſſoit avoir été injuſte envers ſon pere; il ajouta, ce traitre! que les regrets de l'Empereur étoient extrêmes, qu'elle n'en pouvoit pas douter, puiſqu'il venoit de diſgracier Ruſtan auquel il étoit extrêmément attaché, le ſoupçonnant de lui avoir donné de mauvais conſeils & de faux avis; qu'il rendoit à Muſtapha toute la juſtice qu'il méritoit, mais qu'il avoit connu trop tard ſon innocence.

Voilà comme le ruſé Bacha s'inſi-

nua dans l'esprit de cette Princesse trop crédule ; il joignit d'ailleurs des présens à ces flatteries, qui leur donnerent un crédit que le sexe refuseroit peut-être à la bonne foi si elle étoit seule ; sa conduite dans le reste fut si dissimulée que les plus pénétrans n'eussent rien soupçonné ; il passa deux jours, tantôt à entretenir cette Veuve désolée des espérances certaines de son fils, tantôt de choses indifférentes ; ce fut sur ce ton qu'il lui proposa d'aller à une Maison de plaisance peu éloignée de la Ville, seulement, disoit-il, pour changer d'air, persuadé que celui qu'elle respireroit à la campagne pendant quelques jours fortifieroit sa santé.

La Princesse donna dans le piége, elle se détermina sur l'heure à partir dès le lendemain ; elle dit qu'elle iroit dans son Char, & que son Fils monteroit à cheval : ces arrangemens ainsi pris, Ebrahim prit les siens de son côté, c'étoit ce qu'il désiroit pour exécuter son barbare dessein, rien cependant de plus ordinaire que cette partie, comment y auroit-on soupçonné de la fourberie ?

D'abord il fit partir un Eunuque à

qui il donna ordre de ſe trouver le lendemain à l'extrémité du Fauxbourg par lequel la Princeſſe paſſeroit, enſuite il fit ſcier l'aiſſieux du Char, de façon qu'il pouvoit rouler doucement, mais dans la rencontre de quelque cahos, ou allant un peu vîte, il étoit indiſpenſable qu'il ne ſe partageât pas en deux.

Tout bien préparé, l'heure arrive, la Princeſſe monte dans ſon Char, & ordonne à ſon fils de la précéder, mais d'aller doucement; cet infâme Eunuque ne manqua pas de ſe trouver ſur ſon paſſage auſſi à Cheval, comme par haſard; le Prince lia converſation avec lui, & ne tarda guères à oublier les ordres de la Princeſſe; il ſuivit l'Eunuque qui alloit bon train, cette mere tendre n'eût pas perdu de vûe ſon cher fils, qu'elle ordonna au Cocher d'aller plus vîte afin de le joindre, mais étant arrivé à un mauvais pas, une rouë ſe jetta avec force contre une groſſe pierre, & l'aiſſieux ſe rompit; cet accident fut de mauvais augure pour la Princeſſe, elle s'en effraya, on ne pût la retenir juſqu'à ce qu'on eût envoyé chercher une autre Voiture; accompagnée ſeu-

lement de quelques femmes, elle continua à pied le chemin, courant après son fils; ses pas furent inutiles, l'Eunuque lui avoit fait faire trop prompte diligence pour qu'elle pût le joindre.

Ils étoient déja arrivé, ils descendent de Cheval, l'Eunuque le suit, & l'arrête sur le seüil de la porte, d'une main il le saisit, de l'autre il lui présente le Lacet, & prononce en ces peu de mots cette funeste Sentence: *l'Empereur veut que vous mourriez sur l'heure*: cet enfant accepta, suivant l'usage de la Nation, le Lacet, & répondit avec une fermeté qui tenoit de l'héroïsme, qu'il consentoit de mourir, moins cependant pour obéir aux ordres de l'Empereur qu'à ceux de Dieu, ainsi qu'il étoit juste; à peine eût-il fini de dire, que l'Eunuque l'étrangla. Telle fut la fin malheureuse de ce jeune Prince; les derniers instans de sa vie doivent augmenter les regrets de sa mort; en fut-il en effet sur qui on pû appuyer de plus grandes espérances!

L'Eunuque aussi-tôt prit la fuite, & s'évada par une fausse porte; un instant après la Princesse arriva toute

préoccupée du malheur qui venoit d'arriver, elle frappe à la premiere porte qui se présente, & sans attendre qu'on réponde, elle court frapper à une autre, de celle-ci à une autre; enfin elle entre, quel spectacle! elle voit son fils étendu sur le carreau, palpitant encore.... je tire le rideau sur une scêne aussi tragique, à peine puis-je retenir mes larmes; hé! qui pourroit d'ailleurs vous dépeindre les mouvemens de la tendresse d'une mere dans ce moment, quel est son trouble, sa douleur, il est bien plus facile de le sentir que de l'exprimer.

Elle ne pût, cette mere désolée, souffrir long-tems la vûe d'un objet si triste, elle s'en retourna à pied à Burse, les cheveux épars, déchirant ses vêtemens, arrosant le chemin de ses larmes, & faisant retentir les lieux voisins de ses cris; les Meres, les Filles, & les Esclaves de Burse l'entendirent, aussi-tôt elles accourent; la Princesse leur raconte le crime énorme qui vient d'etre commis, ces femmes dans le premier moment mêlerent leurs larmes avec les siennes, mais leur douleur ne tarda guères à se changer en rage; toutes troublées

elles courent ça & là, rien ne leur résiste, elles enfoncent des portes, elles crient, elles demandent l'Eunuque, Dieux ! quel tourment elles lui eussent fait souffrir s'il leur fut tombé sous les mains. (*a*) Orphée n'endura rien de plus de la fureur des Bacchantes. Il l'avoit prévû, le scélérat, & c'étoit pour l'éviter qu'il avoit pris la fuite avec une si prompte diligence.... ma digression est assez longue, je reprends la suite de ma narration.

Dès que je fus arrivé à Constantinople on dépêcha un Courier à Soli-

(*a*) Orphée Libetrien de Thrace étoit fils d'Œagre ; il florissoit long-tems avant Homere ; les Poëtes ont feint qu'il descendit aux enfers pour en retirer Euridice sa femme, beau modéle de tendresse ! il avoit la voix si douce & si harmonieuse qu'il fléchit le cœur de Pluton ; il obtint le retour de sa chere Euridice, mais à condition qu'il ne jetteroit même pas les yeux sur elle, jusqu'à ce qu'elle fut hors de l'enceinte des enfers ; Orphée n'eut pas la force de remplir cette condition, mais à peine l'eût il fixée qu'il se la sentit enlever d'entre les bras, elle redescendit aux enfers pour jamais ; Orphée ne put s'en consoler, passant le reste de ses jours à pleurer, il vécut dans une indifference extrême pour toutes les autres femmes ; celles de Thrace l'immolerent au ressentiment que ce sexe a lorsqu'il se croit méprisé des hommes, elles le massacrerent.

man pour le lui apprendre, & en attendant que ce Prince me fit savoir ses ordres, je m'occupai à examiner les curiosités (*a*) de la Ville. J'allai

(*a*) Constantinople est assise sur une pointe de terre avancée vers le Bosphore de Thrace; sa figure est triangulaire oxigone, semblable à une Harpe; son premier nom a été Chrysoceras, qui veut dire Corne d'or ou d'abondance, ainsi que le remarque Busbec, elle a commencé d'être batie environ 700 ans avant J. C. Après le nom de Chrysoceras, elle a porté successivement ceux d'Acropolis & de Ligos; elle a conservé ce dernier jusqu'à l'arrivé d'un certain Bisanda, qui y conduisit une Colonie de Mégariens qui la peuplerent, pour lors il la fit appeller Bizana de son nom Bizanda. L'Empereur Antonin l'a dans la suite fait aggrandir, & lui a donné le nom d'Antonine; un de ses successeurs l'a fait appeller la nouvelle Rome, & enfin Constantin le Grand y ayant transferé le siége de l'Empire, la fit appeller Constantinople, de son nom, les Turcs l'appellent *Stambol*; son circuit est d'environ quatre lieuës, il y a dedans cinq mille Mosquées, toutes bien entretenuës & bien rentées; plus de cent Hôpitaux, plusieurs Ecoles, mais il n'y a qu'un seul Collége que l'on appelle *Ichoglane*, qui est entretenu aux dépens du Grand Seigneur, & gardé par des Eunuques blancs, on n'y fait d'autre étude que celle des Loix; on n'en sort jamais que pour servir la personne de l'Empereur, ou pour être Bacha ou Cadis. Elle a dix-huit portes, la campagne

d'abord voir l'Eglise de Sainte Sophie ; ce fut par une grace singuliere qu'on me permit d'y entrer ; les Turcs sont assez superstitieux pour imaginer que les Chrétiens profanent leurs Temples. Cet édifice est d'une beauté merveilleuse, & mérite bien d'être vû ; il y a au milieu un dôme fait avec tant d'art qu'il réflechit la lumiere comme une glace. On m'a assuré qu'autrefois cette Eglise étoit bien plus grande & beaucoup plus ornée qu'elle ne l'est ; & que le sanctuaire, auquel on n'a rien changé, se trouvoit précisément au milieu ; enfin, les Turcs en font tant de cas, qu'elle leur sert de modele pour bâtir toutes leurs Mosquées.

La situation de Constantinople est des plus belles, il semble que la nature a destiné le lieu où elle est bâtie, pour commander au reste du monde ; elle a devant elle l'Asie & l'Egipte, à sa droite est l'Afrique, avec laquelle elle est pour ainsi dire contigue, par la facilité

des environs est pleine de belles Maisons, dont les Jardins sont magnifiques.

On peut voir dans Strabon Historien & Géographe le détail des antiquités de Constantinople, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

de naviger sur la Mer qui les sépare ; à sa gauche elle a le *Pont Euxin & les* Palus Méodites, ces Marais sont peuplés par cantons & coupés par plusieurs Fleuves qui viennent se décharger à Constantinople, ce qui fait un grand avantage à cette Ville, parce qu'étant très-fertiles on en apporte toutes les denrées dans des Bateaux. D'un côté, la Mer de Marmora baigne ses murs, & de l'autre le Pont Euxin : entre les deux murs est son Port, qui est le plus beau du monde; enfin, elle a de si grands avantages que Strabon dit, qu'autrefois on l'appelloit la Corne d'Or, *cornu aureum*. La troisiéme partie de la Ville qui fait une angle est jointe au continent, souvent on diroit que c'est une presqu'Isle par le reflux des deux Mers qui l'enveloppe. Le point de vûe de Constantinople est des plus agréables, du milieu de la Ville on découvre les Montagnes d'Asie, couvertes en tout tems de neige. Ces deux mers sont toujours remplies de Poissons qui par un mouvement continuel monte & descend des Palus Méotides & du Pont, par le Bosphore & la Propontide; quelquefois il y est en si grande

quantité, qu'on peut le prendre avec la main. La pêche des maquereaux, des plies, des meuniers & de pluſieurs autres eſpéces de poiſſon, y eſt très-abondante. Les Grecs qui y demeurent en font pour ainſi dire leur occupation ordinaire, quant aux Turcs ils ne pêchent jamais, ils aiment cependant le poiſſon, mais ils veulent le trouver tout accomodé & ſervi ſur la table, pourvû toutesfois que ce ne ſoit pas de celui qu'ils appellent immonde, duquel ils mangeroient moins que du poiſon; comme des grenoüilles, des limaçons & des tortuës: pour ceux-ci ils aimeroient mieux s'arracher la langue & les dents, mourir de faim, que d'en goûter. Les Grecs bien moins ſuperſtitieux qu'eux en toute autre choſe, le ſont preſqu'autant en ce point. Voici comme je l'ai ſçû.

J'avois été obligé en arrivant à Conſtantinople de prendre un petit Grec, pour conduire mes gens par la Ville. Ceux-ci qui n'avoient point de ſcrupule pour les limaçons, en mangeoient ſouvent, & chaque fois ils faiſoient mille inſtances au petit Grec pour l'engager à en manger: il reſu-

ſoit conſtamment. Enfin, le Cuiſinier un jour en prépara, de façon qu'on pouvoit facilement les prendre pour quelqu'autre poiſſon: le Grec s'y trompa; il en fit ſon dîner & les mangea avec une avidité étonnante; vous ſentez combien cette mépriſe excita ſes camarades à rire, & à ſe moquer de lui; mais il ne s'en fut pas plûtôt apperçû qu'il entra dans une extrême fureur; d'abord il mit en piéce le pot dans lequel les limaçons avoient été cuits, il ſe retira enſuite dans ſa chambre, dans laquelle il verſa un torrent de larmes, faiſant des efforts extraordinaires pour vomir. Il étoit inconſolable, & croyoit que ſes gages de deux mois ſuffiroient à peine pour lui obtenir le pardon de ſon crime.

Ne penſez pas que je veuille vous dire que ce fut en diſtribuant, à titre d'aumônes, l'argent de ſes gages, que cette pauvre idole comptoit mériter le pardon de ſa prétendue faute, c'étoit pour acheter l'abſolution : ſçachez que les Prêtres Grecs font argent de tout. Ils ont un tarif pour les différens péchés qui en régle le prix de l'abſolution, & ils ont tellement accrédité

accrédité cette sorte d'impôt, que ceux qui se confessent dans la bonne foi, ne se croiroient pas absous s'ils ne payoient; mais comme il y a des fraudeurs de gabelle par-tout, on dit que ces Prêtres sont d'un grand zéle pour veiller sur les fautes que les fidéles pourroient faire en cette matiere : ils usent de précaution ; d'abord ils entendent la confession du pénitent, ensuite la morale, qui est toujours sévere dans son commencement, tempêtant contre l'énormité des crimes, les exagérant, la fin en est douce : c'est le compte fait au juste. On paye, & on est absous...... quelle disgression ! encore une fois je reviens à Constantinople.

C'est sur ce promontoire dont je vous ai parlé que le Palais des Empereurs est bâti. Je n'y ai pas encore entré, mais je crois que sans rien hazarder, je puis vous dire qu'il est extrêmement beau ; les dehors en sont magnifiques, les ordres d'architecture, quoiqu'à la Turque & sans goût, y sont réguliérement observés, tout annonce un Palais auguste ; au bas sont les Jardins qui paroissent être aussi d'une grande beauté : ils s'éten-

dent jusqu'à la Mer : c'est-là où on dit que l'ancienne Bisance étoit bâtie. Dans la perspective de ses Jardins, de l'autre côté de la Mer, étoit la Ville des Calcedoniens : ce n'est plus aujourd'hui qu'une mazure. Mais n'allez pas vous imaginer qu'en vous parlant ici des Calcedoniens & de leur Ville je vous ferai leur Histoire, & que je vous dirai (*a*) pourquoi on les appelloit les aveugles, pourquoi la Mer dans cet endroit, est dans une agitation continuelle, paroissant avoir son flux sans reflux ; je ne vous parlerai pas non plus de cette espéce de poisson salé que l'on apporte ici des Palus Méotides, & que les Italiens appellent, *Mor[illegible]as*, *Botargas & Cavarium*. En vérité, ce ne seroit plus une Lettre que je vous écrirois,

(*a*) Les anciens Grecs ayant consulté les Oracles pour sçavoir le lieu où ils bâtiroient une Ville en Thrace, eurent pour réponse qu'ils devoient la bâtir *vis-à-vis du territoire des aveugles*, pour leur faire entendre les Calcédoniens, qui étant arrivés les premiers dans cette Contrée, avoient été assez aveugles pour s'établir de l'autre côté de la Mer dans un endroit désagréable, stérile, tandis qu'ils étoient les maîtres de prendre l'autre bord, qui est le lieu où est bâtie Constantinople.

ce seroit un Livre ; j'appréhende même d'avoir déja dans celle-ci passé les bornes qu'elle doit avoir ; au reste, si vous êtes curieux de sçavoir tout ceci, donnez-vous la peine d'ouvrir les Historiens anciens & modernes, ils vous en instruiront amplement.

Je ne puis me lasser de vous dire qu'il n'est rien de si beau dans le monde, & de si agréable que la situation de Constantinople. Quel dommage que cette Ville soit si mal bâtie, & qu'il n'y ait pas une seule belle place ! Mais comme je l'ai déja observé, les Turcs n'aiment pas les belles Maisons; il y a seulement quelques restes de ces vieux monumens que Constantin le Grand y avoit fait apporter de Rome, quoiqu'ils soient en très-petite quantité je craindrois de vous ennuyer, si je vous en faisois le détail, je vais vous parler de ceux qui m'ont paru les plus remarquables.

Dans l'ancien Carouzel on voit une colomne, au haut de laquelle sont deux serpens d'airain ; à l'extrêmité de la place est une obelisque (*a*) d'une

(*a*) Les obélisques sont des colomnes quar-

beauté admirable ; on y voit encore deux colomnes fort anciennes ; l'une est placée proche de l'endroit où j'étois logé, & l'autre est dans une place que les Turcs appellent, *Aratbasar*, c'est-à-dire, le marché aux femmes ; celle-ci ressemble bien plus à un limaçon qu'à une colomne, elle est taillée en visse depuis le haut jusques en bas, au moins elle m'a paru telle, l'Histoire d'une action mémorable d'un certain *Archadius* y est gravée tout au tour, on dit que c'est lui qui l'a élevée, & que sa Statue a été placée dessus pendant fort long-tems. Celle qui est dans (*a*) la place opposée est de huit pierres de porphire, si bien jointes, qu'elles semblent n'en faire qu'une, ainsi que le Peuple le croit ; d'ailleurs, elle est ceinte d'une guirlande de laurier qui tourne tout

rées ou rondes, mais finissantes toutes en pointe, & remplies de tous les côtés de caracteres hyéroglyphiques & mystérieux ; ces especes de monumens étoient consacrés au Soleil, le premier obélisque fut élevé par un Roy d'Egypte vers l'an 1422. avant J. C.

(*a*) C'est dans cette Place que logent ordinairement les Ambassadeurs des Roys, ceux des Républiques ont leur Hôtel dans un autre quartier.

autour jusqu'au haut, & qui empêche que ceux qui sont au pied, n'apperçoivent la jonction des pierres. Les fréquents tremblemens de terre cependant l'ont tellement ébranlée, joints au dommage qu'elle a reçû d'un incendie arrivé tout auprès, que l'on a été obligé d'en resserrer les pierres qui s'étoient ouvertes, avec des liens de fer, appréhendant qu'elle ne tombât. On dit qu'autrefois on avoit mis dessus la Statue d'Apollon, qu'ensuite on y mit celle de Constantin, qu'après on y plaça celle de Theodoze le vieux ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y en a aucune présentement; elles sont tombées successivement ou par l'impétuosité des vents, ou par les tremblemens de terre, ou les Turcs les ont retirées... Voici une Histoire que quelques Grecs m'ont rapporté de l'obelisque dont je vous ai parlé.

Ils m'ont dit que cet obelisque étant tombé de dessus sa base, étoit resté long-tems par terre ; mais que sous le régne d'un des derniers Empereurs, il s'étoit trouvé un Architecte qui avoit entrepris de le remettre à sa place. Voici ce qui arriva ; Cet homme avant

de mettre la main à l'œuvre, commença par convenir de son salaire, ensuite il dressa toutes ses machines; mais après avoir fait ses derniers efforts il s'en falloit de deux doigts que l'obelisque ne fut assez élevé pour pouvoir être placé sur sa base, pour lors tous les spectateurs se mirent à faire mille éclats de rire mocqueurs: l'Architecte ne s'en intimida point, & voyant qu'il ne pouvoit réussir de cette façon se servit d'un moyen plus simple & plus naturel que son industrie lui fournit dans le moment. Il se fit apporter une grande quantité d'eau, dont il mouilla les cordes auxquelles l'obelisque étoit attaché & qu'elles tenoient suspendu, ces cordes ainsi mouillées se roidirent, se racourcirent, se resserrerent, & éleverent l'obelisque à la hauteur qu'il falloit; par-là il réussit, & mérita les applaudissemens de tout le Peuple.

J'ai encore vû à Constantinople plusieurs bêtes sauvages de différente espéce, comme des Linx, de ces espéces de Chats qui n'habitent que les Bois, des Pantheres, des Leopards & des Lyons, ceux-ci étoient si fami-

liers & si bien aprivoisés, que leur maître ayant jetté en ma présence, à chacun une Brebis, ils souffrirent qu'il les leur retira de la gueule, se contentant d'un peu de leur sang avec lequel il leur frotta le nez.

J'ai vû encore un Elephant jeune & très-beau, mais celui-ci étoit un peu plus admirable que ces Lions. Il dansoit & jouoit à la paume. Je m'imagine que ceci va vous faire pâmer de rire. Quelle merveille direz-vous ? Un Elephant danser & jouer à la paume; au reste où seroit le miraculeux ? Pline dit bien que Seneque en avoit deux, dont l'un dansoit sur la corde, & l'autre sçavoit fort bien le Grec. Mais écoutez un moment, ne me jugez pas encore menteur, ou n'allez pas vous imaginer des choses trop singuliéres; je vais vous expliquer ce mystere. Lorsque le Maître de cet Eléphant lui disoit de danser, il remuoit les pieds les uns après les autres, & faisoit certains mouvemens qui dénotoient qu'il vouloit danser. Voici comme il jouoit à la paulme: sa trompe lui servoit de raquette, avec elle il recevoit la bale & la renvoyoit. . .

Si vous croyez que ceci ne soit pas suffisant pour que l'on puisse dire que cet Eléphant dansoit & jouoit à la paulme, pour moi je ne peux rien y ajouter, je laisse le soin à un autre de vous en faire une Histoire plus complette.

Il y avoit encore dans cette Ménagerie (*a*) un Giraffe, mais il s'étoit laissé mourir quelques jours avant que j'arrivasse; je fus assez curieux pour le faire déterrer, cet animal est beaucoup plus haut du devant que du derriere, & semble n'être propre ni à porter un homme ni aucun autre fardeau.

Je me serois reproché ma paresse, & mon peu de curiosité, si étant aussi près du Pont que j'en étois je ne l'eusse pas vû, d'autant mieux que j'avois tout le tems qu'il me falloit pour en faire le trajet, & que je m'en étois formé une grande idée, par la difficulté que les anciens avoient eu de le voir, ils disoient qu'elle n'étoit

(*a*) Le Giraffe est de la grandeur du Chameau, & a la peau mouchetée comme celle du Tigre ou du Léopard, comme il tient de ces deux sortes d'animaux, les Latins l'appellent d'un nom composé *Camelopardatus*.

pas

pas moins grande que celle-d'aller à Corinthe (*a*): m'étant donc embarqué sous les plus heureux présages, j'arrivai à bon port.

La premiere chose que je vis fut les Maisons de plaisance du Grand

(*a*) Corinthe est une Isle de la Grece, elle étoit autrefois très puissante; elle est située au territoire du Péloponese, entre le Golfe de Lepante & celui d'Angiar; plusieurs Auteurs disent qu'elle fut batie vers l'an du monde 2616. elle a porté différens noms, celui qu'elle a retenu jusqu'aujourd'hui lui a été donné par Corynthus fils de Pelops.

Sisiphe & ses descendans ont été Roys de Corinthe jusqu'à ce que les Héraclides, issus d'Hercule, s'en soient emparés; les Corinthiens ensuite se sont lassés du Gouvernement despotique; ils ont détrôné leur Roy, & lui ont substitué un Magistrat annuel: cette forme de Gouvernement a subsisté jusqu'en 3908. & en ce tems les Romains la mirent sous leur puissance; depuis la chûte de cet Empire, elle a été pendant quelque tems aux Vénitiens; enfin Mahomet II. Empereur des Turcs la prit l'an 1458. & elle leur est restée.

De toutes ses antiquités on n'y voit plus que quelques colomnes d'un Temple consacré à Venus, & quelques restes du Palais où logeoit la belle Laïs, c'est elle qui a donné lieu au proverbe; mais s'il n'étoit pas permis à tout le monde de mouiller dans cette Isle, lorsque cette Courtisane y étoit dans le printems de ses beaux jours, il n'est pas permis non plus aujourd'hui à tout le monde d'en dire la raison.

Seigneur, qui sont fort belles; je remarquai sur la porte de la premiere l'histoire de la fameuse bataille de Soliman (*a*) avec Ismael Roy des Perses, sculptée en piéces rapportées avec tant d'art & de justesse, qu'il sembloit que cela fut naturel ; mais rien ne me parut plus beau que les promenades du Prince, ce sont des vallées charmantes, que la nature a pris soin d'embel-

(*a*) Ismael I. de ce nom, fils de Scheik-Haidar, & de la fille d'Usumcassan, rétablit le royaume des Perses en 1499. il ne vint à bout d'une si grande entreprise qu'en persuadant aux peuples qu'il descendoit d'Ali, gendre de Mahomet leur Prophête ; cette alliance lui fit porter la main à l'encensoir, il ajoûta ses pieuses réflexions à l'alcoran, & trouvant dans celui-ci quelques Chapitres ou trop obscurs ou de morale trop sévere, il leur donna des interprétations qui les rendoient ou plus clairs ou plus faciles à pratiquer ; il inséra à la fin de l'alcoran ses ouvrages & les proposa, les Perses reçurent avec respect cette réforme dans leur doctrine, & l'ont toujours observée depuis, c'est ce qui les a séparés des Mahométans Turcs, ces deux Nations se traitent maintenant d'*hérétiques* réciproquement.

Ismael après avoir soutenu de longues guerres contre les Turcs, mourut en 1522. les peuples lui donnerent le nom de *Sophi*, qui veut dire sage. Ses successeurs ont continué de se faire appeller de ce nom.

lir bien plus que l'art ; je fus si enchanté à la vûe de ces lieux si agréables, que je m'écriai : oüi c'est-là le séjour des Dieux ! la demeure des Muses ! c'est-là cette terre heureuse, qui ne devroit être que pour les hommes qui pensent, pour les vrais philosophes ! hélas ! quel dommage que de si beaux endroits ne soient pas habités par des peuples civilisés, je le répete encore, ils semblent en porter le deüil, mais ce n'est pas seulement le Pont qui gémit sous la barbare domination des Turcs, c'est Constantinople elle-même, ou plûtôt c'est toute la Grece, ce pays autrefois si florissant, qui joignoit au plus beau climat qu'il y ait sous le ciel, ces grands hommes dont la postérité doit à jamais respecter la mémoire, c'est d'eux de qui nous vient l'invention des arts, le goût pour les sciences & pour les belles Lettres ; ce sont eux qui nous ont polis & humanisés ; quelle est la force des droits que de si grands avantages ont acquis à ce pays sur le reste du monde ? La nature entiere ne devroit-elle pas se rendre sensible aux gémissemens qu'il semble faire, & lui donner du secours

contre la férocité de ceux qui le tiennent captif? c'est envain qu'il pousse des soupirs, les Princes Chrétiens, qui seuls pourroient le secourir, sont sourds à ses cris, d'autres soins les occupent, & en effet; les fers que les Turcs font porter avec tant d'inhumanité à toute la Grece, sont-ils plus pésans que ceux dont nos vices nous chargent, tantôt c'est le luxe, le plaisir, la crapule qui nous dominent, tantôt l'orgueil, l'avarice ou la jalousie; ceux-ci se plaisent dans les querelles, dans les contestations; ceux-là ne respirent que haine & vengeance; enfin ces vices tiennent tellement nos esprits enchaînés, que nous ne méditons rien de grand, rien de noble, nous rampons sur la terre, nos coeurs & nos yeux y sont attachés, & jamais nous ne pensons à les lever vers le Ciel.

Mais si la vertu & l'amour de la gloire ne peuvent nous animer & nous inspirer des sentimens plus nobles, au moins notre interêt, qui est aujourd'hui le premier & le principal motif de nos actions, devroit nous faire faire des efforts pour dépouiller cette nation du plus beau & du plus riche pays du monde, puis-

qu'elle se rend indigne de le posséder par sa barbarie. Nous fermons bien les yeux sur les dangers qu'il y a à traverser des mers immenses pour aller (a) dans les Indes & aux Antipodes; c'est que là, notre peu de courage ne s'arme point contre notre avarice, la proie s'offre d'elle-même, il ne faut point verser de sang, ceux que l'on dépouille sont des hommes foibles,

(a) Les Indes se divisent en deux, l'Inde Orientale, qui est une grande région d'Asie; l'Inde Occidentale, appellée communément l'Amérique. Dans l'Inde Orientale, il y a plusieurs Royaumes, celui de Bengale, de Siam, de Malaca, de la Cochinchine, & d'autres; c'est aussi dans l'Inde Orientale que sont les Etats du Grand Mogol. Les Portuguais sous le regne de Jean I. sont les premiers qui ayent découverts ce grand pays; les rivieres qui coupent & qui serpentent, l'Inde Orientale, portent à ses Habitans une grande quantité d'or, & la Mer leur jette sur ses bords quantité de perles & de pierres précieuses. V. Davity, Inde Orientale, il en dit des choses merveilleuses, & en fait un ample détail.

Antipodes est le nom que les Géographes donnent à cette partie de la terre, qui est distante de l'autre partie de tout le diamétre de la Sphère; l'une est dans la nuit, tandis que l'autre jouit du jour; les saisons & les heures sont contraires dans l'une & l'autre, elles ont la même elévation de pole, mais de pole opposé. V. Audiffret, Géographie, tom. 1.

ſimples, ſans artifices; que dire ! c'eſt l'or que l'on cherche & non pas la gloire. Que nos peres penſoient bien différemment ! ce n'étoit pas l'amour du gain, la paſſion des richeſſes qui les faiſoient courir au loin les armes à la main, ils laiſſoient ces ſentimens aux ames communes, aux Marchands; c'étoit l'envie d'acquérir de la vertu, & par-tout où ils pouvoient donner du ſecours aux malheureux, & exercer leur charité, ils y voloient; l'honneur étoit la ſeule récompenſe qu'ils cherchaſſent dans les entrepriſes les plus périlleuſes. En fut-il jamais un qui après une campagne retournât chez lui chargé d'or & d'argent ? la gloire les précédoit, & les lauriers faiſoient tout leur butin ; mais que ceci ne ſoit dit qu'à vous, je ſens que ces réfléxions ne feroient pas du goût de notre ſiécle, & je ne veux déplaire à perſonne, cependant je vois le danger près de nous, & ſi la gloire n'a pû nous faire prendre les armes, la néceſſité pour défendre nos vies & notre liberté nous y contraindra.

Je reviens au Pont que les Turcs appellent *Caradenis*, c'eſt-à-dire Mer noire; cette Mer ſe diviſe en pluſieurs

petits bras, & va ſe décharger dans le Boſphore de Thrace; celui-ci eſt ſi rapide que quoiqu'il faſſe plusieurs tournans, on ne met cependant qu'un jour pour le deſcendre juſqu'à Conſtantinople, où il tombe dans la Propontide par pluſieurs petits détroits.

Dans l'endroit où cette Mer noire ſe joint au Boſphore, on voit au milieu un rocher, ſur lequel eſt aſſiſe une colomne avec ſa baſe, on y lit encore le nom d'un certain Octavius Romain, qui eſt écrit en latin.

Sur le rivage eſt une Tour extrêmément élevée, au haut de laquelle eſt un fanal pour éclairer les vaiſſeaux qui paſſent, les Turcs appellent cette Tour Phare (*a*) à quelques pas de-là il y a un petit fleuve qui va ſe décharger dans la Mer, ſur les bords duquel nous avons ramaſſé des pierres qui n'étoient guères moins belles que les onix & les ſardoines, ſi elles étoient bien taillées elles auroient autant d'éclat.

(*a*) C'eſt auſſi le nom que nous lui donnons, il vient d'une Iſle dans la baſſe Egypte que l'on appelle Phare, dans laquelle il y a une Tour, & toujours du feu au haut pour ſervir de guide aux vaiſſeaux qui paſſent.

Un peu au-dessus de l'embouchure de la Mer noire avec le Bosphore, on me montra le détroit par où (*a*) Darius fit passer son armée en marchant contre les (*b*) Scytes Européens.

(*a*) Darius I: de ce nom, fut élu Roy des Perses l'an du monde 3483. après avoir pris Babilone & fait plusieurs autres expéditions, il tourna ses armes contre les Scytes. Ceux-ci étoient entrés dans la Médie, & y avoient exercé toutes sortes d'hostilités; Darius les attaqua avec une armée de sept cens mille hommes, sans y comprendre une flotte de six cens voiles; il fit bâtir un Pont sur le Bosphore de Thrace pour passer dans la Scythie, cette expédition ne lui fut pas aussi heureuse qu'il se l'étoit promis, il y perdit beaucoup de monde; enfin il crût qu'il y avoit du danger de s'exposer en personne avec toutes les forces de son Empire, il s'en retourna en Perse, & laissa seulement quatre-vingt mille hommes, dont il donna le Commandement à Mégabise; ce grand Capitaine fut aussi heureux que sage, avec sa petite troupe, il battit les Scytes, les chassa de leur pays, & fit trembler toute la Grece par la rapidité de ses Conquêtes.

(*b*) Les Scytes étoient des gens robustes, d'une taille avantageuse, endurcis au travail & à la guerre, féroces, cruels, & peu propres à la société, même parmi ceux de leur Nation; ils ont resté long-tems sans avoir de demeure fixe, ils erroient dans les déserts, avec eux ils menoient leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux; ils n'avoient aucun usage de

Au milieu environ des deux bras du Bosphore, il y a deux Forteresses, dont l'une est en Europe, & l'autre du côté opposé en Asie, les Turcs s'étoient rendu maitres de celle-ci long-tems avant qu'ils fissent le siége de Constantinople, & Mahomet ayant pris la premiere quelque tems avant d'entrer dans cette Ville, l'avoit fait fortifier de plusieurs Tours; * celle-ci sert de prison aux Captifs de distinction, c'étoit dedans que ces Barbares avoient mis *Lazare*, chef d'une flotte Espagnole qu'il conduisoit en Epire, & qui fut faite prisonniere avec lui; ils l'en retirerent à différentes reprises, sans qu'on ait pû en sçavoir la raison; enfin ils le conduisirent dans une autre où il fut empalé tout vif. Le courage & la fermeté avec laquelle il souffrit de si grands tourmens surpasserent de beaucoup

l'or & de l'argent; ils étoient vêtus de peaux de bêtes sauvages, & n'étoient sujets à aucunes loix, cependant ils punissoient rigoureusement le larcin. V. Hérodote, liv. 6.

Busbec les appelle Scytes Européens, parce qu'ils étoient en Europe lorsque Darius vint leur faire la guerre.

* C'est celle que l'on appelle aujourd'hui la prison des Sept Tours.

la cruauté de ses bourreaux.

Vous vous attendez sans doute que je vous parlerai ici de ces Isles ambulantes que l'on appelle (*a*) Cyanes ou Symplégades ; je vous avoue de bonne foi, qu'étant dans le lieu où on dit qu'elles faisoient leur demeure ordinaire, je n'ai rien vû qui leur ressemblât, peut-être y suis-je resté trop peu de tems pour y faire attention, ou peut-être que dans ce tems-là même elles étoient allé camper ailleurs, mais donnez-vous la peine de lire *Pierre Gillius*, qui a fait une recherche exacte de toutes ces sortes d'Histoires, & vous satisferez votre

(*a*) Cyanes ou Symplégades sont deux petites Isles que le voyage des Argonautes a rendu fameuses ; elles ont été nommées Planettes ou Errantes.

Ce n'étoit cependant à proprement parler que deux Rochers qui étoient séparés l'un de l'autre par un bras de mer large environ de vingt stades ; ce peu de distance fait que quand on s'en éloigne, il semble qu'elles marchent l'une à l'autre, qu'elles s'entrechoquent, & qu'elles se joignent ; cette apparence a donné lieu aux Poëtes de feindre que les Argonautes coururent un grand danger en passant ce Détroit, parce que pour lors les Symplégales étoient dans une grande agitation.

curiosité; pour moi je me contente de vous dire en peu de mots ce que j'ai vû.

Je sortirai cependant de mon dessein, seulement pour vous faire remarquer combien (*a*) Polibe se trompe quelquefois dans ses observations. Il prétend avoir prouvé par des argumens invincibles, que l'entrée du Pont seroit dans la suite comblée par des bancs de sable & par le Limon que le Danube & (*a*) le Boristhene y entraîneroient, que l'on ne pourroit plus par consequent entrer dans le Port, & que les embarquemens que l'on feroit pour y aller, seroient totalement inutiles. Cependant la mer du Pont est aujourd'hui aussi navigable

(*a*) Polybe étoit né dans la Grece, à Mégalopolis Ville de l'Arcadie; il fut envoyé en Ambassade à la Cour de Ptolomée Epiphane.

Les Sçavans font grand cas de son Histoire, elle contient tout ce qui s'est passé de remarquable depuis le commencement de la guerre Punique jusqu'à celle de Macédoine, ce qui renferme l'espace de 53 ans environ. Le Pape Nicolas a le premier publié ses œuvres.

(*b*) Le Boristhene, ou le Niéper, est un des plus grands fleuves de la Scythie, il n'est pas vrai que ce ne soit qu'un Lac, comme le dit Pline.

qu'elle l'étoit du tems de Polibe; ceci doit vous faire voir que souvent le tems & l'expérience nous fournissent des moyens pour résister des sentimens, qui d'abord paroissoient être sans replique; qui ne disoit pas autrefois que les terres qui sont sous (a) la Zone torride étoient inhabitables? il est néanmoins constant par le témoignage de ceux qui y ont voyagé, qu'elles sont autant peuplées que l'est notre hemisphere; les chaleurs n'y sont pas aussi grandes qu'on se l'imaginoit. Dans le tems que le soleil darde ses rayons le plus perpendiculairement, qui est le tems le plus chaud, pour lors il tombe des pluies en abondance qui rafraichissent & temperent l'air, & le rendent soutenable.

A mon retour du Pont à Constan-

(a) Zone est une partie du globe terrestre, qui est diversement appellée selon la différente température de l'air que l'on y respire; on divise le globe en cinq parties, qui sont chacune une Zone; sçavoir la Zone torride, les deux Zones temperées, & les deux Zones glaciales. La Zone torride est sous l'équateur renfermée entre les deux tropiques, par conséquent le chaud y est excessif. V. Mallet, Description de l'Univers, ou Audiffret, Géographe, tom. 1.

tinople, je trouvai des ordres de Soliman, qu'il avoit addressés au Gouverneur de la Ville, il lui mandoit de me faire passer en Asie, & que j'allasse le trouver à Amazie. Aussi-tôt que le Gouverneur m'eut fait sçavoir les intentions de son Maître, je fis préparer tout ce qui étoit necessaire pour mon voyage, on me donna des guides, & le 9 de Mars je partis pour (*a*) la Natolie.

Le premier jour de notre route, nous n'allâmes que jusqu'à Scutarie; jadis c'étoit une Ville, ce n'est plus qu'un hameau, qui est bâti sur la côte d'Asie, vis-àvis de l'ancienne Bizance; on croit que c'est là ou un peu au-dessus, que les Calcenodiens bâtirent la Ville dont je vous ai parlé. Les Turcs ne voulurent pas passer outre, ils dirent que pour un premier jour de marche nos équipages avoient fait assez de chemin; ils ajouterent une

(*a*) La Natolie est l'Asie mineure, elle est bornée au Septentrion par le Pont-Euxin, au midi par la Méditerranée, à l'Orient par l'Arménie; elle comprend le Pont, la Cappadoce, la petite Arménie, la Lyçarnie, la Cilicie, la Pamphilie, & un autre petit pays; elle est arrosée par l'Euphrate. La Natolie est ce qu'on appelle la Turquie en Asie.

autre raifon qui me parût bien meilleure, c'eft que, difoient-ils, nous aurons moins de chemin à faire s'il faut retourner à Conftantinople pour y chercher ce que nous pourrions nous fouvenir d'y avoir oublié.

Le lendemain nous partîmes de Scutarie, & nous entrâmes dans des campagnes pleines d'aromates, qui exhaloient une odeur très-agréable; nous vîmes dans ces champs une grande quantité de tortues fort groffes, nous en euffions pris fans la crainte de déplaire à nos chers conducteurs; imaginez que fi par hazard ces pauvres idiots en euffent touchés une, ou qu'ils euffent vû qu'on en eût fervi fur notre table, je ne fçai s'ils auroient trouvé affez d'eau dans la plus grande mer pour fe laver de la tâche dont ils auroient crû leur pieufe ame fouillée, ainfi au moyen de leur fuperftition, qui eft commune en cela aux Grecs, tout ce Pays eft rempli de tortues, elles y croiffent & fe multiplient dans une paix que rien n'égale. Perfonne ne leur fait la guerre, & elles ne la font à perfonne; je ne pûs cependant m'empêcher d'en prendre une à caufe de fa fingularité, elle avoit deux têtes, (*a*) je ne la gar-

dai vivante que deux jours, peut-être l'aurois-je conservée plus de tems si j'en avois eû plus de soin; nous allâmes coucher ce jour-là dans un Village que les Turcs appellent *Cartali*.

Ne soyez pas surpris si je vous nomme tous ces endroits où nous avons passé dans ce voyage, j'ai même dessein de les écrire, il pourroit arriver que dans la suite ce soin sera de quelque utilité, car je ne crois pas que personne de notre Nation ait fait le chemin de Constantinople en Asie.

De *Cartali* nous allâmes à (*b*) Ge-

[*a*] Ces sortes d'animaux ne sont pas rares, on en voit dans les Chats, les Chiens, les Veaux, l'Homme même.

[*b*] Gébize, l'ancienne Libissa, Ville de Bithynie, & peu éloignée de la Propontide; elle n'est pour ainsi dire connue que parce qu'Annibal le Grand y termina ses jours.

La Bataille de Zama qu'il perdit contre Scipion, l'obligea de se retirer en Asie; il essaya d'engager Prusias Roy de Bithynie dans la même guerre, mais ce Prince moins belliqueux que n'étoit Annibal, & plus ami des Romains qu'ennemi, rejetta ses propositions; pour lors, Annibal perdit toute espérance, il se retira à Libyssa, qui n'étoit en ce tems-là qu'un Château, & craignant que Prusias ne le trahit, & le livrât aux Romains, il s'empoisonna, & mourut.

bise, cette Ville a le plus beau point de vuë du monde; d'un côté elle domine sur la mer, & de l'autre on voit à découvert Nycomedie & ses belles avenues de cyprès, qui sont d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. De Gebise, qui étoit la quatriéme journée de nôtre marche, nous allâmes à Nycomedie, Ville autrefois très-celébre & fort ancienne; je n'y vis rien de remarquable, excepté des ruines & des morceaux de quelques colomnes qui conservoient encore des restes de leur ancienne beauté; sa Citadelle, qui est bâtie sur une colline, subsiste dans son entier. On me dit que quelque tems avant que nous y arrivassions, on avoit trouvé enseveli dans la terre une longue suite d'un mur de marbre blanc, je crois que c'étoit les démolitions du Palais des Roys de Bithinie.

(*a*) De Nycomedie nous allâmes

[*a*] Nycomédie est dans l'Asie, elle a pris son nom de Nycomede Roy de Bithinie, elle portoit autrefois celui d'Olbia, parce que la Nymphe de ce nom en avoit jetté les premiers fondemens; cette Ville est fort grande & bien peuplée; il y a dans presque toutes les ruës des colomnes sur lesquelles dans

dans un hameau que l'on appelle * Kazocli ; pour y arriver nous fûmes obligés de grimper sur le sommet d'une montagne, derriere laquelle il est situé. De-là nous allâmes (*a*) à Nicée, il étoit près d'une heure après minuit quand nous y arrivâmes, & ce ne fût pas sans peur : Voici l'histoire.

A une demie lieue environ de la

on voit encore des Inscriptions du tems des Romains.

* Kazocli, ou dans la Langue Françoise Kars, a pris son nom de la riviere de Kars qui en est proche ; c'étoit autrefois une très-grande Ville, mais qui a toujours été mal peuplée. Busbec a raison de dire que ce n'est plus qu'un hameau ; c'est-là le rendez-vous que le Grand Seigneur donne à ses Troupes, quand il va faire la guerre aux Perses.

[*a*] Nicée que les Turcs appellent aujourd'hui Isnich, est une Ville ancienne de Bythinie ; plusieurs Auteurs croyent qu'Antigonus Roy d'Asie l'a fondée, & cela parce qu'elle a porté le nom d'Antigona. Celui de Nicée lui a été donné par Nicea femme de Lymasicus, l'un des successeurs d'Antigonus ; cette Ville est célebre par les deux Conciles généraux qui s'y sont tenus, l'un en 325. sous le Pontificat de S. Sylvestre, & ce fut pour condamner Arius & sa Doctrine ; l'autre en 787. sous le Pape Adrien I. contre les Iconoclastes, Cette Ville est grande, on y voit encore beaucoup de restes de l'antiquité Payenne & Chrétienne.

Ville, j'entendis un grand bruit qui me sembloit être celui que des hommes font quand ils sont en dispute & qu'ils en viennent aux mains ; je demandai à nos Turcs ce que c'étoit, d'abord je crûs que c'étoit quelque embuche, ou comme nous étions proche de la mer, que ce pourroit être aussi des Matelots qui se mocquoient de nous, ou qui vouloient nous effrayer, parce que l'on n'est pas accoutumé dans ce Pays de marcher pendant la nuit : voyez comme je me trompois, les Turcs me dirent que c'étoit l'hurlement de certains animaux qu'ils appellent *Ciacales*. Ces *Ciacales* sont une espece de loups, dont la grosseur tient un milieu entre celle du renard & du loup commun ; ils ne le cedent point aux uns & aux autres en finesse & en voracité, ils marchent toujours par bandes, & n'attaquent jamais les hommes ni les grands troupeaux, c'est par ruse & non par force qu'ils cherchent de quoi vivre ; aussi les Turcs appellent-ils *Ciacales* tous les Asiatiques & tous les autres hommes par qui ils ont été trompés. Souvent ces animaux passent la nuit ou dans les cabanes ou dans les maisons dans lesquelles ils se glissent si adroi-

tement, que l'on ne s'en apperçoit pas non plus que de leur ſortie; là ils mangent tout ce qui leur tombe ſous les dents, & lorſqu'ils ne trouvent point de chair, ils rongent les ſouliers, les bottes, le fourreau de l'épée & le ceinturon. Leur adreſſe à voler eſt ſans égale; il arrive cependant quelquefois qu'ils ſe trahiſſent eux mêmes : voici le cas: un de la troupe ſera dehors pour faire la garde, tandis que les autres ſont ou dans la bergerie ou dans la maiſon; ſi quelqu'un paſſe, & que la ſentinelle entende du bruit, il ſe met à hurler pour avertir, les autres occupés de leur larcin, ſans penſer qu'ils ſont au milieu des ennemis, lui répondent & hurlent auſſi, pour lors tout le monde ſe reveille, chacun court aux armes, & on fait un très-mauvais parti à ces voleurs publics.

Ce ne fût donc qu'une fauſſe allarme; nous arrivâmes à Nicée ſans qu'il nous ſurvînt d'autre peur après celle-ci, nous y ſéjournâmes, & je crois avoir logé où s'eſt tenu un des deux Conciles Généraux de ce nom. Cette Ville eſt ſituée ſur les bords d'un fleuve, que l'on nomme (*a*) Aſcagne,

[*a*] Aſcagne Yulus étoit fils d'Enée, il a

ſes fortifications ſubſiſtent encore, & ſes portes ſont bien fermantes ; il n'y en a que quatre, & que l'on voit du milieu de la Place, ſur leſquelles il y a de vieilles inſcriptions en latin, qui dénotent que c'eſt l'Empereur Antonin * qui l'a fait rétablir. Il y a encore quelques reſtes de ces beaux bains que l'on prenoit dans l'eau chaude ; je fus curieux de les voir, & lorſque j'y allai, j'y trouvai des Turcs qui les creuſoient pour en arracher une groſſe pierre qui devoit ſervir à une moſquée que l'on bâtiſſoit à Conſtantinople ; ils trouverent en ma préſence la ſtatue d'un Soldat tout armé, qui n'avoit rien perdu de ſa beauté ; mais à peine ces hommes groſſiers l'eurent-ils ſortie de la foſſe, qu'ils la briſerent à coups de marteaux ; je

fondé la Ville & le Royaume d'Albe la Longue, il a auſſi donné ſon nom à pluſieurs fleuves, comme à celui-ci.

* Il eſt vrai que l'Empereur Antonin a fait réparer quelques Villes ruinées, dans l'Orient, en Afrique, & dans les Gaules, mais après avoir conſulté preſque tous les Hiſtoriens de ce tems, je n'ai trouvé dans aucuns qu'il en ait fait réparer dans l'Aſie. Busbec probablement n'a pas lû avec aſſez d'attention ce inſcriptions, & il ſe trompe.

leur en fis des reproches si vifs, qu'ils me répondirent quelques injures, & d'autres me tournerent en ridicule, me demandant d'un ton railleur si j'aurois voulu adorer cette statue, ainsi que c'étoit la coutume parmi les Chrétiens.

De Nicée nous allâmes (*a*) à Jenizar, de Jenizar à Ackbyuck, de-là à Bazargyk, de Bazargyk à Bosovick, qui est situé dans une gorge très-étroite d'une montagne ; depuis Nicée jusque-là, c'en est une chaîne continuelle, nous logeâmes là dans un Hôpital ; au-dessus de la Ville on voit une fort grosse pierre creusée en quarré, au fond de laquelle il y a des canaux qui aboutissent au grand chemin. Les anciens Habitans du canton remplissoient de neige autrefois pendant l'hyver cette espece de citerne, qui venant à se fondre en été, désalteroit les passans.

Les voyageurs devoient sçavoir bon gré à ceux qui par cette industrie avoient trouvé lieu de suppléer à une fontaine qu'ils auroient désirée en vain;

[*a*] Plusieurs Géographes croyent que Jénizar est l'ancienne Pella, qui fut le lieu de la naissance d'Alexandre le Grand.

mais je ne penſe pas que leur reconnoiſſance dût être auſſi grande que les Turcs ſe l'imaginent, ils croyent que ces ſortes de ſecours, qui ſont en eux-mêmes de peu d'importance, ſont au contraire de grandes charités; il leur ſuffit qu'ils ſoient pour le public, dès-lors ils s'en font un très-grand merite.

Aſſez près de-là ſur la droite, on voit Ormanlik, c'eſt un Château où ſe retira cet *Ottoman*, qui a donné ſon nom à la Maiſon Ottomane, & qui l'a ſi fort illuſtrée par beaucoup de belles actions.

De ces détroits où nous marchions depuis pluſieurs jours, nous deſcendîmes dans des plaines très-vaſtes, déſertes, ſans Villages ni maiſons; après que nous y eûmes marché tout le jour, je fus obligé de faire tendre ma tente, & je paſſai la nuit deſſous. Je ne trouvai que ce moyen pour me garantir un peu des chaleurs qui ſont exceſſives dans ce Pays; le lieu où nous campâmes cette nuit-là, s'appelle *Chiauſada*; je vis à quelque diſtance de notre quartier une maiſon bâtie ſous terre, qui ne reçoit de lumiere que par la cave.

C'est dans ces plaines que sont ces chevres, dont le poil sert à faire les camelots undés, il est extrêmément long, très-fin & reluisant; les bergers ne le tondent point, ils peignent seulement leurs chevres, & on file ce qui tombe de leur toison; souvent on les lave, elles ne paissent que du chiendent, qui est la seule herbe qui croît dans ces campagnes séches & steriles. Il est certain que cette espece de pâture contribue beaucoup à la finesse de leur poil; on a éprouvé qu'après en avoir conduit ailleurs, le changement de nourriture en avoit aussi apporté dans leur toison, & que les petits qui y naissoient, paroissoient être d'une espece differente de celle de leurs meres. Les femmes qui filent ce poil, le portent vendre à Ancyre.

C'est encore dans ces plaines où sont ces sortes de brebis, dont la queuë est si grosse & si grasse, que l'on en trouve du poids de trois livres, de quatre, quelquefois de huit & de dix. Celles qui sont vieilles l'ont si pesante, que l'on est obligé de la mettre sur une planche, à laquelle il y a deux petites roues sur un aissieu, afin qu'elles

puissent la trainer, ne pouvant la porter. J'imagine que vous aurez de la peine à me croire, cependant je n'exagere rien (*a*); tout le prix de ces queuës est dans la graisse qu'elles ont, la chair en est dure & sans goût.

Les bergers qui conduisent ces troupeaux passent les nuits comme les jours dans les champs, ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans dans des charretes qui leur servent de maison; quelques-uns ont cependant des petites tentes, ils errent ainsi au loin & se répandent avec leur fortune, tantôt ils vont dans des plaines, tantôt ils montent sur des côteaux, tantôt ils descendent dans les vallées, la saison & l'abondance des pacages reglent leur marche & décident de leur domicile.

J'ai vû dans ces cantons des oiseaux qni m'étoient inconnus jusqu'alors, parmi lesquels il y avoit de cette espece de canard que l'on dit avoir un cri semblable au son d'une trompette, il est vrai qu'ils imitent cet air que l'on est accoutumé de sonner lorsque

[*a*] Ce fait est constaté par plusieurs Auteurs; voyez le Pere Labat, Jésuite, Tavernier, Paul Lucas, & beaucoup d'autres.

l'armée

l'armée marche en ordre de bataille.

Cet oiseau est sans aucune défense, & cependant si hardi & si courageux que les Turcs se sont figurés qu'il donnoit de l'effroi aux diables, & qu'il leur faisoit prendre la fuite ; il est grand ami de la liberté, rien ne lui plait où il ne la trouve pas ; quoiqu'on l'eût nourri pendant trois ans dans une basse cour, à lui faire faire une chere de Commissaire, il s'envoleroit encore après, si on lui en laissoit le pouvoir, il courreroit dans les marais goûter le plaisir que la frugalité dans sa patrie donne bien plus que l'abondance dans des terres étrangeres.

De *Chiausada* où nous avions campé, nous allâmes à *Karaly*, delà à *Hazdeyery*, ensuite à *Mazotthoy* où nous passâmes le fleuve Sangar pour entrer en Phrigie ; le premier endroit de cette Province où nous couchâmes fut à *Mahatli*, delà nous allâmes à *Zugli*, de *Zugli* à *Chilancyck*, à *Jalanchich*, à *Potughin*, & enfin nous arrivâmes (*a*)

[*a*] Ancyre dans la Galatie, est située près de la Montagne d'Angouri ; c'est dans les plaines d'Ancyre que Pompée defit Mytridate Roy de Pont, & que Tamerlan Empereur des Tartares battit & fit prisonnier Bajazet I. ou

à *Ancyre*, que les Turcs appellent *Angur*, nous y restâmes un jour pour nous reposer des fatigues que les grandes chaleurs nous donnoient plus que la route; le chaud étoit si vif, que nous ne pouvions faire dans le jour que très-peu de chemin, ce qui chagrinoit assez nos conducteurs; ils avoient appris que l'Ambassadeur du Sophi de Perse étoit aussi en chemin pour aller vers Soliman, & la curiosité sans doute étoit ce qui leur faisoit désirer que nous arrivassions assez tôt pour voir l'entrée de cet Ambassadeur.

Dans tous ces Bourgs & petites Villes où je viens de vous dire que nous avions passés, nous n'y avons rien vû de bien beau & de bien curieux; je me suis cependant arrêté dans tous pour y examiner des morceaux de colomnes & des vieilles pierres que j'ai trouvées dans les cimetieres. On voit encore sur quelques-unes des restes d'inscriptions en grec

connoît encore cette Ville sous le nom d'Angouri; il s'y est tenu plusieurs Conciles; le premier est de 314. les Canons de ce Concile appellent la Ville *Anquiram*, ce qui revient assez au nom d'Angouri; ceci prouve même que dès ce tems-là elle le portoit indifféremment avec celui d'*Ancyre*.

& en latin, mais si fortement mutilées, qu'il n'est pas possible de les lire; c'étoit là à quoi je me récréois lorsque nous étions arrivés dans l'endroit où nous devions coucher; quelquefois j'allois reconnoître des plantes rares.

Ne croyez pas que c'est par hazard que ces pierres se trouvent dans les cimetiéres des Turcs, ils les y portent pour en couvrir les fosses dans lesquelles ils mettent leurs morts, de peur que les loups, les chiens & (*a*) les hyenes ne les mangent, ce qu'ils pourroient facilement faire sans ces grosses pierres, parce qu'ils ne les couvrent point de terre; la raison qu'ils en apportent est originale: ils disent, qu'après qu'ils sont morts & placés dans ces fosses, le bon & le mauvais Ange se rendent auprès de leurs cadavres: celui-ci pour accuser le mort en lui demandant un compte se-

[*a*] Pline dit que la Hyene est un an mâle, & l'année suivante fémelle; il est surprenant que Busbec n'en dise rien. Bellonus se trompe en disant que la Hyene est cet animal que les Turcs appellent Matou; le nom au contraire qu'ils lui donnent est *Zirtlan*.... Cette derniere remarque est de l'Auteur, je l'ai jugée mieux placée ici qu'à la suite de l'Histoire.

vere des actions de sa vie, & l'autre pour le défendre & réfuter les mauvaises raisons de l'ennemi; mais avant que ces deux Anges discutent chacun leurs droits, il faut que le défunt dise le bien & le mal qu'il a fait, & c'est pour parler plus commodement qu'ils ne le couvrent point de terre, ayant par-là la liberté de s'asseoir. Voilà encore une de ces sortes de rêveries que je ne vous raconte qu'à dessein de vous faire rire.

C'est avec beaucoup de raison que les Turcs prennent ainsi le soin de couvrir leurs tombeaux, encore est-il quelquefois inutile; ces hienes (qui sont très-communes en Asie) sont si voraces, qu'elles creusent par-dessous la pierre; & qu'elles emportent les cadavres, ce qui se voit par la quantité d'ossemens humains que l'on trouve à l'entrée de leur taniere, mêlés avec ceux de plusieurs animaux : je vais vous dire ce que c'est que cet animal.

La hyene est un peu moins haute que n'est le loup, mais elle est aussi allongée de corsage, elle a la peau presque semblable, excepté qu'elle est mouchetée de noir, son poil est un peu plus long & plus hérissé; elle

n'a ni col ni vertebre, elle porte la tête immediatement après l'épine du dos, ce qui est cause que lorsqu'elle veut regarder à droite ou à gauche, elle est obligée de tourner tout le corps. Pour dents, elle n'a qu'un seul os à chaque machoire, dont le tranchant est égal à celui d'un rasoir. Les Turcs croyent, ainsi que les anciens Auteurs le croyoient, que cet animal a la vertu de faire naître de l'amour dans un homme pour une femme de laquelle il est aimé sans retour de sa part, ou dans une femme pour un homme ; il est certain que l'on refusa de m'en vendre deux que je trouvai à Constantinople après mon retour d'Amasie, me disant que la Sultane les avoit retenues, parce qu'elle avoit besoin de rechauffer les amours de Soliman, qui se refroidissoient un peu pour elle.

Voici encore une extravagance du Peuple Turc, de laquelle je crois qu'il vous sera permis de rire à tous égards; ces bonnes gens disent que la hiene entend leur langue, & que s'ils ne l'entendent pas, c'est qu'elle parle le langage des anciens. Cette faculté dans la hiene lui est funeste, si elle n'étoit

que féroce, & qu'elle ne fût pas douée de cette intelligence, elle ne prêteroit pas l'oreille aux discours trompeurs des Turcs, & cette ruse dont ils se servent pour la prendre, seroit au moins inutile.

Plusieurs chasseurs s'assemblent à l'entrée de la caverne de l'animal : l'un d'eux entre l'épée à la main & avance, aussi-tôt qu'il apperçoit la hiene, & qu'il croit en être apperçu, il se met à crier, *joctur*, *joctur*, *ucala*, comme s'il disoit, je ne la trouve point, elle n'y est pas, retirons nous; pour lors la hiene qui entend ces discours (selon eux) croit de bonne foi n'être pas apperçuë, elle reste tranquile, ne cherchant point à se mieux cacher ou à fuir, le chasseur avance toujours, se plaignant de l'inutilité de ses pas, il tourne la bête & lui attache une corde au pied sans qu'elle s'en apperçoive; il retient un bout de la corde & s'en va, continuant de dire *joctur*, *joctur*; dès qu'il est dehors, il éleve la voix, & crie la hiene est dedans, je me suis trompé, elle y est sûrement. Cet animal sort aussi-tôt avec une fureur extrême & veut prendre la fuite, mais à l'entrée il se trouve ar-

rêté par la corde que les chasseurs tiennent, & alors ils la tuent ou la gardent vivante. Je ne vous parlerai plus de la hiéne, je crois vous en avoir dit assez pour vous faire pâmer de rire.

Dans tous ces petits endroits où nous passions, nous trouvions une grande quantité de medailles frappées sous le regne des derniers Empereurs Romains, les unes sous celui de Constantin, de Constance, de Justin, de Valence, de Valantinien, de Tacite, & quelques-unes sous celui de Probus. Les Turcs s'en servent pour faire des poids, comme des dragmes, ils les appellent les écus des Payens & des Infidéles; nous en trouvâmes beaucoup qui representoient (*a*) les Villes

[a] Sinopie est dans la Natolie sur la Mer noire, c'est-là où naquit Diogène le Cynique; il y a aussi Sinope, qui est dans la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, l'une & l'autre s'appellent en latin *Sinope*, c'est de la premiere dont parle Busbec.

Amastris est une Ville de Bithinie; il y a encore une autre Ville nommée aussi Amastris, ou Famastro, qui est de l'exarcat du Pont dans la Paphlagonie, Amastris femme de Denys d'Héraclée l'a fait bâtir, & lui a donné son nom; c'est de la premiere dont Busbec parle.

Cumes est la Ville des Locriens dans l'Asie

de Sinopi, d'Amisis, de Cumes, d'Amastris & de plusieurs, sur lesquelles étoit une petite Carte Géographique de l'Amasie. Ces médailles me donnerent occasion de m'emporter vivement contre un Ouvrier en cuivre; je lui demandai s'il n'en avoit pas à me vendre, il me répondit que non, mais que si j'étois venu quelques jours plûtôt il m'auroit satisfait, que sa cour en étoit pleine, & qu'il en avoit fait des chaudrons, croyant que c'étoit-là le seul usage qu'il pût en faire, n'esperant pas de les vendre; pour me venger de la perte de tant de belles antiquités, je dis au Chaudronnier que j'étois fâché de cet accident, autant pour l'amour de lui que pour moi-même, qu'il considérât la perte qu'il avoit faite, puisque s'il lui en restoit encore quelques-unes j'allois lui en donner cent écus d'or; ce discours généreux le mit à la tor-

mineure, c'étoit autrefois la plus grande de toutes les Villes Eoliques; elles étoient au nombre de trente. Cette fameuse Sibille qui passa en Italie dans la Campanie, étoit de cette Ville, & s'en fit un surnom; il y a aujourd'hui cinq autres Villes dans différens pays, qui s'appellent comme celle-ci Cumes.

tire, j'eus le plaisir de voir sur son visage l'effet des remords dont son avarice tourmentoit son ame, & je le quittai de plus mauvaise humeur qu'il ne m'avoit mis.

J'étois fort attentif aussi à chercher des plantes, mais j'en trouvai peu d'inconnues; toutes sont presque semblables & de même espece que celles de notre Pays. Il y a lieu de croire que le terrain est aussi semblable au notre; je sçavois que (a) Dioscoride a dit que (a) l'*Amomum* venoit dans le Pont, nous en avons cherché avec grand soin, mais nous n'y en avons point trouvé; peut-être y en avoit-il autrefois, & il est très-possible que cette plante par la maigreur de la terre

[a] Il y a eu deux Dioscorides, & tous deux Médecins, le premier étoit surnommé Phocas, & il fut le Médecin d'Antoine & de Cléopatre; l'autre avoit pour surnom Pédacius, il vivoit sous le regne de Néron; l'un & l'autre ont laissé des écrits, cependant il est à croire que c'est du dernier dont Busbec parle, parce qu'il s'est adonné spécialement à la connoissance des simples; le Traité qu'il en a laissé est intitulé: *De Materiâ Medicâ.*

[b] L'Amomum est une plante odoriférante qui ressemble à la vigne sauvage, ses fruits sont semblables à une grappe de raisin. *Plin.* 12. c. 12.

ſoit dégenerée & anéantie tout-à-fait.

Enfin le dix-neuviéme jour de notre départ de Conſtantinople, nous arrivâmes à Ancyre ; c'eſt là où s'établirent les anciens Gaulois, à qui Pline & Strabon donnent le nom de Tectolages. Ce qui exiſte aujourd'hui de cette Ville n'en eſt qu'une très-petite partie, preſque tombée en ruine. Ce que nous y vîmes de plus curieux, eſt (*a*) une grande inſcription des actions

[*a*] Sur l'inſcription dont parle Busbec étoient ſans doute écrits tous les évenemens de la guerre qu'Auguſte fit à Antoine qui commandoit en Aſie, & qui s'étoit lié avec la belle Cléopatre Reine d'Egypte ; peut-être y avoit-il auſſi la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine fut défait. Cette guerre & les victoires remportées ſur Antoine ſont les actions les plus illuſtres de la vie d'Auguſte ; il paroît très probable que les Habitans d'Ancyre ayant mis leur Ville ſous la protection de cet Empereur n'auront pas cherché quelqu'autres de ces actions pour en faire des monumens qui juſtifiaſſent les honneurs qu'ils lui déféroient, tandis que celles-ci s'étoient paſſées dans leur pays, preſque ſous leurs yeux. Bayle appelle cette inſcription *Monumentum Ancyranum. Ce ſeroit*, dit-il, *la plus curieuſe & la plus inſtructive des inſcriptions de l'antiquité ;* il ajoute que l'on y verroit une liſte exacte de toutes les actions d'Auguſte.

On peut douter avec raiſon de cette derniere obſervation. Bayle ne faiſoit pas atten-

Auguste, les plus mémorables; j'ai fait écrire avec soin tout ce que nous avons pû en lire: les premieres lignes sont toutes entieres & très-lisibles, celles du milieu son interrompues par des lacunes; quant à celles du bas, il n'est pas possible d'y rien connoître, on y a donné des coups de hache & de pieu, qui ont tellement mutilé les caracteres, qu'il n'y paroît presque plus rien d'écrit. Quelle perte pour les Belles-Lettres! Ne seroit-ce pas avec raison que les Sçavans se plaindroient de la barbarie & de la malice de ceux qui ont privé la posterité de si beaux monumens? Ceci interesse particulierement les Asiatiques, parce que cette Ville fut offerte & mise sous la protection de cet Empereur par toute l'Asie. Cette inscription est attachée à la porte d'un vieux édifice, qui étoit, à ce que je crois, le Prétoire; il est totalement ruiné, & n'a plus de couverture, ses murs sont de marbre; il est partagé en deux avec tant d'égalité, qu'il s'en trouve en entrant une moitié à droite, & l'autre moitié se trouve sur la gauche.

tion en avançant ce fait, que Tite Live, Saluste & Suétone en ont remplis des volumes.

C'eſt à Ancyre où on fabrique & où on teint l'étoffe faite du poil de chévres dont je vous ai parlé, on lui donne le nom de Cymaiſe, parce qu'elle eſt ondoyée ; les ondes qui ſont repreſentées deſſus en font tout le mérite dans l'eſtime des Turcs ; ſi elles ſont petites ou de grandeurs inégales, quoique la couleur ſoit belle, l'étoffe perd ſon prix de deux ou trois écus.

Elle eſt très-eſtimée dans tous ces Pays, ſur-tout à Conſtantinople, tous les chefs de famille en ſont preſque vêtus ; l'Empereur même ne prend jamais plus de plaiſir à ſe regarder que lorſqu'il en a une robe, il la porte ordinairement de couleur verte ; ſon goût en cela eſt bien différent du nôtre, au moins de celui de notre tems ; mais les Turcs ont des raiſons particulieres pour préférer cette couleur à tout autre. L'Alcoran & le Grand Mahomet leur en font un précepte, il ne faut pas s'en étonner, ce ſaint homme ſur ſes vieux jours étoit toujours vêtu de verd.

Les Turcs regardent le noir comme une couleur vile & de mauvais augure, ils prendroient, ſans croire ſe

tromper, celui qui auroit un habit noir, ou pour un mal propre, ou pour un homme de la plus vile populace, ou pour être dans la derniére misere; de façon que chaque fois que j'allois voir les Bachas étant en habit noir, ils ne manquoient jamais de me marquer leur étonnement de me voir de si mauvais goût, quelquefois même ils se plaignoient fort serieusement; ils estiment aussi beaucoup la couleur de pourpre, cependant ils en portent rarement, parce qu'ils disent qu'elle est le présage d'une sanglante guerre. Le blanc, le jaune, le bleu, le violet & le petit gris, sont pour eux des simboles de paix & de félicité. Il faut que vous vous imaginiez qu'ils sont si superstitieux, que les choses les plus simples, & d'usage, sont des augures pour eux. Il est quelquefois arrivé que la chûte d'un cheval a fait déposer des Bachas, estimant que ce cheval tombé, étoit les présages de quelques grands malheurs dont la Nation étoit menacée, & pour les détourner, ils offroient aux Destins la disgrace ou la vie de ces particuliers.

Après avoir donc resté un jour à Ancyre, nous en partîmes pour entrer dans un canton que l'on appelle *Bali*-

gazar, de-là nous passâmes par [illegible] de *Zarekuct* ; ensuite nous allâmes à *Zermeczii* ; à quelque distance de-là nous trouvâmes le fleuve Halys, que nous côtoyâmes jusqu'au pays d'Algée. Nous vîmes sur cette route les montagnes de Synope, qui nous parûrent très-proches de nous, quoiqu'elles en fussent fort loin, c'est là le fleuve (*a*) Halys au passage duquel l'Oracle avoit attaché la décadence & le terme de l'Empire des Perses, mais Cresus qui étoit annoncé pour être le foudre de cette grande expédition, fut au contraire vaincu lui-même par les Perses.

Il y a sur les bords de ce fleuve un petit bois, que nous prîmes d'abord pour être d'arbrisseaux étrangers, je reconnus en avançant auprès que ce n'étoit que de la réglisse, nous en arrachâmes, & nous nous repûmes amplement du suc de ces racines ; un peu plus loin nous rencontrâmes un

[*a*] L'Oracle effectivement ne s'accomplit point ; ce fut au contraire Cyrus qui transféra le Royaume des Medes aux Perses, qui vainquit Cresus, & mit la Lydie sous sa puissance ; le fleuve Halys prend sa source dans le Mont Thaurus, il serpente la Cappadoce, la Syrie, la Paphlagonie, & va se jetter dans le Pont-Euxin.

Payſan, à qui je fis demander par mon interpréte s'il y avoit beaucoup de poiſſon dans le fleuve, & de quelle machine on ſe ſervoit dans le pays pour pêcher; il répondit, qu'il y en avoit beaucoup, & qu'il étoit impoſſible de le prendre ; cèci nous parut étonnant, mais le Payſan pour nous retirer de notre ſurpriſe, nous dit bonnement, que lorſque l'on mettoit la main dans l'eau, auſſi-tôt le poiſſon fuyoit, & ne ſe laiſſoit jamais prendre ; un autre nous fit à peu près la même réponſe touchant quelques oiſeaux étrangers que nous avions vû dans ce pays ; je demandai à celui-ci comment on les prenoit, il me répondit, que cela n'arrivoit jamais, ou du moins qu'il en ignoroit le ſecret, que ſeulement il ſçavoit que ces oiſeaux étoient accoutumés de s'envoler dès que quelqu'un s'approchoit d'eux.

Nous fîmes voir au premier que l'on pouvoit prendre le poiſſon avec autre choſe que la main. Zay l'un de mes collégues, avoit dans un de ſes coffres un filet qu'il fit auſſi-tôt préparer, & qu'il jetta dans l'eau, il ſe trouva plein, & dans le nombre il y

avoit un Eſturgeon, ſorte de poiſ-ſon très commun dans le Danube ; nous prîmes encore beaucoup d'écreviſſes, preſqu'auſſi groſſes que le ſont celles de mer, pour lors les Turcs qui étoient avec nous ne pouvoient ſe laſſer d'admirer notre adreſſe ; mais quoi ? direz-vous, eſt-ce qu'il n'y a point de Pêcheurs en Turquie ? pardonnez-moi, mais ils ſont en très-petit nombre dans le canton où nous étions.

Cette pêche me fait ſouvenir d'une ſimplicité de nos Turcs que je vais vous raconter. Nous prîmes dans un autre endroit une quantité prodigieuſe de petits poiſſons, bien moins gros que ne le ſont les Eperlans ; cette pêche les fit rire aux larmes, ils ſe demandoient les uns aux autres, en ſe mocquant de nous, s'ils pourroient manger de ſi petits poiſſons ; ils ne peuvent, diſoient-ils, nous être d'aucune utilité, il faut les rejetter dans la mer ; ils ne faiſoient pas attention, ces pauvres inſenſés, que cette grande quantité de petits poiſſons cuits enſemble équivaloient à de plus gros, qu'on en rempliſſoit de grands plats, & qu'avec le grand nombre

[illegible]é on pouvoit rassasier beaucoup de monde.

Il ne faut cependant pas s'étonner de ce que les Turcs ignorent la cuisine, & tout ce qui en dépend; ils sont sobres à l'excès, & peu sensuels sur ses mets; s'ils ont du sel, du pain, de l'ail, ou un oignon avec un peu de lait aigre, ils ne demandent rien de plus, ils en font un ragoût, duquel (*a*) Galien parle beaucoup; (ce qu'il appelle l'oxigal, & que les Turcs nomment *Jugurtham*) souvent ils se contentent de mêler de l'eau bien froide avec du lait, & de tremper du pain dedans, ils satisfont avec cela leur appétit, & éteignent la soif ardente que les grandes chaleurs leur causent; souvent nous en avons fait nous-même usage lorsque nous avions bien chaud: on trouve dans tout ce pays de l'oxigal à

(*a*) Galien étoit trop habile Médecin pour conseiller comme un spécifique à la santé un ragoût aussi bisarre que l'oxigal, il n'avoit pas moins de goût non plus pour les bons mets, ainsi ce n'est qu'en Historien comme Busbec qu'il en parle, il sortit de Rome pour aller en Asie, à son retour il écrivit la relation de ce voyage, & l'oxigal y trouva sa place.

acheter, fur-tout dans les endroits où il y a des Hôtelleries.

Lorfque les Turcs font en route, ils fe mettent peu en peine qu'on leur ferve des viandes ou d'autres mets chauds ou froids, leurs ragoûts ordinaires font de l'oxigal, du fromage, des prunes féchées, des poires, des pêches, des coins, des figues, des raifins féchés au foleil, & (*a*) des cornouilles; fouvent ils font cuire tous ces fruits dans de l'eau, & ils les mettent pèle mêle dans un même plat; pour lors chacun prend ce qu'il lui plaît, & fuivant fon goût, avec du pain & de l'eau, c'eft-là la bonne chere des Turcs; la fauffe qui refte au fond du plat eft leur vin de Champagne, leur ambroifie, & leur ratafia; ils fe nourriffent ainfi à bien peu de frais: je crois que, fans bleffer la vérité, je puis vous affurer que la dépenfe d'un jour d'un Flamand fuffiroit pour faire vivre un Turc pendant douze; qui plus eft,

(*a*) Le Cornouillier eft une plante dont les fleurs font ordinairement à quatre ou cinq feuilles, difpofées en rond, & foutenues par le Calice, qui devient un fruit charnu, rond ou ovale; ce fruit eft très-pefant, & eft d'un goût fade.

C'est que lorſqu'ils ſe traitent les uns & les autres, ſouvent ils n'ont pour tout mets qu'un gâteau fait avec de l'huile & du miel, quelquefois ils y joignent un plat de ris, dans lequel il y a quelques poulets avec un morceau de mouton; il eſt vrai que les poulets ſont pour l'ordinaire ſi gros & ſi vieux, que c'eſt plûtôt des coqs; ne dites pas que ce pourroit être auſſi des chapons, cet animal n'eſt point connu de la Nation Turque, non plus que les faiſans, ni les grives ni les (*a*) becfigues, ni tout ce que nous appellons petits pieds; leur délicateſſe n'eſt pas plus recherchée ſur le boire, s'ils ont un peu de ſucre ou de miel à mêler avec de l'eau ils ſont contens, & n'envient point le nectar que l'on ſervoit à la table des Dieux: ils ont cependant une eſpece de boiſſon dont ils font un peu plus de cas; afin que je n'obmette rien ſur cet article, je vais vous dire ce que c'eſt, & vous en donner la recette.

Ils prennent des raiſins cuits au ſoleil, qu'ils broyent & qu'ils mettent dans une eſpéce de tonneau; enſuite ils

(*a*) Cet Oiſeau s'appelle ainſi, parce qu'il ne ſe nourrit que de figues.

le rempliſſent d'eau chaude, & rou-lent bien le raiſin avec l'eau, & ils fer-ment ce tonneau exactement, en le laiſſant cuver un ou deux jours. S'il arrive par exemple que la vendange n'ait pas aſſez de force pour fermen-ter, ou qu'elle ſoit trop lente, ils y mêlent de la lie de vin. Si vous goûtez de cette liqueur dans le tems de la fermentation, vous ſeriez étonné que l'on puiſſe avoir le goût aſſez mauvais pour en boire; elle eſt fade & d'une douceur inſuportable, mais quand elle a cuvé, on lui trouve un petit goût d'aigre qui la rend très-agréable; on ne peut en boire que les trois ou quatre premiers jours qu'elle eſt faite, encore faut-il la faire rafraîchir dans la neige, ce qui eſt très-facile à Conſtantinople, parce qu'il y en a dans toutes les ſaiſons; ſi elle eſt gardée plus long-tems, elle s'aigrit & ne vaut plus rien; elle eſt d'une force à enyvrer ainſi que le vin. * Je vous avoue que j'en ai bû avec plaiſir, je

* Busbec dit que le vin n'eſt défendu aux Turcs par leur Loi que parce qu'il enyvre.

Les Turcs appellent cette eſpèce de boiſ-ſon *arabſ r.es*, qui veut dire breuvage arabe, parce que ce ſont les Arabes qui leur ont ap-pris la façon de la faire.

Je fus aussi souvent rassasié de leurs raisins séchés, qu'ils ont accoutumé de conserver pour l'été : voici comment ils m'ont dit qu'ils faisoient.

Ceux qu'ils prennent à ce dessein, ont de gros pepins & sont bien mûrs, ils les mettent dans un pot de terre ou dans un petit baril, au fond duquel ils répandent de la moutarde pulverisée, ils font des couches alternativement de raisins & de cette espece de farine de moutarde ; quand le vase est presque rempli, ils répandent par dessus du vin doux jusqu'au bord du vase, ensuite ils le ferment, & ne l'ouvrent plus que lorsque les chaleurs de l'été sont arrivées, parce que ce qui est dedans n'est ainsi préparé que pour éteindre l'ardente soif qu'elles excitent; lorsque le tems de sécheresse est donc venu, ils débouchent leur pot, & vendent par les rues à quiconque le raisin & la sausse, qui plaît aux Turcs au moins autant que le raisin. Quant à moi, je vous avoue que ce goût de moutarde me déplaisoit très-fort, aussi lorsque j'avois besoin de me rafraîchir, & que je voulois manger de ce raisin, dont le goût me flattoit assez, j'avois soin de le faire bien laver & bien essuyer.

Ne soyez par surpris si je vous fais l'éloge de tout ce qui m'a été de quelque utilité dans ce pays ; il est d'une grande ame de ne jamais oublier les bienfaits, encore ma reconnoissance pour l'Oxigale, l'Arabsorbet & les raisins, est bien inférieure à celle que les anciens Egiptiens avoient pour les légumes de leurs jardins, (*a*) ils en faisoient leurs Dieux ; mais je crois qu'il est tems que je reprenne ma route.

Après avoir laissé le fleuve Alys, nous allâmes à *Gou Kurthoy*, de-là à *Choron*, & ensuite à *The Kethioi*, là nous apprîmes (*a*) des Dervis, qui y ont un très-grand Couvent, des cho-

(*a*) Voyez M. Rolin dans son Histoire ancienne, on ne peut rien dire de nouveau sur cet article après lui ; j'ajoute seulement un Vers de Juvénal qui m'a paru d'une ironie à plaire.

O! sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis Numina. . . .

Pieuse Nation ! qui voit naître ses Dieux dans ses potagers.

(*a*) Ces Dervis sont des Religieux Mahométans. Leur Fondateur s'appelloit *Merelara* ; le Chef d'Ordre est proche de Coigny dans la Natolie, leur Général y demeure ordinairement ils appellent celui-ci *Azembiba*, c'est-à-dire Grand Prêtre. Ces bons Anacorettes boivent beaucoup de vin, d'eau-de-vie, & de toutes especes de liqueurs propres à en-

les singuliéres d'un certain (*a*) *Chederles*, qui étoit, à ce qu'ils nous dirent, un Héros illustre d'une force & d'une taille à n'avoir point de pareil. Ces pauvres radoteurs voulurent nous persuader que le St. que nous nommons George, n'étoit autre que leur brave *Chederles*. Il est vrai qu'ils disent de lui ce que nous disons de notre Saint, qu'il a eu la générosité d'exposer sa vie pour sauver celle d'une jeune fille livrée à la fureur d'un horrible dragon. A cette histoire, chacun d'eux, suivant la fertilité de son imagination, en fabrique d'autres, ils disent cependant tous, d'un commun accord, que ce Chederles étant accoutumé de voyager par toute la terre, avoit terminé ses courses à un fleuve, dont l'eau immortalise ceux qui en boivent. Dans quelle partie du monde ce fleuve coule-t'il? Ils ne le disent point.

yvrer, pour exciter, disent-ils, la gayeté, qui est un point fondamental de leur regle; ils en ont encore quelqu'autres qui ne sont pas d'une plus saine morale. Voyez *Tevenot* dans ses Voyages, tom. 1. & *Ricaut*, de l'Empire Ottoman.

(*a*) Le Prophete Elie a donné occasion à l'Histoire fabuleuse du *Chederles*, *Keder Elias*

Ils aſſurent ſeulement qu'il eſt caché dans l'obſcurité de pluſieurs grands nuages, & que de tous les mortels, il n'étoit arrivé qu'au Grand Chederles de le voir, que lui & ſon cheval, qui eſt de la derniere beauté, avoient bû de cette merveilleuſe eau, qui les avoit tous deux immortaliſés ; que monté ſur ce cheval, il erroit par le monde, ſe plaiſant dans les combats, & ſe trouvant toujours dans ceux où il y avoit plus de gloire à acquerir, & qu'il ne refuſoit jamais ſon puiſſant ſécours à ceux qui l'employoient, de quelque Religion qu'ils fuſſent. Eſt-il rien de plus ridicule ? Leur hiſtoire cependant n'eſt pas finie, & vous aurez le plaiſir de voir que plus ils l'étendent, plus elle devient riſible ; ils diſent donc encore que ce nouvel immortel a été Aide de Camp du Grand Alexandre.

Il eſt certain que ſi quelqu'un de nous tenoit un diſcours pareil à celui-ci, il s'afficheroit pour un fol, il ne doit pas être ſi ſurprénant dans la bouche d'un Turc. Cette Nation

en Arabe veut dire Elie le Fort, le vigoureux, & les Turcs par corruption de *Kederllas*, diſent *Chederles*.

ignore

ignore la chronologie, & ne connoît point l'utilité des époques, elle confond les tems & les âges ; il n'est donc pas surprenant si ramassant un lambeau d'histoires pour le coudre à un autre qui n'y aura aucun rapport, & qui en sera éloigné de dix-huit ou vingt siécles, ils content ensuite des choses de la derniere extravagance. Je ne serois pas surpris, par exemple, quand ils diroient que *Josué* a été le premier Ministre de Salomon, & qu'Alexandre étoit le Général des Armées de ce Grand Roy. Je suis persuadé que si ces fables leur venoient dans l'esprit, ils les débiteroient avec autant de sécurité que si c'étoit une histoire autentique.

Il y a une source d'une eau très-claire dans la Mosquée de ces *Dervis*, de laquelle ils ont fait une fontaine d'un marbre très-beau, ils assurent que son origine vient de l'urine du cheval de *Chederles*, qui s'arrêta dans cet endroit pour y pisser ; il seroit trop long de vous dire toutes les rêveries de ces Dervis au sujet de leur *Chederles*, d'autant qu'ils y en ajoutent une tirade qui n'a point de fin, de ses Compagnons, de son Palfrenier & du fils de sa sœur, dont ils nous mon-

trerent les tombeaux qui sont près de leur mosquée. C'étoit quelque chose de rare de les entendre, voulant nous persuader qu'il se faisoit tous les jours de grands miracles à ces tombeaux ; leur foi est si aveugle, qu'ils nous dirent que la terre & la raclure des pierres de l'endroit où *Chederles* avoit vaincu le Dragon, guerissoient de la fiévre, du mal de tête & de celui des yeux. (*a*)

Mais rien ne vous surprendroit tant que les éclats de rire que ces Dervis ou quelqu'autres Turcs font lorsqu'ils entrent dans des Eglises Grecques, & qu'ils apperçoivent le tableau de Saint Géorge ; ce Saint est peint étant monté à cheval avec un petit garçon en croupe qui tire du vin du derriere de ce cheval, & qui le présente à boire au

(*a*) Busbec remarque ici que tout ce pays est plein de Dragons & de viperes, & qu'on ne peut y passer en sûreté dans l'été, parce que ces animaux sortent de leurs trous pour se tenir au soleil.

Busbec aussi-bien que tous les Voyageurs qui parlent de ces Dragons, les peignent comme des animaux furieux ; les Naturalistes disent que ce ne sont que des petits Lézards qui ont des especes d'aîles, & qui sont au contraire des animaux benins,

Saint. Vous me direz que les Turcs ne sont pas les seuls que ce tableau feroit rire, j'en conviens, mais ils accompagnent leurs ris de gestes & de grimaces aussi originales que celles des Singes, qui vous exciteroient plus à rire que le tableau.

Nous voici enfin bientôt arrivés à l'endroit où nous devions nous reposer des fatigues d'un voyage si long & si peu commode ; de-là nous n'avions plus qu'une journée pour aller à Amazie. Ce jour-là nous couchâmes à *Baglison*, & enfin le soir du sept Avril, trente jours après notre départ de Constantinople, nous fîmes notre entrée ; notre cortege s'augmenta d'un grand nombre de Turcs qui vinrent au-devant de nous, pour nous féliciter & nous complimenter sur notre heureuse arrivée.

Amazie est la Ville la plus considérable de toute la Cappadoce, le Gouverneur de la Province y fait sa résidence, & tous les hyvers il y a forte Garnison ; la Ville est belle, cependant depuis la mort de Bajazet le Grand, & depuis le meurtre de l'infortuné Mustapha, elle a quelque chose de sinistre ; elle est bâtie sur le dos de

deux collines, au milieu desquelles passe le fleuve Iris, de façon qu'elle fait deux amphithéâtres qui sont vis-à-vis l'un de l'autre, & qui ont tous les deux vuë sur le fleuve. Elle est tellement environnée de montagnes & de collines, qu'il faut que les chevaux & les équipages sortent par la même porte par laquelle ils y entrent.

La premiere nuit que nous y couchâmes, il y arriva une grande incendie, que les Janissaires, suivant leur louable coutume, éteignirent au dépens de la ruine des maisons voisines; peut-être que vous ne vous imagineriez pas que les Soldats Turcs ne désirent rien avec tant d'ardeur que ces sortes de malheurs, parce que, comme je viens de vous dire, ils ne se contentent pas de prendre & de voler dans la maison à laquelle est le feu, mais sous prétexte de secourir celles qui sont voisines, il les pillent. Ce butin leur est si certain & si facile, que souvent, ennuyés de ce que ces accidens n'arrivent pas assez frequemment, ils mettent eux mêmes secrettement le feu, ce que j'ai vû à Constantinople pendant que j'y étois, il y arriva plusieurs grandes incendies dans

lesquelles on vit un dessein prémedité; d'abord on soupçonna quelques Persans vagabons, on fit ensuite d'exactes recherches, & à la fin on en découvrit les auteurs: c'étoit des Soldats de marine, qui avouérent qu'ils n'avoient ainsi mis le feu que pour se procurer une plus grande facilité à voler.

Sur le sommet d'une des collines où est bâtie Amazie, on voit une très-belle Citadelle, dans laquelle il y a toujours une Garnison nombreuse; ces Troupes sont pour tenir en respect les Asiatiques, qui seroient toujours prêts à se révolter, ne souffrant, comme je vous dirai dans la suite, qu'avec peine la domination des Turcs; elles sont aussi pour s'opposer aux incursions très-fréquentes que les Perses font aux environs. On voit encore sur cette colline beaucoup de vieux monumens, qui sont sans doute des restes des Palais des anciens Roys de Cappadoce.

Il n'y a dans la Ville ni belles places ni belles maisons, elles sont toutes bâties d'argile, peu élevées, leur toît est une plate forme aussi d'argile; elles sont à peu près comme toutes les maisons d'Espagne. Celles-ci sont

appuyées ſur des débris de quelques vieux édifices, qui étant peu ſolides, ne ſont ſouvent de toute la maiſon qu'un tas de boue lorſqu'il pleut ou qu'il fait du vent; ceux qui habitent ces eſpeces de chaumieres, ne couchent point en été dedans, ils préferent de dormir à la belle étoile. Les pluyes heureuſement ne ſont ni fréquentes ni en grande abondance dans ce pays, ce qui fait un grand avantage pour tout le monde; ceux que leurs affaires obligent de ſortir ſans ceſſe & d'aller par les rues, le ſentent plus que perſonne, car lorſqu'il pleut un peu fort, l'eau réduiſant les maiſons en boue, la fait couler ſur les habits, qui les tache & les gâte. Mais puiſque je ſuis de la derniere exactitude à vous raconter tout ce que j'ai vû dans ce voyage, je ne veux pas omettre de vous dire que dans notre voiſinage à Amazie, il y avoit un jeune Satrape qui ſe mettoit tous les jours au lit pour ſouper, il ſuivoit en cela la coutume des anciens.

Dès que nous fûmes arrivés, nous nous fîmes annoncer à *Achmet* Grand Viſir, nous allâmes auſſi faire nos viſites chez les autres Bachas, Soliman

n'y étoit pas pour lors ; nous leur fîmes part des volontés du Roy nôtre maître, les priant de nous être favorables ; l'Empereur arriva quelques jours après, & nous fûmes aussi-tôt introduits à son audience.

Les Bachas firent sans doute très-mal notre cour, ce Prince nous reçût avec beaucoup de mauvaise grace, & l'air désobligeant avec lequel il écouta notre compliment & ce que nous avions à lui dire de la part du Roy, nous fit mal augurer de notre Ambassade ; il étoit assis sur un trône élevé de terre seulement d'un pied. Ce trône étoit couvert de très-riches tapis, & enceint d'une balustrade sculptée d'un goût exquis ; il avoit à sa droite un arc & des flêches à gauche ; quoiqu'il n'eut pas l'humeur riante, qu'il eut au contraire la tristesse peinte sur le visage, il ne laissoit pas de porter un air plein de grandeur & de majesté.

Nous fûmes introduits singuliérement ; des Turcs vinrent nous recevoir à la premiere porte, & nous conduisirent, nous tenans sous les bras jusqu'à la sale d'audience, je crus que là ils nous laisseroient libres, mais la présence de l'Empereur ne changea

rien à ce cérémonial; on me dit après que nous fûmes sortis, qu'ils avoient pris cette coutume depuis qu'un Croate s'étant fait introduire dans l'appartement d'Achmet Premier, sous prétexte de lui présenter un placet, assassina ce Prince pour venger la mort du Desporte de Servie; nous étant donc avancés du trône avec chacun nos deux Ecuyers, nous fîmes une très-profonde révérence à l'Empereur, lui prenant humblement la main comme pour la baiser, ensuite nous nous retirâmes jusqu'au mur opposé, allant toujours en arriere, & là je fis mon compliment & mes demandes; comme ce que je lui dis ne lui plaisoit pas, & ne répondoit point à son attente, il ne me répondit que deux mots d'un ton encore assez méprisant. *Ginzel, Ginzel*, me dit-il, c'est-à-dire, c'est bon, c'est bon; avec cela on nous renvoya à notre Hôtel.

Les demandes de Ferdinand étoient justes, & j'avois ordre de les faire avec la liberté & la majesté qui conviennent à ce grand Roy; Soliman de son côté s'imaginoit être assez puissant pour que l'on n'osât répliquer dès qu'il avoit manifesté ses volontés, mon maître au contraire traitoit d'égal à

égal; il ne faut plus s'étonner si ce Prince me reçût d'une maniere si défavorable.

Le jour de notre Entrée la Cour étoit fort nombreuse, plusieurs Envoyés de quelques autres Princes firent la leur aussi, (ceux-ci ne furent pas mal reçûs, ils avoient apporté de très-riches présens;) tous les Grands Officiers de l'Empire s'y trouverent avec un grand nombre de Janissaires; mais rien ne me parut plus digne d'admiration dans tout l'éclat de cette Cour, que la cause de la différence qui se trouvoit entre les Seigneurs qui la composoient; la vertu & le mérite la mettoient. La naissance seule dans cette Nation ne distingue ordinairement personne, l'honneur & les déférences sont toujours mesurées sur l'élévation de la charge & de l'emploi que chacun occupe; ce n'est pas comme ailleurs, les richesses, ces vains titres de noblesse, la faveur & le grand nombre d'amis qui les décident; l'Empereur lui-même les donne, le mérite, les moeurs, l'esprit & le caractere déterminent son choix; la vertu enfin est le seul titre surquoi on puisse établir ses droits. L'usage

des préſens n'eſt point encore connu de cette Nation, ſi ſage en ce point; le plus capable d'exercer les fonctions de l'emploi vacant, eſt celui à qui il eſt donné; on ne fait point paſſer de génération en génération les belles, les grandes actions, celui qui n'y a point eu part ne s'en fait point un mérite perſonnel; point d'autre eſpérance, encore une fois, que celle qui eſt fondée ſur ſes propres qualités; ſouvent on voit remplir les premieres dignités par des fils de bergers, & ils ne rougiſſent point de leur naiſſance, ils s'en font au contraire une gloire; n'ont-ils pas raiſon? plus leur pere étoit dans un état vil & rampant, moins ils ſont redevables à la naiſſance & aux richeſſes du haut dégré auquel ils ſont montés; c'eſt à la grace du Prince & à leur mérite qu'ils doivent tout. Cette Nation enfin eſt aſſez heureuſe pour n'être point dominée par ce faux préjugé, que *la vertu du pere ſe tranſmet à ſa poſtérité*, elle croît au contraire qu'on ne peut l'avoir ſi on ne l'acquiert, & qu'elle ne ſe trouve que dans la bonne éducation, dans le travail, & dans l'étude; nous ſçavons que les talens

du pote, comme la Musique, l'Arithmétique, la Géographie, ne passent point au fils par droit de succession, les Turcs y joignent le mérite; parmi eux les enfans ne se font point une gloire du courage, de la force, & de la bravoure de leurs ayeuls; ils sentent que ce sont des vertus qui n'appartenoient qu'à eux, & que la génération ne peut pas faire revivre dans leurs descendans; s'ils les ont, ils les regardent comme des dons du ciel; de sorte que dans ce gouvernement les Honneurs, les Charges, les Emplois & les Dignités, ne sont jamais dans tous les Etats que la récompense du seul mérite. C'est par cette raison que le méchant, le paresseux, l'ignorant, quel qu'il soit, reste sans rang, sans titre, & méprisé de tout le monde; il ne faut donc plus être surpris si cet Empire est si florissant, s'il domine sur le reste du monde avec tant de supériorité, s'il étend ses bornes si loin, puisque chacun de ceux qui le composent cherchent à se signaler par de belles actions, & à se faire soi même son mérite.

Nos usages sont bien différens, tout ce que ceux-ci donnent à la ver-

tu, la naissance chez nous croit y avoir droit, & elle l'emporte; vous voyez comme ce préjugé, qui est moins qu'une chimere, ouvre la porte aux dignités, comme d'un pas assuré il conduit souvent les moins dignes aux plus hauts rangs. Que ne pourrois-je pas dire à ce sujet, mais ailleurs je vous en parlerai plus au long, & je ne veux confier qu'à vous seul ces sortes de réflexions; ne faites donc part à personne de celles qui viennent de m'échaper.

Venez maintenant avec moi, je vais vous conduire dans cette belle sale où je haranguai; vous y auriez vû une multitude innombrable de Turcs, ayant des turbans & des bonnets dont la pointe se terminoit en aspiral, tous d'une soie très-fine; ils étoient richement vêtus & de différentes couleurs; tout étoit or, argent, pourpre & azur, il seroit trop long de vous en faire le détail, quoique je ne voulus rien y ajouter, mais je n'ai de ma vie vû un si beau spectacle; au travers cependant d'un luxe si éclatant on s'appercevoit d'une extrême simplicité & de la plus grande œconomie; tous sans distinction ni de charges ni de dignités

étoient vêtus de la même façon; point de galons, point de colifichets comme nous en portons sur nos habits, qui coûtent beaucoup & qui sont gâtés dans trois jours. Ce sont de belles étoffes de soye ou de coton brodées avec des palmes desquelles ils s'habillent ; le prix ordinaire n'est que d'un ducat pour la broderie & la façon des habits.

Ces Turcs étoient autant surpris de notre façon de nous habiller, que nous pouvions l'être de la leur ; ils sont vêtus de longues robes qui leur déscendent jusqu'aux talons, & en verité je conviens que cette espece d'habit est bien plus noble, & semble donner un air bien plus majestueux que le nôtre, qui est si court, au contraire que souvent il ne cache pas ce que la nature a ordonné qui le soit ; rien ne me paroît plus indécent, ajoutez que cette sorte d'habits empêche que l'on ne voye nôtre taille, & nous fait paroître plus petits. Pour moi j'ignore encore la cause de notre mauvais goût en cela, & je ne trouve aucune bonne raison qui puisse nous engager de préferer cette mode à celle des Turcs.

Beaucoup de choses, comme vous allez voir, m'étonnerent dans cette Cour le jour de notre entrée ; le profond silence qui regnoit dans une si grande multitude, & la modestie dans laquelle tout le monde se tenoit, me charmerent autant que le beau & la pompe. Il ne se faisoit pas le plus petit murmure, ce qui est très-ordinaire dans une grande assemblée ; ici chacun se tenoit dans sa place selon son rang sans allées ni venues : les grands Officiers, que l'on nomme (*a*) Aga, les Préfets étoient assis, & le reste de la Cour se tenoit de bout. Mais de tout ceci, je ne vis rien de plus merveilleux que deux ou trois mille Jannissaires, qui parroissoient tellement immobiles, que je fus longtems incertain si ce n'étoit pas des sta-

(*a*) *Aga* en langue Turque signifie *Seigneur* ; la plûpart des Officiers de la Maison de l'Empereur & de ses Armées, portent ce nom, les Gouverneurs des Places, quoique soumis aux Bachats, le portent aussi.

Les Préfets, les Chiliarques, les Tribuns & les Centurions, sont des noms que les Romains donnoient aux Officiers qui commandoient des Corps de Troupes d'Infanterie & de Cavalerie. Ces noms se donnent également chez les Turcs à ceux qui ont les mêmes Emplois.

tues plûtôt que des hommes; j'étois à la verité un peu éloigné d'eux quand je les apperçus, je ne fus détrompé que lorsqu'on m'eut dit de les saluer, ainsi qu'il est d'usage, pour lors je les vis remuer, ils me rendirent le salut en inclinant seulement la tête.

Après que nous fûmes sortis des Appartemens, en nous retirant à notre Hôtel, nous vîmes les Ecuries de l'Empereur, elles étoient remplies de très-beaux chevaux, bien entretenus, & richement harnachés.

La vûe cependant de toutes ces belles choses ne tranquilisoit point nôtre esprit sur notre mauvaise réception; nous n'avions qu'une espérance bien légere d'obtenir ce que nous demandions, & nôtre plaisir n'égaloit point notre inquiétude, tout au contraire concouroit à l'augmenter; l'Ambassadeur du Roy de Perse étoit arrivé (a)

(a) Ou l'Imprimeur ou Busbec se sont trompés sur le tems de l'arrivée de cet Ambassadeur, suivant le discours de Busbec, cet Ambassadeur doit l'avoir précédé; ce sont ses présens, dit-il, la paix qu'il venoit de conclure avec Soliman, qui le faisoient désperer d'obtenir ce qu'il demandoit, par sequent cet Ambassadeur avoit eu Audien- avant Busbec, qui l'eût, dit-il, aussi-tôt

le 10 de May, & avoit apporté des préſens d'une richeſſe immenſe, c'étoit des Tapiſſeries les plus belles de leur pays, des Pavillons de Babilone, brodés en dedans de différentes couleurs, des Caparaçons, des Selles de Cheval d'un travail recherché, des Damas enrichis de pierreries, & des Boucliers d'une élégance & d'une propreté achevées. Ajoûtez à cela un Livre d'*Alcoran*, c'étoit ce qui faiſoit valoir tout le reſte; auſſi à peine cet Ambaſſadeur s'étoit-il montré chargé de tant de préſens, que dans l'inſtant la paix lui avoit été accordée, ce qui rendoit notre négociation bien plus difficile, & nous donnoit par conſéquent beaucoup d'inquiétudes; on avoit trop d'attention pour lui, & on lui rendoit trop d'honneurs pour que nous pûſſions douter que la paix ne fût réellement concluë.

Il eſt bon que vous ſçachiez que les Turcs plus que toute autre Nation ſont extrêmes en tout; ils accablent

qu'il fut arrivé à Amazie, ce qui ne pourroit plus quadrer avec ſon arrivée qui fut le Mars, & avec celle de l'Ambaſſadeur qui poſtérieure de 11 jours.

leurs amis de politesses, il n'est point de soins qu'ils ne prennent pour eux, & rien n'égale le mépris avec lequel ils traitent leurs ennemis ; j'ai senti bien des fois cette inégalité, en voici un exemple.

(a) Hali Bacha second des Visirs, donna à souper dans ces Jardins à cet Ambassadeur ; quoiqu'ils fussent au-delà du fleuve, nous fûmes comme témoins du festin, ayant vûe sur eux; cette Ville est située & bâtie de façon, comme je vous ai déja dit, que les deux parties sont mutuellement en perspective.

Le nombre des convives étoit grand, Hali avoit invité tous les Bachas ; ils furent servis par cent jeunes gens choisis, du même âge, & vêtus.

(a) Hali Bacha étoit gendre de Selim II. il fut fait Général de la Flotte des Turcs en 1570, avec laquelle il vint ravager plusieurs Isles appartenantes à la République de Venise, en 1571 il fut attaqué par les Chrétiens, il perdit la Bataille, & fut tué.

* J'ajoûte d'après Busbec que Hali étoit natif de Dalmatie ; qu'il avoit beaucoup d'esprit, & une grande politique, & qu'à ces deux bonnes qualités il joignoit tant d'affabilité & de politesse qu'il étoit la merveille de sa Nation.

également. Voici l'ordre qu'ils obſerverent; ils ſont tous ſortis d'un grand veſtibule proche de la cuiſine, ils ont défilé marchans éloignés les uns des autres d'égale diſtance; ils ont avancé juſqu'à la table * ayant les bras croiſés; là ils ſe ſont arrêtés poſant les deux mains ſur les cuiſſes, ils ont fait une profonde inclination à la compagnie; auſſi-tôt le plus proche de la cuiſine a reçû deux plats, qu'il a donné à celui qui le ſuivoit, celui-ci à l'autre, de main en main, ces plats ſont arrivés juſqu'au plus proche de la table, qui les donnoit au Maître d'Hôtel pour les ſervir, en gardant toujours cet ordre qui n'a été troublé en rien; ils ont ſervi plus de cent plats. Le ſouper fini, ils ont ſalué comme ils avoient fait en entrant, & ſe ſont retirés dans le même ordre, excepté que ceux qui étoient le plus près de la cuiſine, ont défilé les premiers, & que ceux qui l'étoient de la table ont fait l'arriere-garde. C'eſt ainſi que l'ordre plaît aux Turcs, même dans les choſes de peu d'im-

* Busbec remarque que Hali appréhendant que le ſerein n'incommoda, avoit fait tendre une voile ſous laquelle la table étoit ſerv

portance, tandis que nous le négligeons dans celles qui sont essentielles. Il y avoit encore d'autres tables éloignées de cette premiere, qui furent très-bien servies, elles étoient pour les gens de la suite de l'Ambassadeur, & pour quelques Turcs d'un état inférieur aux Bachas.

Enfin, la paix que cet Ambassadeur venoit de conclure fut cause que nous ne pûmes rien obtenir, ainsi que je le prévis d'abord quelques justes que fussent nos demandes. On nous accorda seulement six mois de treves pour me donner le tems d'écrire au Roy, & pour avoir celui de recevoir sa réponse; j'étois venu pour servir en qualité d'Ambassadeur ordinaire à la Porte, supposé que la paix se fût faite, mais comme on ne vit rien d'assez bien disposé pour croire qu'elle se concluroit, même après les six mois de treve, le Conseil proposa que je m'en retournasse en Allemagne avec des lettres de Soliman pour Ferdinand. L'Empereur acquiesça à ce parti, & je fus une seconde fois conduit à son audience pour prendre mon congé & partir sans aucun retardement.

Des cérémonies que l'on eſt dans l'uſage d'obſerver quand les Ambaſſadeurs paroiſſent devant l'Empereur Ottoman, je vous ai dis les belles, celles qui ſont auguſtes; en voici de comiques. Je me préſentai à la porte de la ſale, on m'annonça, dans l'inſtant parurent mes anciens Ecuyers, d'autres Turcs les ſuivoient, qui au moment que j'entrai me jetterent ſur le corps deux grandes caſaques qui me deſcendoient juſqu'aux talons, & ſi peſantes, que mes épaules étoient à peine aſſez fortes pour les porter; on caparaçonna ainſi tous ceux de ma ſuite, & dans cette pompe qui reſſemble aſſez à celle d'Agamemnon, (*a*) qui ſur un théâtre va être le Héros de la Tragédie, je marchai vers le trône,

(*a*) Agamemnon fils d'Atrée & d'Erope, ſelon Homere, étoit Roy d'Argos & de Mycene, les Grecs le choiſirent pour leur Général lorſqu'ils allerent faire le ſiége de Troye; Séneque fait ſon éloge dans ces deux vers:

Rex ille Regum, Ductor Agamemnon Ducum
Cujus ſecuta, mille vexillum rates.

Agamemnon étoit le Roy des Roys, il commandoit aux plus grands Capitaines, ayant ſous ſes ordres une Flotte de mille voiles.

je saluai l'Empereur, qui me donna aussi-tôt les lettres qu'il écrivoit à Ferdinand, elles étoient cachettées & enveloppées d'une étoffe d'or; ensuite il me congédia du même air à peu près avec lequel il m'avoit reçû, deux mots furent encore tout son discours, *partez*, me dit-il, *je vous l'ordonne*; d'abord j'obéis; ceux de ma suite me suivirent après que les plus distingués d'entr'eux eurent aussi fait leur réverence, suivant la permission qu'on leur en avoit donnée. Etant à la porte, je fus en même tems délivré & des Ecuyers & du lourd fardeau sous lequel mon dos gémissoit, de-là j'allai voir les Bachas, & aussi-tôt nous partîmes, c'étoit pour lors le deux du mois de Juin.

C'est ici où vous allez voir l'excès opposé à celui des bonnes façons, dans lequel les Turcs tomberent à mon égard; il est d'usage que les Bachas traitent (*a*) dans le Divan tous les Ambassadeurs de quelques Cours

(*a*) Le Divan chez les Turcs comme en Perse est la Sale du Conseil; c'est en outre en Turquie le lieu où les Bachas donnent les Audiences publiques, & rendent la jus-

qu'ils ſoient, auſſi-tôt qu'ils ont pris congé; vous vous rappellez ce beau ſouper de l'Ambaſſadeur de Perſe, pour nous, nous n'eûmes pas un verre d'eau, & cela, parce que nos querelles n'étoient pas encore terminées.

Vous attendez ſans doute avec impatience, le portrait (*a*) de Soliman, je vais vous le donner dans la plus grande ſincerité; ce Prince eſt déja d'un âge avancé, il porte un viſage & une preſtance pleine de majeſté, l'un & l'autre annoncent la grandeur & la puiſſance de ſon Empire; il eſt extrémement ſobre ſur le boire

(*a*) Soliman II. ſuccéda à ſon pere Selim I. l'an 1520. ſa premiere Conquête fut la défaite de Gazel, Gouverneur de Sirie, qui étant à la tête d'un parti conſidérable s'étoit révolté. Après cette expédition il prit la réſolution de porter ſes armes contre les Chrétiens. Il vint d'abord en Hongrie, où il prit pluſieurs Places, en 1529 le 27 Septembre il aſſiégea Vienne en Autriche, mais le 14 Octobre ſuivant il fut obligé de lever le ſiége; il s'en retourna après cet échec faire la guerre en Aſie & dans l'Afrique, où il fit de grandes Conquêtes, il revint à quelques années de là en Hongrie, où il mourut pendant qu'il faiſoit le ſiége de Siget. Sa mort arriva le 4 de Septembre 1566, il étoit âgé de 72 ans, deſquelles il en avoit régné 46

& ſur le manger, ne ſe ſervant point du relachement de la morale de ſa Religion qui lui permettroit d'en faire des excès, même ſans pécher. Sa jeuneſſe s'eſt paſſée dans une tempérance égale ſur toutes les paſſions, il ne s'eſt livré ni à l'yvreſſe ni à ces infames plaiſirs, qui ſont ordinairement les délices des Turcs. Ses jours ont coulés dans cette alternative de bien & de mal, dans laquelle vivent preſque tous les hommes; il n'a point de ces crimes énormes; le ſeul reproche qu'on peut lui faire eſt d'avoir aimé trop aveuglement l'Imperatrice ſa femme, qui ne le méritoit gueres, & d'avoir par-là acquieſcé trop legerement, pour plaire à cette tigreſſe, à la mort de Muſtapha ſon fils. Encore cette action quoique des plus noires, n'eſt-elle pas ſans excuſe, ſi on en croit le peuple; on aſſure que cette femme lui a fait prendre des breuvages, par la vertu deſquels elle s'eſt entiérement rendue maîtreſſe de ſon eſprit, de ſes volontés & de ſon cœur; ce dernier eſt croyable par la conduite qu'il a tenue depuis qu'il l'a déclarée ſa légitime épouſe, il n'a jamais ceſſé de lui être fidéle, ce qui eſt d'autant plus

louable que ſa Réligion ne le commande pas, & qu'il avoit de très-belles femmes dans ſon Serrail. Il a toujours été grand obſervateur de ſa Réligion & de toutes les cérémonies qu'elle preſcrit ; on peut dire qu'il a eu autant de zele pour l'étendre & l'affermir, que de déſir d'aggrandir ſon Empire. Il eſt dans la ſoixante-dixiéme année de ſon âge, d'une ſanté aſſez bonne, n'ayant cependant point de couleur, ce qui dénote qu'il a quelques maux cachés; * mais il ſçait auſſi-bien que les femmes réparer cette injure du tems, il ſe met du rouge ; il prend ce ſoin ſur tout les jours qu'il congedie quelque Ambaſſadeur, afin qu'il rende compte de l'embonpoint & de la bonne ſanté dont les couleurs de ſon viſage ſemblent annoncer qu'il jouït ; il s'imagine par-là intimider ſes voiſins. Je ne ſçai pourquoi il n'a point uſé de cet artifice à mon égard, ſes rides & ſon teint pâle m'ont paru dans tout leur naturel.

C'étoit dans les grandes chaleurs de l'Eté que nous nous mîmes en

* Busbec dit que tout le monde aſſure que le défaut de couleur que Soliman avoit provenoit d'un ulcère qu'il avoit à une cuiſſe.

route, elles étoient si excessives qu'elles m'occasionnerent une fiévre lente & continuë, à laquelle se joignit une fluxion sur toute la tête; l'une & l'autre ne me quitterent que lorsque je fûs arrivé à Constantinople.

L'Ambassadeur de Perse partît d'Amasie le même jour que nous: ses équipages & les nôtres se suivoient, quoique nous allassions dans deux parties du monde opposées, l'incommodité d'un seul chemin par lequel on peut entrer & sortir de cette Ville nous y forçoit, mais au bout du défilé, qui est entre deux montagnes, nous trouvâmes deux chemins, l'un qui va en Orient, qui fut celui que le Persan prit, & l'autre en Occident qui fut le nôtre. Nous vîmes l'Armée Turque campée tout proche de la Ville, la plaine étoit couverte de tentes.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur notre retour, sinon que nous marchâmes un peu plus vîte ayant doublé quelques journées. Nous tînmes exactement la même route que celle par laquelle nous avions passé; nous arrivâmes à Constantinople le 24 Juin, je vous laisse à penser combien je de-

vois être fatigué, joignant au chaud que je souffrois mes autres incommodités; j'étois en vérité exténué, je recouvrai cependant en peu de jours mes forces par le repos & par les soins de mon Médecin; il me fit prendre des bains d'eau chaude, au sortir desquels il me mettoit dans d'autres d'eau froide, j'avois une peine extrême à soutenir ces derniers, ce changement subit du froid au chaud me mettoit à la question, néanmoins le bien que les uns & les autres m'ont fait est inconcevable, nul autre médicament ne m'auroit rendu la santé aussi promptement que ceux-ci.

Comme j'étois encore à Constantinople, il revint je ne sçai qui d'Amasie qui rapporta que Soliman étant en chemin pour revenir, avoit été obligé de loger chez un simple particulier, & qu'il y avoit couché; que ce particulier aussi-tôt après le départ de l'Empereur, avoit parfumé & purifié la Maison, avec de l'eau lustrale, en faisant beaucoup de cérémonies, il la croyoit souillée par le séjour qu'un tel Hôte y avoit fait; que ceci avoit été rapporté à Soliman, & que sur l'heure il avoit o

donné de faire mourir cet homme, & de raser sa Maison ; c'est ainsi que ce pauvre misérable fut puni de son trop peu d'affection pour les Turcs, qu'il conservoit toujours au contraire toute entiere pour les Perses ; mais les Peuples d'Asie, comme je vous l'ai déja observé, ne peuvent se vaincre sur l'antipatie qu'ils ont pour la Nation Ottomane ; sa religion & sa domination leur paroissent également insupportables.

Après être resté 14 ou 15 jours à Constantinople, seulement pour rétablir ma santé, j'en partis pour me rendre à Vienne; le premier jour de notre marche fut de mauvaise augure pour le reste de la route : au sortir de la Ville, nous trouvâmes des chariots remplis de femmes & d'enfans que l'on avoit pris en Hongrie, & que l'on menoit au marché pour vendre. Que ceci ne vous étonne point, le Commerce qui se fait à Constantinople de cette espece de marchandise est aussi considérable que celui qui se fait à Anvers de Draps, de Toiles, & de toutes les autres choses utiles à la vie.

De tems en tems nous trouvions sur les chemins des bandes de pau-

vres Chrétiens de tous âges, chargés de chaînes, attachés les uns aux autres comme le sont les chevaux, que l'on conduisoit dans le plus dur esclavage; je vous avoue que ce spectacle me tiroit les larmes des yeux, & que je ne cessois de déplorer le malheureux sort de ces misérables; hé bien? ceci n'est-il pas suffisant pour dire que nous ne sommes pas partis de Constantinople avec d'heureux présages? écoutez la suite de nos malheurs, vous verrez mes augures confirmés.

Mes collégues m'avoient prié de remmener avec moi quelques-uns de leurs domestiques qui s'impatientoient de leur trop long séjour avec les Turcs; à peine eûmes-nous faits deux jours de chemin, que je vis celui qui marchoit ordinairement à la tête des autres, étendu dans un de mes fourgons; je demandai quelle étoit sa maladie, on me dit que c'étoit le charbon; pensez comme ceci nous affligea tous, c'est une sorte de mal qui se communique facilement, & nous tremblions tous chacun pour nous. Cette peste fit tant de progrès sur ce misérable, qu'on n'eût pas le tem-

de lui donner du ſecours ; à peine fûmes-nous arrivés à Andrinople, qui n'étoit cependant que peu éloignée, qu'il ne fut plus de ce monde, ſa mort fut une nouvelle ſource d'où coulerent de nouveaux maux ; chacun des camarades du défunt fit valoir ſes droits à la ſucceſſion, ils ſe jetterent tous ſur ſa dépouille; l'un prit ſes ſouliers, l'autre ſon pourpoint, un autre ſa chemiſe ; mon Médecin avoit beau à leur crier de ne toucher à aucuns de ſes habits, parce que la contagion du mal y étoit renfermée, ils étoient tous ſourds ; en vain il leur diſoit de faire attention à la prompte mort de leur camarade, qu'elle alloit être inévitable pour eux, & que reſtans parmi nous, ils nous expoſoient aux mêmes dangers ; tout fut inutile, mais ils ne tarderent gueres de ſentir l'effet de ſa prédiction.

Le jour ſuivant de notre départ d'Andrinople, ils allerent tous le trouver, d'un air triſte & abattu, ſe plaignant d'un grand mal de tête, & lui demandant des remedes, ils ſentirent bien que c'étoit là les premiers ſymptômes de la peſte, pour lors mon Médecin leur fit une ſévere répri-

mande, & leur dit qu'il s'étonnoit qu'ils vinssent chercher des remedes contre un mal dont il les avoit prévenus, & qu'ils avoient cherché avec empressement; ce n'étoit pas cependant qu'il ne voulut bien les soigner, il étoit au contraire très-inquiet comment il feroit pour les secourir; en effet, où prendre des remedes, dans une route où les choses les plus communes souvent manquent? La Providence devint notre seul espoir, elle nous secourut effectivement: voici comment.

J'étois accoutumé, aussi-tôt que nous étions arrivés dans les endroits de notre route, d'aller me promener aux environs, & de chercher ce qu'il y avoit de curieux; ce jour-là je fûs assez heureux pour aller sur les bords d'un Pré, j'apperçûs dedans une plante qui m'étoit inconnue, je pris de sa feuille, je la sentis, elle avoit l'odeur de l'ail, aussi-tôt je la donnai à mon Médecin, lui demandant s'il la connoissoit, après l'avoir examinée avec attention, il me répondit que c'étoit du *scordium*, il leva les mains au ciel, & rendit graces à Dieu du reméde si à propos qu'il nous en-

voyoit; il en ramassa à l'instant une grande quantité, qu'il alla mettre dans un chaudron, & qu'il fit bien bouillir. De-là il avertit nos pestiférés de prendre courage, & sans perdre un moment, il leur fit boire la décoction de cette plante, dans laquelle il mit un peu de terre de Lemnos, ensuite il les fit bien chauffer, & les envoya coucher, leur ordonnant de ne dormir qu'après qu'ils auroient bien sué, ce qu'ils observerent exactement; dès le lendemain, ils se sentirent très-soulagés; on leur donna une seconde potion de cette même drogue, qui finit enfin de les guérir. C'est ainsi que par la grace de Dieu nous échapâmes à la mort qui nous sembloit très proche; ce ne fut cependant pas-là le dernier désastre qui nous arriva dans notre voyage, le malheur nous suivoit de trop près pour nous en tenir quittes à si bon compte.

De-là nous entrâmes dans (*a*) la

(*a*) La Thrace est une grande Province dans l'Europe, que l'on appelle aujourd'hui Romanie: Le Mont Hæmus, le Pont Euxin, la Mer Egée, & le Fleuve Strimon la séparent de la Bulgarie.

Thrace, ensuite nous traversâmes (*a*) la Bulgarie, la Rascie, & nous arrivâmes à Belgrade; nous étions pour lors dans la canicule, les chaleurs étoient excessives.

Le jour que nous arrivâmes à Belgrade on fit une pêche dans le Danube très heureuse, on nous en servit quantité de très-bons poissons, dans le nombre desquels il y avoit * des Carpes d'une grosseur prodigieuse;

La Thrace est la Patrie de Borée, le séjour des Aquilons, & le pays des frimats: voici un portrait plus complet que Pomponius-Mela nous en a fait. L'inclémence du Ciel, dit cet habile Géographe, & la stérilité de la terre y conspirent à redoubler les rigueurs du climat; on n'y connoît point d'autres saisons que celle de l'hyver; le Laboureur qui plante & qui seme ne sçait ce que c'est que de recueillir, le soleil semble n'éclairer qu'à regret cette Contrée affreuse, la vigne la mieux exposée ne produit que du raisin vert.

(*a*) La Bulgarie au contraire, dit ce même Géographe, est fertile, elle renferme entre ses Montagnes des grandes plaines qui produisent beaucoup de bled, & il vient sur ses côteaux de très-bon vin, & en abondance. Cette Province est aussi en Europe, elles sont toutes deux sous la domination du Turc. Amurath II. a conquis la Bulgarie, & Mahomet II. la Thrace.

* La Carpe est le Poisson du Danube le plus estimé.

mes gens en mangerent tant, & avec une si grande avidité qu'ils en eurent la fiévre. Nouvel embarras .... tout dans ce pays est à très-bas prix, ce qu'on nous servit de poisson auroit suffi pour donner à dîner à quarante personnes, & je ne le payai que la moitié d'un Taleire. (*a*)

Le foin par exemple ne s'y vend point, il est permis à tout le monde d'en prendre autant qu'il lui plaît, on paye seulement la voiture, & la peine de celui qui le coupe.

Après avoir passé la Sarre, nous entrâmes dans la (*b*) Pannonie qui est si belle, si fertile, & si abondante

(*a*) Taleire étoit une monnoye d'Allemagne qui avoit cours en Hongrie; chaque Taleire valoit de monnoye de France environ 4 liv.

(*b*) La Pannonie qui fait aujourd'hui une partie de l'Autriche, plus de la moitié de la Hongrie, l'Esclavonie, la Bosnie toutes entiéres, & un peu de la Servie, ne faisoit autrefois qu'une seule Province, aussi étoit-ce la plus grande de l'Europe; ses limites à l'Orient étoient le Danube, le Mont d'Or, & la riviere de la Sarre; elle fût la premiere Conquête de Philippe Roy de Macédoine, elle a été aussi Tributaire des Romains, & après la décadence de cet Empire, les Huns, vagabonds par état, trouverent le pays si fertile, comme dit Busbec; qu'ils s'y fixerent; la partie qu'ils habiterent est la Hongrie que l'on a appellée de leur nom *Huns*.

en toutes les commodités de la vie, que nous ne pûmes assez louer le bon goût des anciens Hongrois de l'avoir choisie pour en faire leur demeure; elle nous paroissoit d'autant plus féconde, qu'avant de passer la Mer nous avions traversé une immensité de pays dans lequel nous n'avions vû que de mauvaises herbes brûlées par les ardeurs du soleil, de l'orge, du froment, & des avoines desséchées. L'herbe ici étoit au contraire si haute que ceux qui marchoient derriere ne voyoient pas ceux qui les précédoient, quoique très-peu éloignés les uns des autres, rien assurément ne prouve mieux la bonté du terroir.

La Rascie commence à Simandrie, & s'étend jusqu'au Drave. Les hommes qui l'habitent sont très grossiers, & de leur naturel un peu voleurs; d'où vient leur nom & leur origine, je l'ignore; je sçai seulement qu'ils paroissoient pleins de zèle & d'affection pour nous. Pour arriver à Esseck, qui est la plûpart du tems inaccessible, étant environnée de ruisseaux, qui font une bouë épouvantable, nous passâmes par quelques endroits dont les chemins en tout tems ne sont

guères plus pratiquables. Cette petite Ville est fameuse par la défaite totale d'une de nos Armées. (*a*)

A *Essek* la fiévre tierce me prit, & je crois n'en devoir attribuer la cause qu'aux grandes chaleurs que nous souffrions en traversant les plaines de la Hongrie. D'*Essek* nous passâmes le Drave, & nous allâmes à *Lasquen*, où je pris un peu de repos ; aussi-tôt que les (*b*) Décurions de la Ville sçûrent mon arrivée, ils vinrent me complimenter, & m'offrir des présens ; c'étoient des melons d'une grosseur prodigieuse, des poires, des pommes de plusieurs espéces, du pain & du vin ; on mit tous ces fruits sur une table dans ma chambre pendant que je re-

(*a*) Cette bataille fût donnée quelque tems après celle de Mohats, elle s'appelle Harsa.

(*b*) Les Décurions ont été établis par les Romains ; il y en avoit de deux especes ; ceux du premier ordre, étoient des Officiers de guerre qui commandoient dix hommes ; ceux du second étoient des Magistrats de Police établis dans les Villes pour avoir soin de l'entretien des Murs & des Fortifications, pour payer les gens de Lettres établis par les Empereurs pour instruire la jeunesse ; ceux-ci étoient ce que sont en France les Maires & les Echevins : c'est de ces derniers dont parle Busbec.

posois, de façon que je ne m'en apperçûs point; en m'éveillant, je jettai les yeux dessus, rien ne peut égaler ma surprise, je restai long-tems dans le doute si je veillois ou si je dormois encore, il me sembloit voir la corne d'abondance; enfin je demandai à mon Médecin ce que cela signifioit, il me dit que ces fruits étoient des présens que la Ville me faisoit, & que pour me récréer la vûe, il les avoit fait mettre dans ma chambre; ils me parurent si bons que j'aurois voulu les manger tous; je demandai à Quaquelben, si au moins je ne pouvois pas en goûter, il me le permit; mais à cette condition, que je m'en tiendrois exactement à ce que je lui demandois, j'en pris un peu de tous, ce qui m'amusa beaucoup en me fortifiant un peu le coeur; ces fruits étoient d'un goût exquis, mais comme je vous ai déja dit, ce pays est si bon & si bien exposé qu'il n'y peut croître rien de mauvais: on avoit fait des préparatifs pour me traiter, mon indisposition fût cause que je ne pûs répondre à leurs intentions, mes gens en profiterent, on leur servit un souper composé des mets les plus re-

cherchés & les mieux accommodés. Le lendemain ces Magistrats revinrent me faire visite, & me prièrent de porter des plaintes de leur part au Roy, des injures qu'ils recevoient tous les jours des Turcs, leurs mauvais voisins.

De là nous allâmes à *Mohast*, c'est là où périt l'infortuné Louis Roy de Hongrie avec toute son armée. Je vis ce ruisseau étroit, qui coule entre deux rochers, dans lequel il se précipita avec son cheval : le souvenir de sa mort me l'a fait toujours déplorer. Quelle imprudence aussi dans ce jeune Prince ! avec une poignée de soldats levés à la hâte, dont la majeure partie étoit des paysans qui ne sçavoient ni attaquer ni se défendre, oser s'opposer à une armée nombreuse de soldats bien aguéris, & bien commandés : quelle témérité ! & s'il ne fit pas de lui-même cette entreprise, pouvoit-on lui donner un conseil plus pernicieux ?

De *Mohast* j'allai à *Tolne*, de *Tolne* à *Felduar*, de-là je passai dans une Isle que forme le Danube, qui est fort grande, & que les Habitans appellent *Cophin*. Je repassai ensuite le

Danube pour aller à *Bude*, j'y arrivai le 4 d'Août, 11 jours après mon départ de Belgrade ; il mourut beaucoup de mes chevaux dans cette route, l'orge nouveau qu'ils mangeoient les étouffa, joint à l'eau qu'ils buvoient qui étoit trop froide ; pour moi je me sauvai de beaucoup de périls, sur-tout du pillage des voleurs, qui mettent la désolation dans tout ce pays ; nous sçûmes à quelque tems de-là les dangers que nous avions couru par l'aveu même que quelques-uns de ces misérables firent, étant pris, avant d'aller au supplice auquel le Bacha de Bude les avoit condamnés.

Ils dirent qu'ayant appris que nous devions passer, ils s'étoient cachés sur les bords d'une petite riviere, auprès d'un Pont, à dessein de nous surprendre lorsque nous serions dessus. Il ne seroit pas difficile effectivement quoique l'on fût beaucoup de monde, d'être attaqué & enveloppé sur ce Pont, par un très-petit nombre, il est extrêmément mauvais, plein de crevasses, sans gardes-fols dans beaucoup d'endroits, un homme à cheval ne peut faire aucun mouvement,

quelqu'adroit qu'il ſoit, ſans riſquer de tomber avec ſon cheval dans l'eau; les uns attaquans de front, d'autres reſtent par derriere pour faire face en cas de fuite, & d'autres qui ſe cacheroient dans des arbriſſeaux & dans de grandes herbes tireroient dans le flanc, de façon que ce Pont eſt cent fois plus dangereux que ne furent autrefois * les *Fourches Caudines*, ici il faut mourir, ou au moins être pris & dépouillé. Je ne puis vous dire pourquoi ces coquins, malgré les précautions qu'ils avoient priſes, ne nous attaquerent pas : peut-être notre grand nombre leur fit peur, ou par conſidération pour les Hongrois qui nous accompagnoient, où plûtôt parce que marchans de fil nous ne nous trouvâmes pas tous à la fois ſur le Pont, ce qui empêchoit qu'ils ne pûſſent nous envelopper; quoiqu'il en ſoit, nous arrivâmes à Bude ſains & ſaufs.

Je n'y trouvai point le Bacha, il étoit allé paſſer des troupes en revue,

* Les Fourches Caudines étoient des gorges de Montagne dans le pays des Harpins, où les Romains s'étant témérairement engagés, furent tous égorgés.

ainsi qu'il est d'usage, dans ces plaines qui sont proches de Pesth. (*a*) Comme il étoit nécessaire que je le vis, je fus obligé d'aller le joindre, mais le nombre des Sangiacs qui vouloient comme moi avoir audience, joint à la multitude de Soldats qui arrivoient de toutes parts, furent cause que je ne pûs lui parler que trois jours après mon arrivée.

Dès qu'il me vit il se plaignit des torts & des malversations de quelques Hongrois ; ceci ne m'étonna point, il est d'usage que ces deux Nations alternativement se plaignent l'une de l'autre, & qu'elles se demandent mutuellement ou des réparations ou des restitutions ; il ajouta cependant à ces plaintes certaines menaces, qui à la vérité ne furent pas trop de mon goût. Il pensoit sans doute, que me trouvant au milieu de son Armée, j'en serois intimidé ; je lui répondis en deux mots, que je croyois qu'il ne me faisoit des plaintes des Hongrois qu'à dessein

(*a*) Pesth appellée par les Latins *Pe*[illegible] est de forme quarrée, & située sur les bords du Danube, dans une plaine fort grande & fort agréable ; elle est éloignée de Bude environ de quatre lieuës.

de

de me prévenir sur celles que j'avois à lui faire avec raison des Turcs ; que dans ma route j'avois rencontré de ses Soldats qui avoient pillés & volés des pauvres Chrétiens, sujets du Roy mon maître, & que je sçavois d'ailleurs que ces sortes de brigandages arrivoient tous les jours ; à quoi il me répondit, qu'il n'étoit rien moins que ce que je lui disois, que ces Chrétiens dont je parlois, avoient été rébelles aux ordres de Soliman, duquel ils étoient sujets, & que pour les punir, il les avoit livrés à des Soldats. Après nous être ainsi disputés, je le quittai, je commençois à me sentir épuisé, & l'accès de ma fiévre redoubloit.

Le jour suivant je partis pour *Grand*, prenant quelques Turcs avec moi pour m'escorter ; je ne fis point de séjour dans cette Ville, le lendemain j'en partis avec dessein de passer le Danube, & d'aller coucher dans un petit Village qui est au-delà, afin que j'arrivasse le jour suivant de meilleure heure à Commaronium ; ce n'étoit que pour soutenir plus facilement l'accès de ma fiévre, qui devoit me prendre ce jour-là, que je voulois faire

diligence : vous allez voir quel fut l'issue de toutes mes précautions.

En partant je priai notre conducteur d'envoyer devant quelqu'uns de ses Turcs pour jetter des pontons sur le fleuve afin que nous ne souffrissions point de retardement : cependant cet homme, pour des raisons qu'il ne voulut pas me dire, fit quelque difficulté à m'accorder ce que je lui demandois, mais ne voulant pas absolument me désobliger, il fit partir deux de ses Cavaliers, se servant en même tems de l'occasion pour avertir le Sangiac de Grand de mon arrivée.

Une heure après que nos deux Emissaires nous eurent quittés, ils apperçurent quatre Cavaliers qui s'étoient mis à l'ombre sous un arbre un peu écarté du grand chemin ; ceux-ci croyant que c'étoient des Turcs, les voyans habillés comme eux, s'avancerent, & leurs demanderent *s'il n'y avoit rien à craindre sur cette route, si on n'entendoit point dire qu'il y eut des voleurs*, à quoi ces quatre estafiers ne répondirent mot, mais mettant aussitôt le sabre à la main, ils fondirent sur ces deux Tucrs, & couperent le nez à l'un, de façon qu'il lui pendoit

ſur le menton ; mal-à-propos avoit-il mis pied à terre, ils lui prirent encore ſon cheval qu'il trainoît par la bride, qui étoit aſſez beau, & lui donnerent à la place un des leurs qui n'avoit que la peau & ſes os. Cette expedition & le changement fait du cheval, ils prirent la fuite ; nos Turcs de leur côté croyant que c'en étoit fait d'eux, retournerent ſur leurs pas, faiſans des cris affreux, & nous avertiſſant *de nous tenir ſur nos gardes, que nous nous préparaſſions au combat, qu'il falloit fondre avec violence ſur l'embuſcade, qu'ils avoient découverte.* Ce Turc ſans nez étoit pour moi un objet qui m'excitoit plutôt à rire qu'à me battre, je montai cependant à cheval afin de commander & d'encourager ma Troupe, & nous avançâmes en ordre de bataille ; mais tout ceci fut inutile, il n'y avoit plus de combat à eſſuyer. Ces gens-ci n'en vouloient qu'au butin, ce n'étoit point pour la gloire qu'ils ſe battoient, & comme ils avoient entendu les deux Turcs crier au ſecours, ils avoient, comme je vous ai dit, pris auſſi-tôt la fuite, & gagnoient *Giaurinum*, qui eſt une place qui nous appartient & de la Garniſon de laquelle ils

étoient. Ces Turcs nous montroient le chemin qu'ils avoient pris avec tant d'empressement, que j'ai lieu de croire qu'ils auroient bien désirés que nous les eussions poursuivis.

Nous continuâmes au contraire notre route, & sans autre accident, nous arrivâmes à *Grand*; le Sangiac vint me voir le lendemain, & me fit mille amitiés, les Turcs ne manquerent pas de le prévenir sur la catastrophe qui leur étoit arrivée; aussi dans les plaintes qu'il me fit de quelques Hongrois, il n'oublia pas le nez coupé; il me pria de faire punir l'insolence de ces Soldats, me faisant observer que je pouvois moi-même juger de leurs brigandages, puisqu'ils n'avoient pas même, dans cette occasion, respecté l'Ambassadeur de leur Roy, & que je n'avois pû les retenir, mais sur tout que j'eusse soin de faire rendre le cheval. Pendant que le Sangiac causoit avec moi, j'entendois le Turc marmotter d'une voix raucque, & crier d'un ton lamentable, *qu'au moins je lui donnasse quelque chose pour le consoler*; il avoit la tête entortillée de chiffons, & de je ne sçais combien de guenilles pour soutenir son nez qu'il

s'étoit fait coudre. En reconduisant le Sangiac, je lui donnai deux ducats d'or, ce qui ne parût pas le contenter, mais le Sangiac le renvoya, & lui dit que c'étoit assez cher payer un nez fait comme le sien; au reste, il n'avoit aucun droit pour se venger de son malheur sur ma bourse.

Ayant donc tout terminé avec ce Sangiac, je suis parti le même jour pour me rendre à Commaronium, où heureusement j'ai attendu ma fiévre envain; le tems dans lequel elle avoit accoutumé de me prendre est arrivé sans que j'aye senti le plus petit frisson; rien ne m'a mieux persuadé de l'origine de cette fiévre, elle étoit turque, & elle n'a pas osé me suivre dans un pays où il n'y a que des Chrétiens; il y a apparence qu'elle m'a laissé où mon Turc a perdu son nez.

C'est là où j'ai commencé à rendre graces à Dieu de m'avoir en même tems conduit au terme d'un si long voyage, & délivré de tant de maux. Deux jours après je suis arrivé à Vienne, je n'y ai point trouvé Ferdinand, mon Roy & mon bon Maître, mais Maximilien (*a*) son fils y est. Ce Prin-

(a) Maximilien II. étoit pour lors Roy de

ce m'a marqué tant de bonté, qu'il m'a presque fait oublier les peines & les fatigues de mon voyage ; cependant je suis tellement extenué par la maigreur & la maladie que la mal-propreté des Turcs & les incommodités de la route m'ont occasionnées, que plusieurs personnes doutent si cette Nation, perfide en tout, ne m'a point fait prendre quelque poison lent.

J'eus l'honneur il y a quelques jours de faire ma cour à (a) l'Archiduc qui étoit ici, je m'apperçus qu'il demanda à quelques-uns de ses Officiers qui j'étois, on lui répondit autant que je pûs entendre, que j'étois celui qui venoit de Turquie, & on lui ajouta qu'il ne devoit pas être surpris de me voir une si mauvaise mine, que tous

Boheme ; il trouva le moyen à quelque tems de-là à la faveur de quelques troubles de se faire élire Roy de Hongrie & des Romains ; il fut aussi appellé à la Couronne de Pologne, après qu'Henry de France l'eût quittée pour venir prendre celle de ses peres, mais cette élection au Trône devoit être suivie d'une condition qu'il n'accomplit point, ce qui fit qu'il fut obligé de l'abdiquer. Il succéda à l'Empire après la mort de son pere Ferdinand.

(a) Ferdinand Archiduc d'Inspruch, étoit le second fils de Ferdinand I. Roy de Hongrie pour lors, & depuis Empereur.

ceux qui revenoient de ce Pays, la portoient égale à la mienne; ſans doute que l'on vouloit dire que je n'avois vêcu dans mon voyage que de morille, ainſi qu'avoit fait autrefois Claudius ; mais je ſuis dans l'uſage de ne rien répondre à ces ſortes de diſcours, j'ai même feint de ne pas entendre celui-ci. Je ne ſuis occupé que de ma ſanté que je ſens s'affermir tous les jours, & je ne doute pas que prenant du repos je recouvrerai en peu ma couleur, mes forces & mon embonpoint.

Dès que j'ai été arrivé j'ai eu l'honneur d'écrire au Roy pour lui faire part de la treve de ſix mois que j'ai obtenue, je lui mande confuſément l'état dans lequel ſont les affaires avec Soliman ; lorſqu'il ſera de retour de la Diete où il eſt, je lui ferai un détail plus exact de mon Ambaſſade.

Il y a ici beaucoup de gens qui me regardent avec des yeux pleins de jalouſie, la plûpart de ceux-là, ſoit qu'ils euſſent peur pour leur vie, ſoit qu'ils euſſent quelqu'autres raiſons, apprehendoient extrêmément que le Roy les obligeât de m'accompagner dans ce voyage, maintenant, me voyant de retour, ils ne ſçauroient ca-

cher le regret qu'ils ont de ne m'avoir pas suivi; mais comme dit Plaute, celui qui veut manger le cerneau doit casser la noix ; il y auroit de l'injustice de vouloir partager la récompense, avec celui qui seul a eu la peine.

Je vous donne dans cette lettre une relation aussi exacte de mes deux voyages de Constantinople & d'Amasie, que si je vous la faisois de bouche. La promptitude avec laquelle je vous écris doit vous engager à ne pas faire attention à la bassesse de mon stile ; d'ailleurs il ne seroit pas juste que vous exigiez de moi, étant aussi pressé & aussi occupé que je le suis, des beautés & des agrémens dans ma narration que je ne pourrois vous donner, quand même j'aurois tout le tems pour les méditer. Le seul avantage auquel je vous prie de vous attendre, & qui me paroît le plus essentiel, c'est la vérité dans tout ce que je vous ai écrit, tout est exactement conforme à ce que j'ai vû & à ce que l'on m'a dit. Si je n'apprehendois pas de vous paroître trop peu modeste, je vous dirois que ma conscience ne me reproche pas d'avoir fait un mensonge, même dans ma jeunesse ; ainsi

portez

portez donc avec assurence des jugemens sur ce que vous apprendrez de moi. Continuez à vous bien porter, ce sont mes voeux les plus ardens.

A Vienne en Autriche, aux Calendes (a) *de Septembre* 1555. (b)

(a) Les Calendes, c'étoit tous les premiers jours du mois; chez les Romains elles étoient consacrées à Junon.

Ce nom de Calendes n'étoit en usage que parmi les Latins, les Grecs ne s'en servoient point, c'est ce qui fit dire à l'Empereur Auguste en écrivant à un de ses amis, qu'il vouloit badiner sur l'insolvabilité de ses débiteurs, qu'il pouvoit se tenir tranquille, & qu'ils le payeroient aux Calendes Grecques, *ad Calendas Græcas soluturos;* ce qui vouloit dire sérieusement qu'ils ne le payeroient jamais.

(b) Je suivrai dans ma traduction le sentiment de Bayle sur la date des Lettres de Busbec; sa critique est fort judicieuse; il est démontré que Louis Carion qui est le premier qui les ait publiées s'est trompé d'un an; celle-ci dans l'original est dattée de l'an 1554, comment Busbec partant de Vienne au mois de Novembre de cette même année, auroit-il pû aller à Constantinople, de-là en Asie, & revenir dans le reste de l'année; d'ailleurs le mois de Septembre est antérieur au mois de Novembre, & on ne revient pas d'un endroit que l'on n'y soit auparavant allé. C'est donc en 1555 que cette Lettre est écrite, Busbec étant parti en 1554 le 3 de Novembre.

II. LETTRE.

J'Ai reçu votre lettre, par laquelle vous me marquez avoir oüi dire que j'étois retourné à Conſtantinople; ce ſecond voyage vous ſurprend, à cauſe du portrait déſavantageux que je vous ai fait du Pays, ce qui vous engage à me demander avec empreſſement, qui peut m'avoir obligé de l'entreprendre, quelle eſt la route que j'ai tenue, dans quel état j'ai trouvé nos affaires à cette Cour, comment j'y ai été reçu, ſi je me porte bien, quel eſt enfin le genre de vie que je mene, & ſi j'eſpere être bien-tôt de retour. Je vais avec plaiſir répondre à tous ces articles.

On ne vous a pas trompé comme vous voyez ſur ce ſecond voyage, & je me perſuade que lorſque vous ſçaurez que je m'y étois engagé, vous ceſſerez d'en être ſurpris; rappellez-vous que la premiere fois que je ſuis venu ici, c'étoit pour y reſter en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire, & comptant que la paix ſe feroit; com-

me j'ai vû que nous ne devions pas totalement déseſperer de la concluſe, je n'ai pas apprehendé d'y reparoître ſous cette qualité, & c'eſt *incognito* que je m'en étois retourné; ainſi ayant une fois accepté l'Ambaſſade, il faut que j'en exécute tous les ordres; au reſte je tiens ma parole, rien donc en cela qui doive vous étonner; la paix, la guerre ouverte ou une longue treve, va être le ſujet de mes négociations, & ſoyez perſuadé que je m'exposerai ſans effroi aux plus grands perils, plutôt que de (*a*) céder à l'ambition des Turcs, la Tranſilvanie.

Ferdinand, comme je vous ai dit dans ma précédente lettre, n'étoit point à Vienne lorſque j'y ſuis arrivé, il étoit allé à la Diete; auſſi-tôt qu'il en a été de retour, il m'a donné une audience publique, dans laquelle je

(*a*) On a dit dans la précédente Lettre que la Tranſilvanie faiſoit le ſujet de la guerre; la Reine Iſabelle l'avoit rendue Tributaire du Turc; Ferdinand l'ayant acquiſe par des échanges avec cette Princeſſe, prétendoit ne point ſuccéder dans ſes engagemens, & plus il refuſoit à Soliman, plus celui-ci demandoit; d'abord, il ne vouloit éxiger que la Penſion, ſur le refus qu'en fit Ferdinand, il dit qu'il vouloit même la Province.

lui ai rendu compte de mon Ambassade, sur l'heure il m'a ordonné de me tenir prêt pour porter ses réponses à Soliman : j'ai obéi.

Nous étions pour lors en hyver, le froid, les pluies & le vent rendoient l'air d'une intemperie insoutenable ; jugez du mal que j'ai souffert dans la route, joint aux inquiétudes que j'avois sur la réception que l'on alloit me faire à Constantinople ; j'avois lieu d'augurer qu'elle seroit très-mauvaise, je n'écrivis pas même pour annoncer mon retour, parce que je n'avois aucune bonne nouvelle à mander. Ceci va redoubler votre surprise, & vous direz sans doute qu'après avoir souffert tant de peines & couru de si grands dangers dans mon premier voyage, vous vous persuadez difficilement que j'ai osé en entreprendre un second, à quoi je répond : que si je merite quelques louanges pour le premier voyage, le second est plus glorieux encore; la gloire d'ailleurs est toujours mesurée sur la grandeur des dangers & sur la difficulté de l'acquerir.

C'est enfin au mois de Novembre que je suis parti ; j'abuserois de votre

patience si je vous faisois le détail de ma route, nous sommes passés dans ce second voyage par les mêmes endroits précisement que dans le premier; peut-être les oreilles vous fontelles encore mal du recit ennuyeux de tant de bagatelles que je vous ai écrit dans ma premiere lettre; je ne vous en écrirai aucunes dans celles-ci.

Je suis arrivé à Constantinople dans les premiers jours de Janvier, extrêmément fatigué & très-affligé de la mort du plus fidéle de mes domestique, qui étoit arrivée en chemin. J'ai trouvé mes deux collegues en bonne santé & de grands changemens à cette Cour; Bajazet second fils de Soliman, a fait pendant mon absence quelques secretes entreprises que l'Empereur à découvert, sa mere s'est interessée pour lui, elle a calmé la fureur de Soliman, & il est rentré en grace: Achmet Grand Visir, a eu le lacet & Rustan a été mis à sa place. Je vous ferai dans un instant l'histoire de ces grands évenemens; je veux auparavant vous raconter la mauvaise réception que les Bachas m'ont faite.

L'usage est qu'on les aille voir avant de paroître à l'audience du Grand

Seigneur ; je n'ai eu garde d'y manquer, mais Ciel quelle curiosité ! Quel empressement à me demander les réponses que j'apportois ! A peine étois-je entré qu'ils me faisoient des questions : leur colere & leur indignation a suivi de près mes réponses : dès que je leur ai eu dit que le Roy mon Maître ne vouloit rien ceder de ses droits, & qu'il croyoit au contraire de la derniere équité qu'il gardât les traités qu'il avoit faits dans la bonne foi & avec pleine liberté avec la veuve du Vayvode ; je ne sçaurois vous dire toutes les mauvaises façons qu'ils ont eu pour moi. Cette Nation accoutumée depuis si long-tems aux heureux succès, s'imagine que tout ce quelle désire est juste, qu'elle doit l'obtenir, & qu'au contraire il ne seroit injuste que parce qu'elle n'en voudroit pas. Sur ce principe ces Bachas m'ont fait les menaces les plus terribles si j'étois assez osé pour paroître devant le Grand Seigneur avec mes réponses. *Combien êtes-vous*, me disoient-ils, *pour annoncer de telles nouvelles à Soliman, il s'appercevra sans peine que vous le jouez, & soyez persuadé qu'il vous en fera sentir toute la force de son ressen-*

timent; ils m'ajouterent *qu'il revenoit avec une Armée nombreuse, tout couvert de gloire, qu'il avoit fait sa paix avec les Perses, que la mort de son fils, à laquelle lui-même l'avoit condamné parce qu'il avoit osé se revolter contre lui, devoit nous saisir de crainte. Que peut-il lui arriver de plus heureux*, nous disoient-ils encore, *que le refus de votre Roy, par-là Soliman est en droit de lui faire la guerre, & de conduire son Armée en Hongrie pour la dédommager sur les dépouilles des Hongrois des fatigues qu'elle a souffertes en Asie, dans peu il aura conquis le reste de ce petit Royaume, ce qui cependant ne seroit pas une perte de peu d'importance pour Ferdinand.*

Le resultat de tous ces propos, étoit pour plus sage conseil qu'ils pouvoient me donner dans ces circonstances, de ne point me présenter à l'audience de leur maître; ils refusoient d'ailleurs de m'y introduire, appréhendans, disoient-ils, s'ils prenoient cette commission, d'être enveloppés dans le malheur dont ils me voyoient menacé avec certitude; *pourquoi troubleriez-vous*, m'ajouterent-ils encore, *le repos de Soliman? Le seul fruit que*

vous puissiez en esperer sont les plus grands maux, & ils viendront d'eux mêmes assez tôt.

C'étoit sur le même ton que me parloient tous les autres Turcs, la plûpart me disoient que ce qu'il pouvoit arriver de plus heureux à mes deux collegues & à moi, étoit que l'on en mit deux au fond d'un cachot, & que l'on renvoyât le troisiéme après lui avoir coupé le nez & les oreilles; comme j'étois le premier en dignité, ce dernier parti de droit devoit être le mien; nos Hôtes ne nous traitoient pas avec moins d'inhumanité, & nous n'avions de ceux qui logeoient avec nous & des voyageurs, que des mines épouventables & des regards terribles: tout ceci, je vous l'avoue, étoit pour nous de très-mauvais augures.

Sans doute les Bachas rendirent compte à Soliman de ce que j'avois à lui dire de la part de Ferdinand, & sans vouloir m'entendre, il ordonna que l'on nous mit dans une étroite prison, avec défense à qui que ce soit de nous visiter, ne permettant même pas à nos Domestiques d'aller par la Ville pour vacquer à nos besoins; en-

fin on nous traite ici avec tant de dureté, qu'il semble que nous sommes plûtôt des captifs que des Ambassadeurs ; voici le sixiéme mois de notre esclavage, & nous sommes très-incertains de sa fin, & s'il ne nous arrivera rien de plus fâcheux, nous sommes resignés à la volonté de Dieu dans tous les évenemens, nous joindrons à ce motif de consolation, si l'on nous fait de plus grands maux, celui de les souffrir pour le bien & l'honneur de notre patrie. Je vais maintenant vous parler de Bajazet, comme je vous l'ai annoncé, mais pour vous en faire l'histoire complette, je crois qu'il est nécessaire de vous rappeller ce que je vous ai dit dans ma premiere lettre, de sa mere & de ses freres.

Soliman avoit donc eu cinq garçons, l'un d'une concubine appellée Bosphorone, (*a*) & c'étoit l'infortuné Mustapha, dont je vous ai écrit la fin

(*a*) Elle étoit Géorgienne, réunissant tous les dons de la nature, d'une taille avantageuse, le cœur noble & généreux, le caractère doux & affable, les qualités de son ame ne le cédoient en rien aux beautés & aux agrémens de sa figure; elle mourut jeune.

ſi tragique, & quatre de cette megere Roxolane qu'il avoit épouſée ; ceux-ci s'appelloient Mahomet, Selim, Bajazet & Giangir ; de ces quatre il ne reſte plus que Selim & Bajazet; Mahomet eſt mort * quelque tems après s'être marié, Giangir l'eſt auſſi, mais d'ue façon ſinguliere. Ce jeune Prince ayant appris la triſte fin de ſon frere aîné Muſtapha, en fut ſi fort épouvanté, joint à ce qu'il ne jouiſſoit pas d'une bonne ſanté, & qu'il avoit l'eſprit un peu foible, qu'il s'imagina que dans peu il auroit le même ſort s'il ne prevenoit pas la mort de ſon pere, il l'a regardée au moins comme devant être le terme de ſa vie; enfin toutes ces idées l'ont frappé ſi vivement, qu'il eſt mort de frayeur.

Il ne reſte donc plus, ainſi que je vous ai dit, que Selim & Bajazet; Selim joint à ſon droit d'aîneſſe l'amitié de Soliman, l'un & l'autre lui ſont des

* Busbec ſe conforme à l'uſage des Turcs, touchant leurs mariages dans la maniere dont il parle de celui de Mahomet. Lorſqu'un Turc prend une Concubine, il dit qu'il ſe marie, également que lorſqu'il épouſe une femme avec dot; ce n'étoit qu'une Concubine que Mahomet avoit priſe.

garans bien surs de la possession de l'Empire ; Bajazet n'a pour lui que l'affection de sa mere, que la compassion d'une mort prochaine & inévitable, lui rendent encore plus cher; personne ne doute que si cette Princesse pouvoit dispofer à son gré de la Couronne, elle ne préferât celui-ci à Selim; mais Soliman maître du choix, a prévenu toute contestation à ce sujet, il a pris des précautions si sures, que Selim est assuré de regner après sa mort.

Bajazet n'ignore rien de tous ces arrangemens, ce qui le rend attentif à chercher uue occasion qui puisse lui faire éviter la rigueur du fort dont il feroit menacé, & le faire tomber sur son frere; l'amitié de sa mere & celle de Rustan animent ses esperances. D'ailleurs il s'est toujours fait gloire de dire qu'il aimoit mieux perdre la vie & sa fortune en combattant pour l'Empire, que de recevoir le lacet des mains de son frère lorsqu'il sera sur le Trône, en lâche & comme une victime.

Telles étoient les idées de Bajazet qu'il rouloit depuis long-tems dans son esprit; déja il ne dissimuloit plus sa

haine pour Selim, lorsque la mort de Mustapha se présenta comme pouvant être une occasion favorable à ses desseins; ce Prince avoit été si généralement aimé, & sa fin si cruelle & si barbare, qu'il n'étoit personne qui ne le regrettât encore; c'étoit sur son amour pour le peuple & pour la justice que la plûpart avoient mis leurs esperances, & tous cherchoient avec le dernier empressement le moment de venger sa mort, aux dépens même de leur vie; ceux qui lui avoient été attachés vivoient toujours dans la crainte, & il n'étoit point de condition qu'il ne leur parût préferable à leur position actuelle, aussi désiroient-ils d'exciter un trouble dans le Gouvernement, esperant d'y trouver un moyen pour se rassurer; bien disposés à une sédition, la seule difficulté qui leur restoit, étoit de trouver un Chef; Mustapha ne pouvoit leur en servir, il étoit mort, mais il pouvoit revivre dans un autre, & le succès parroissoit certain.

Voilà sur quoi Bajazet appuya son projet, toutes les circonstances lui en parurent heureuses, il résolut de l'éxécuter; ceux qui lui étoient le plus inviolablement attachés, & ausquels

il le proposa, l'approuverent, & lui donnerent un homme, quoique de la populace, d'une impudence & d'une hardiesse à tout entreprendre ; son audace étoit soutenue dans le rôle qu'il alloit jouer d'une ressemblance parfaite de figure au feu Mustapha, avec cet avantage il promit d'en soutenir le personnage dans les plus grands risques.

D'abord il se montra comme un fuyard du côté de Nycomédie ; & parcourut tout ce pays qui est entre le Danube, la Moldavie & la Valachie. Sous ce nom, il espéroit trouver dans ces cantons de grands secours ; les Habitans du pays avoient été extrémement attachés à Mustapha, & étoient en état de mettre sur pied beaucoup de Troupes, sur-tout de Cavalerie ; il s'arrêta là, feignant de n'avoir d'autre dessein que de se reposer des fatigues d'un long voyage ; il avoit peu de monde à sa suite, afin de mieux se déguiser, & comme c'est l'usage, lorsqu'on demandoit à ses gens *qui étoit leur maître*, ils ne répondoient d'abord qu'avec des soupirs, & étant de nouveau questionnés, ils faisoient certains signes avec

mystére & précaution, qui donnoient à entendre que c'étoit Mustapha; lui-même quelquefois, comme par inadvertance se faisoit connoître ; ce jeu fut si bien joué qu'il réussit en peu, à faire de son arrivée le secret public, & il n'étoit personne qui ne fût curieux de le voir ; enfin quand il fut une fois reconnu de tous, chacun s'empressoit à venir lui faire des offres de services, Mustapha lui-même n'auroit pas mieux exprimé les sentimens de sa véritable reconnoissance que cet imposteur les affectoit, il ne cessoit de se féliciter sur sa bonne étoile qui l'avoit conduite parmi de si honnêtes gens, *il en rendoit*, leur disoit-il, *plus de graces à Dieu, que de l'avoir sauvé du sort malheureux qu'on lui avoit préparé*, ensuite il leur faisoit le récit des duretés que son pere avoit toujours eues pour lui, & leur contoit ainsi son histoire.

« Je n'ignorois pas, disoit-il, combien Soliman étoit irrité contre » moi, lorsqu'il me manda d'aller le » trouver à Amasie; ses ordres me firent de crainte, & je n'osai obéir. » Pour lors mes amis me conseille- » rent de faire de grandes promesses

» à un homme qui me ressembloit
» assez, & de l'engager d'y aller à ma
» place; ils me firent sentir qu'il fal-
» loit, aux risques même de la vie de
» ce misérable, que je fûs assuré des
» intentions de mon pere avant de
» m'exposer à la fureur de sa colere;
» cet homme a accepté la commis-
» sion, & avant même qu'il soit arrivé
» au Camp de Soliman, il s'est trouvé
» des gens postés à dessein, qui l'ont
» inhumainement étranglé; ils ont
» ensuite jetté son corps devant la
» tente de mon pere, il y en a eu
» beaucoup à la vérité à qui cette
» ruse n'a pas été cachée, mais la
» plus grande partie s'y est laissé trom-
» per, croyans, dans le doute où ils
» auroient pû être par les défauts de
» ressemblance, que c'étoient les dou-
» leurs de la mort qui avoient changé
» les traits de mon visage. Vous sen-
» tez bien qu'après avoir appris toutes
» ces choses, la suite étoit le seul
» parti que j'eusse à prendre pour met-
» tre ma vie en sûreté, & en effet, je
» ne l'ai pas mis en délibération, j'ai
» pris peu de monde avec moi, afin
» de me cacher plus sûrement; j'ai
» passé par le Pont, & cttoyé le

» Bosphore pour venir dans ces contrées, persuadé que plus qu'ailleurs j'y trouverois des amis & des secours ; fasse le Ciel que vous séconde diez mes esperances ! Je vous en conjure, ne m'abandonnez pas ; mon attachement pour vous égale celui que j'ai pour la vie, & je ne cherche à me la conserver que pour vous rendre heureux. Je méritois autrefois votre amitié ; le crime & la haine de Roxolane auroient-ils changé vos cœurs ? Seriez-vous assez lache pour n'oser aujourd'hui me donner des marques de cette fidélité que vous m'avez jurée tant de fois ? Non mes chers amis, vos sentimens sont bien plus nobles, je vois au contraire que votre amour pour moi & pour la justice, vous porteroit aux derniers excès de vengeance contre cette cruelle maratre ; calmez-vous, voyez en moi votre chef & suivez-le. Mon dessein n'est pas autre que de venger l'injure de cette barbare, & de mettre par la force des armes ma vie à couvert de ses attentats. . . . . . Car quel parti plus sage pourrois-je prendre dans les circonstances présentes ; ce n'est

« que

» que par la mort d'un autre & par ar-
» tifice que je vis ; l'Arrêt que mon
» pere avoit porté contre moi ; & la
» cruauté avec laquelle il l'a fait exé-
» cuter sur ce malheureux, m'empê-
» chent d'esperer de pouvoir calmer
» sa colere ; ma vie est aujourd'hui
» indépendante de lui, ce n'est qu'en
» le trompant que je l'ai conservée:
» eh quand je rentrerois en grace,
» pourrois-je me promettre d'y sur-
» vivre long-tems. Roxolane a juré
» ma perte, cette femme barbare s'é-
» tant par ses enchantemens rendue
» maîtresse de l'esprit de Soliman, de
» concert avec Rustan, ne lui feroient-
» ils pas l'un & l'autre commettre les
» plus grands crimes, & ce ne seroit
» que pour me porter le coup de la
» mort avec plus de certitude, s'ils
» souffroient qu'on la différât ; mais,
» graces à Dieu, les amis & la raison
» ne me manquent pas ; celle-ci pour
» ne plus m'exposer au danger, &
» avec le secours de ceux-là, j'éloi-
» gnerai de moi tous les maux qui me
» menaçoient, & je me vengerai de
» mes ennemis. Ce n'est qu'avec im-
» patience que les Janissaires atten-
» dent mon signal pour prendre les

» armes. Quelle quantité de bons Sol-
» dats qui accoureront à mon seul
» nom? & combien de ceux qui me
» croyent mort changeront leurs lar-
» mes en joie par le plaisir qu'ils au-
» ront à me donner des secours? je
» suis désiré dans mille endroits pour
» me mettre en sûreté en attendant
» que mes Troupes s'assemblent, &
» que je sois en état de marcher à leur
» tête.

Après que le ressuscité Mustapha eut ainsi parlé aux plus notables du Pays, il ne se cacha plus de personne; comme un Missionnaire, il alloit chez tous les particuliers leur prêcher ce discours si touchant: ceux qui l'avoient suivi dans sa prétendue fuite, alloient de leur côté tenir les mêmes propos, & ce qui ne contribuoit pas peu à prévenir les espris en sa faveur, & à les empêcher de douter de tout ce qu'il disoit, étoient beaucoup des gens que Bajazet avoit aposté, qui n'affectans d'autre interêt que celui de la cause commune, s'offroient les premiers à venger le faux Mustapha; voilà comme Bajazet se fit en peu un parti considerable de gens qu'il ne connoissoit même pas.

Enfin l'artifice de ce stratagême a été conduit avec tant de prudence, que beaucoup qui avoient vû autrefois Mustapha, & qui l'avoient reconnu après sa mort lorsqu'on l'exposa devant la tente de Soliman, se sont laissés persuader qu'ils s'étoient trompés, & que celui-ci ètoit le vrai Mustapha. Il en étoit de ceux qui avoient été attachés à ce Prince ou qui étoient de sa Cour, en qui sa mémoire & sa figure étoit trop profondement gravée pour se laisser tromper; ceux-la cependant poussés par la crainte & animés par la douleur & par la vivacité de leur ressentiment, étoient les premiers à dire que Mustapha vivoit encore, & que c'étoit lui-même; ils voyoient d'avance avec plaisir les troubles qui alloient s'exciter, depuis long-tems ils souhaittoient de mettre fin à des jours qu'ils traînoient dans la tristesse: l'occasion leur paroissoit favorable, mourir & vanger Mustapha étoit tout ce qu'ils désiroient. L'imposteur de son côté, continuoit avec fruit à se faire des proselites, il gagnoit ceux-ci à force de belles promesses, pour ceux-là, c'étoit de grands sentimens, & comme Bajazet avoit eu soin de lui

donner de grosses sommes d'argent, il en gagnoit d'autres en leur en distribuant, les discours séducteurs desquels il accompagnoit ces présens, sembloient lui assurer le plus heureux succès, *ce sont-là*, disoit-il, *les tristes restes de mon ancienne fortune ; que je suis heureux, chers amis de les avoir conservés, puisque vous ne dédaignez pas de les accepter !*

Aussi eut-il pour lui en très-peu de tems une grande quantité de monde, chaque jour le nombre augmentoit, ce devint enfin une Armée formidable, à la tête de laquelle il alloit marcher, lorsque les Sangiacs des environs en donnerent avis à Soliman ; le danger leur parût pressant, ils ne déguiserent rien dans leur lettre, & la firent tenir à l'Empereur avec une diligence extrême. Soliman à l'ouverture soupçonna Bajazet pour être l'auteur du stratagême, il en fut d'autant plus affligé, qu'il le connoissoit entreprenant, hardi & adroit dans ses projets ; prudemment il pensa qu'il ne devoit rien négliger pour dissiper celui-ci. Sur l'heure il fit réponse aux Sangiacs que si les choses étoient venues à ce point, il ne pouvoit en accuser que leur né-

gligence, qu'ils auroient dû dès les commencemens parler ferme, & s'oppoſer aux progrès de l'mpoſture; mais puiſqu'il y avoit tant à craindre, qu'il envoyoit à leur ſecours un de ſes Viſirs avec une bonne quantité de Soldats de ſa garde; que s'ils ne vouloient pas cependant ſouffrir les derniers ſupplices, ils n'avoient qu'à mettre leurs ſoins à tout calmer par eux mêmes ſans ſe repoſer ſur le Viſir, mais qu'ils ſe ſaiſiſſent ſur tout du faux Muſtapha.

Rien n'a mieux fait ſentir combien cet évenement a allarmé Soliman, que le choix qu'il a fait lui-même des Soldats qu'il a envoyés au ſecours de ces Sangiacs; le nombre n'étoit pas conſidérable, mais c'étoient tous gens de confiance, & dont il connoiſſoit l'attachement; s'il eut envoyé indifferemment quelqu'autres Corps de Troupes, il avoit à apprehender qu'ils ne ſe laiſſaſſent gagner ou par l'argent ou par les promeſſes, & qu'ils ne tournaſſent leurs armes contre lui; d'avance, il n'ignoroit pas que le plus grand nombre des Janiſſaires au ſeul nom de Muſtapha, ſe revolteroient, autant pour venger la mort de ce Prince, que pour apporter du changement dans le

Gouvernement, & que la populace seconderoit leur entreprise; l'occasion paroissoit favorable, Soliman en frémissoit.

Dès que les Sangiacs eurent reçu les ordres de l'Empereur, ils firent tous leurs efforts pour prendre l'imposteur & pour affoiblir son crédit par la frayeur qu'ils tâcherent de donner des tourmens & des supplices que l'on préparoit aux rebelles; tous également menacés du même danger, ils se sont encouragés les uns & les autres, ceux-ci ont détourné ceux qui arrivoient; ceux la ont tâché de dissiper le gros de l'Armée; pendant ces opérations, le Bacha avec sa troupe marchoit à grandes journées, & il n'étoit pas éloigné lorsque (comme cela arrive presque toujours) le trouble & la division se sont mis parmi les conjurés; la crainte a saisi les uns lorsqu'ils se sont vûs prêts d'un combat, d'autres qui n'avoient embrassé que foiblement le parti du prétendu Mustapha, sont tout-à-coup devenus indifférens dans la querelle; tous enfin sans honte, & mettans en oubli les bienfaits & les promesses de leur chef, l'ont abandonné, & se sont enfuis où ils ont crû

être le plus à couvert des pourſuites; Muſtapha accompagné ſeulement de ſon Conſeil & de quelques amis fidéles, voyant ne pouvoir faire tête à l'ennemi, a voulu prendre auſſi la fuite, mais la diligence des Sangiacs l'a prévenu, ils l'ont ſaiſi avec toute ſa ſuite & les ont livrés * au Bacha. Celui-ci les a tous fait conduire à Conſtantinople ſous bonne eſcorte; auſſi-tôt qu'ils ont été arrivés, Soliman les a fait mettre à la queſtion pour ſçavoir quelle pouvoit être la fin de cette entrepriſe; ils lui ont dit que Bajazet en étoit l'auteur, & qu'il ſe propoſoit lorſque l'Armée ſeroit aſſez nombreuſe, de ſe mettre à la tête avec un corps de Troupes conſidérable qu'il devoit y joindre, & de marcher droit à Conſtantinople, ou d'aller attaquer ſon frere & de le défaire.

Soliman étant inſtruit des intentions de Bajazet & de toutes ſes démarches, fit jetter dans la mer pendant la nuit tous ces malheureux; par politique il ne voulut en faire mourir

* Le Bacha que Soliman envoya étoit *Perthau*, homme d'un grand génie, & d'une prudence consommée, il avoit épouſé, après la mort de Mahomet, ſa veuve.

aucun en public, de peur que les étrangers qui étoient à Constantinople, ne donnassent avis à leurs Princes des troubles qui agitoient l'intérieur de son Empire; cette expédition faite, il se prépara à punir Bajazet, & à lui faire souffrir un supplice qui répondit à l'énormité de son crime; la pénétrante Roxolane ne tarda gueres à s'appercevoir des desseins de l'Empereur, elle laissa passer quelques jours dans la dissimulation de cet évenement, pour donner le tems à sa colere de jetter tout son feu, & causant ensuite avec lui de choses indifférentes, elle fit venir adroitement l'affaire de Bajazet; & elle en parla en ces termes:

» La faute de Bajazet mon fils, doit
» être, Seigneur, d'autant plus excu-
» sable à vos yeux, qu'il a pour exem-
» ple de pareils attentats, presque
» tous les Empereurs Ottomans; vos
» prédécesseurs & ses peres, ne pour-
» roit-il pas encore trouver une ex-
» cuse dans son extrême jeunesse?
» l'imprudence n'est-elle pas ordinai-
» rement la plus fidelle compagne des
» jeunes gens? mais retirez l'exemple
» de ses peres, supposez-lui une rai-
» son supérieure à la foiblesse de son
» âge,

» âge, sa faute n'en deviendra plus
» une, c'est la sagesse, c'est la nature
» elle-même qui lui a tracé la voie
» qu'il suivoit, ce n'étoit que pour
» éviter la mort qu'il prenoit les ar-
» mes ; n'écoutez aucunes de ces
» raisons, écoutez la prudence, il
» ne seroit pas sage de punir avec la
» derniere severité, même les plus
» grands écarts que les jeunes gens
» font, souvent c'est sans mauvaises
» intentions, & presque toujours ils
» y sont portés par les mauvais con-
» seils ; au reste, c'est son premier
» crime, eh! n'est-il pas juste de le
» lui pardonner ; sensible comme il
» le sera à votre clemence, ne trou-
» verez-vous pas dans son repentir la
» joie la plus consolante ? ce sera,
» Seigneur, une seconde fois que vous
» lui donnerez la vie. S'il trompoit
» mes esperances & qu'il fût assez
» malheureux pour retomber dans
» pareille faute, n'avez-vous pas as-
» sez de tems pour le punir des deux ?
» Mais écoutez, Seigneur, si vous
» êtes inflexible pour votre fils, soyez
» en même tems le plus cruel des
» maris, en prononçant son arrêt de
» mort, condamnez-moi aussi . . . .

» non, je ne pourrai survivre au sup-
» plice de Bajazet...... hélas! de tant
» de Princes que le Ciel vous avoit
» donné, il lui a plû de ne vous en
» laisser que deux, & vous voulez en
» immoler un à votre colere, au nom
» de cette tendresse dont vous m'avez
» donné tant de marques, au nom
» de cette amitié que vous m'avez
» jurée pour toujours, je vous en
» conjure, Seigneur, votre ame
» seroit livrée aux plus cruels re-
» mords, le repentir le plus amer
» succederoit au feu de votre co-
» lere; laissez donc vivre Bajazet. Que
» la douceur & la clemence ont d'at-
» traits! qu'il est grand de pardonner!
» la vengeance ne semble être que
» pour les ames dénuées de senti-
» mens. Quel plus fort modele de
» moderation puis-je, Seigneur, vous
» mettre devant les yeux que Dieu
» même, lui qui est le Roy des Sou-
» verains? fait-il éclatter sa colere?
» arme-t'il sa justice toutes les fois
» qu'il en a le sujet? toute la nature
» déja seroit rentrée dans le néant,
» les hommes sont ses enfans, il est
» misericordieux pour eux, Bajazet
» n'est-il pas votre fils, quel autre

» que lui doit sentir les effets de vo-
» tre bonté ? encore une fois, il sera
» sensible à la grace que vous lui ac-
» corderez: de tous vos sujets, il sera
» le plus fidele & le plus attentif à
» vous en donner des marques ; tels
» seront ses sentimens, & si vous en
» doutez, Roxolane à vos pieds, Sei-
» gneur, votre chere Roxolane se
» presente pour vous en être le ga-
» rant ; mais que mon fils Bajazet
» vive.»

Roxolane accompagna ce discours de larmes ausquelles Soliman ne pût s'empêcher d'en mêler d'autres, elles le fléchirent, & il accorda la grace de Bajazet, pourvû cependant qu'il se presenta devant lui, qu'il avoua sincerement sa faute, & qu'il écouta avec docilité la réprimande qu'il étoit dans le dessein de lui faire. Roxolane dans l'instant & secrettement écrivit ces heureuses nouvelles à son fils, l'exhortant de se rendre aux ordres de Soliman, & l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre, qu'elle avoit obtenue sa grace, & que sa faute étoit entiérement oubliée.

Bajazet à l'ouverture de cette lettre se détermina à obéir, l'exemple

cependant de son frere Mustapha lui fit naître des craintes ; mais assuré par sa mere, de laquelle il sçavoit être tendrement aimé, que Soliman lui avoit pardonné de bonne foi, il se rendit dans le lieu (*a*) destiné à cette entrevûe aussi-tôt qu'il en eut reçu les ordres.

Bajazet arrivé, quelques esclaves de Soliman lui donnerent la main pour descendre de cheval, & lui demanderent ses armes ; l'usage est que personne ne paroît armé devant le Grand Seigneur ; Bajazet n'y faisant point attention dans l'instant, s'intimida, cette cérémonie lui fit naître de nouvelles craintes sur la proximité du supplice qu'il sçavoit bien

(*a*) Ce lieu étoit une Auberge, ou un de ces especes de grands Hôpitaux dont Busbec a parlé dans sa premiere Lettre ; les Turcs appellent celui-ci *Carestranum*, ou l'Hôpital des Cariens ; il n'est éloigné de Constantinople que de quelques milles.

L'usage des Empereurs Ottomans est que lorsque leurs fils sont une fois adultes, ils ne permettent pas que de leur vivant ils entrent dans Constantinople, ils n'apprehenderoient que par envie de regner, ou pour apporter quelques changemens dans le Gouvernement, ils ne corrompissent les Janissaires, & les portassent à une révolte.

mériter, & qu'il appréhendoit de souffrir. Revenant cependant à lui, il prêta l'oreille à une voye qui lui crioit au travers d'une petite jalousie, *Corcoma Oglan, Corcoma*, c'étoit sa mere qui prévoyant la frayeur dont il seroit saisi, s'étoit postée dans cet endroit où elle sçavoit qu'il devoit passer, à dessein de le rassurer, *ne craignez rien*, lui disoit-elle, *avancez avec assurance.*

Bajazet introduit, Soliman lui ordonna de s'asseoir, & lui parla en ces termes.

» Quelle audace est la votre! fut-il » de temerité plus grande! vous avez » osé dans le sein de mes Etats lever » l'étendart de la révolte, braver ma » puissance & oublier que j'étois vo» tre pere ; vous avez osé prendre » les armes, & former le dessein » d'aller à forces ouvertes attaquer » votre frere, y avez-vous pensez ! » c'étoit moins lui que vous alliez » combattre que Soliman lui-même : » dites, est-il de crime pareil au vôtre? » quoi, il n'a pas tenu à vous que no» tre sainte Religion ne fût détruite ? » que tous les Fideles croyans ne » fussent anéantis sous les ruines de

» mon Empire ; quoi de plus enfin !
» comme un tiran, vous avez attenté
» à ma vie, pour envahir mes Etats
» & usurper ma Couronne. Non, vous
» dis-je, votre crime est trop grand
» pour en obtenir le pardon, & ... de,
» énorme pour que je puisse ... son
» un supplice qui lui soit propor-
» tionné......... Bajazet, je vous
» pardonne, sentez dans ce jour que
» tout cede à ma clemence ; je suis
» votre pere, & Dieu sera votre juge,
» & apprenez qu'aucuns des évene-
» mens de cette vie n'arrivent sans
» la permission de cet Etre increé,
» & que c'est lui qui dispose à son
» gré des Empires. S'il a, dans les
» décrets de son éternité décidé que
» vous montiez après moi sur le Trô-
» ne, quelques obstacles qui se pre-
» sentent vous les vaincrez, vous y
» arriverez par une voye que lui-mê-
» me vous tracera ; il n'est point au
» pouvoir des hommes de retarder du
» plus petit instant l'effet de ses vo-
» lontés suprêmes ; quel soin donc
» vous occupe. S'il ... idé autre-
» ment ? qui êtes-vous pour vous y
» opposer ? quelle seroit votre folie
» de lutter contre celui, qui d'un souf-

» ſte peut anéantir toute la nature
» comme il l'a animée ? Ceſſez donc
» de vous inquietter ſur l'avenir,
» n'inſultez plus à votre frere, & laiſ-
» ſez-moi terminer ma vie dans le
[illegible]os que demandent mes vieux
[illegible]s ; mais ſouvenez-vous que ſi
[illegible]ant en oubli mes bontés & mes
[illegible] vous excitez de nouveaux
» troubles, la mort la plus cruelle
» ſera le terme de vos audacieuſes
» entrepriſes, l'eſpoir que vous auriez
» d'un ſecond pardon, ſeroit vain &
» inſenſé, ma ſeverité ne le cedera
» en rien à ma clemence ; je ſçais être
» bon, mais je ne ſçais pas être foi-
» ble. »

A quoi Bajazet répondit en très-peu de mots, comme il convenoit, & d'une voix tremblante, qu'il étoit venu plus pour avouer ſa faute, qu'à deſſein de l'excuſer, & puiſque Soliman étoit aſſez bon pour la lui pardonner, il lui juroit pour le tems à venir, l[illegible]e la plus aveugle, remettant [illegible] le ſoin de ſa fortune entre ſe[illegible] Soliman enſuite ſe fit apporter, ſuivant l'uſage de la nation, une coupe, remplie d'une liqueur faite avec de l'eau du ſucre,

& le suc de certaines plantes, & la présenta à son fils pour signe de réconciliation. Bajazet d'une main tremblante l'accepta, & appréhendant que ce ne fût un poison, en bût très-peu, mais Soliman bûvant le reste, retira Bajazet d'inquié[illegible] Soliman ensuite l'a renvoyé d[illegible] Gouvernement.

Je vais maintenant vous faire [illegible] précis de la mort du Bacha Achmet. Plusieurs ici croyent qu'on lui a fait un crime à la Porte de l'attachement qu'il avoit pour l'infortuné Mustapha, & que Soliman l'a accusé de négligence à découvrir le stratagême de Bajazet avec son prétendu Mustapha. D'autres disent qu'avant d'être parvenu à aucunes dignités, il avoit été accusé & convaincu de brigandage & de vols atroces, & qu'à cause de sa grande experience dans le mêtier de la guerre, & de l'étendue de son genie, Soliman avoit dissimulé ses crimes san[illegible]ardonner; aujourd'hui q[illegible]e passer de lui, il lui fait [illegible]s peines que méritent ses fautes: [illegible] dit encore qu'on l'a fait mourir u[illegible]quement afin que Rustan rent[illegible]t plûtôt

dans son ancienne place, que celui-ci n'occupoit que depuis la mort de Mustapha. Il n'étoit pas question de le déplacer & de le laisser survivre à sa disgrace, puisqu'on rapporte que So-[illegible] en prononçant son arrêt, avoit dit [illegible]'il valloit mieux qu'il mourût une[illegible]s que mille, ce qui lui seroit ar[illegible]que jour, se voyant déplacé ; [illegible]'Empereur lui avoit d'ailleurs juré qu'il le laisseroit dans sa dignité jusqu'à la fin de ses jours ; n'étoit-il pas convenable qu'il lui tint parole? si ses interêts particuliers & le bien de son Empire, n'eussent demandé que Rustan fût remplacé, il l'auroit continué Visir plus long-tems, il auroit plus vêcu aussi ; quoiqu'il en soit, il n'est plus : voici comme il est mort.

En entrant un jour du matin dans le Divan, avec cet air d'assurance (*a*) que les autres Visirs n'ont pas ordi-

(*a*) Le [illegible] autrefois, comme il l'est aujourd'hui [illegible] où le Grand Seigneur fait sçavoir [illegible]rs leur Arrêt de mort quand il l'a [illegible]est aussi celui dans lequel ils s'éxécutent ; dans le tems que Busbec étoit à cette Cour, les révoltes, les séditions étoient bien plus communes qu'elles ne le sont aujourd'hui, & le Gouvernement bien plus se-

nairement, un Chiaou est venu lui annoncer de la part du Grand Seigneur qu'il vouloit que dans l'instant il mourût. Achmet a regardé cet homme fierement, & sans s'émouvoir l'a écouté ; il en est à la verité bien peu qui soient d'une force d'esprit aussi grande qu'étoit celle dont il a donné des marques dans milles occasions. *Je mourrai*, a-t'il répondu, comme s'il lui eut été indifferent de vivre ; dans l'instant le Chiaou s'est avancé pour lui mettre le lacet au col & l'étrangler, Achmet l'a repoussé avec mépris, lui disant qu'il ne convenoit pas, qu'ayant souillé ses mains dans tant de sang impur, il eut l'honneur de les tremper dans le sien : Jettant ensuite les yeux sur celui de l'assemblée qui étoit le plus son ami, il l'a conjuré de vouloir bien lui rendre ce dernier service ; cet ami plus intimidé que ne l'étoit Achmet, a refusé, il s'est rendu enfin aux pressantes sollicitations du Visir. [illegible]hmat l'a

vère; la mort d'un Visir [illegible] une affaire, le cas étoit fréquent, ce qui les [illegible]soit frémir chaque fois qu'ils s'assembloient dans le Divan. Busbec a dit les raisons pour lesquelles Achmet devoit être exemt de ces frayeurs.

prié que quelques tems après qu'il auroit ſerré le lacet, il le relâchât un peu, & qu'il lui permit de reſpirer ſeulement une fois, après quoi il pourroit le reſſerrer juſqu'à ce qu'il fût étranglé.

Ceci vous paroîtroit ſans doute une foibleſſe dans Achmet, ſi je ne vous l'avois dépeint pour être d'une intrépidité à tout braver, pour moi j'ai penſé comme il étoit curieux de tout ſçavoir, qu'il avoit voulu éprouver les douleurs de la mort, même avant de mourir; peut-être auſſi déſira-t'il d'aller faire choix d'un paradis, étant encore de ce monde, ou qu'il ne voulut pas ſe contenter de mourir pour une fois; dès que Soliman a ſçû qu'enfin il ne vivoit plus, il a déclaré Ruſtan Grand Viſir.

Quant à mon retour, duquel vous ſouhaitez que je vous diſe le tems, je ne puis vous répondre autre choſe, ſinon *facilis deſcenſus averni.* (*a*) On ſçait à [illegible] le tems du départ, & on eſt [illegible] incertain du retour; je [illegible] dirai rien de plus précis ſur cet article, en attendant qu'il plaiſe à Dieu de me faire ſçavoir

[*a*] Virgil. 6. L. de l'Enéide.

ſes volontés ; je vais continuer à chercher dans mes livres, qui ſont mes plus anciens amis, dequoi adoucir les rigueurs de ma priſon, & diſſiper les ennuis de la ſolitude ; ce ſont là de vrais amis, par-tout ils m'ont accompagné, ils ont couru les mêmes riſques que moi : la nuit comme le jour, d'eux-mêmes ils me préſentent des ſujets de conſolations, rien n'égale leur fidélité. A Dieu, n'en ſoyez pas jaloux.

(a) *A Conſtantinople, le jour de devant les Ides de Juillet* 1556.

[*a*] Le mot d'Ides vient de celui d'*Iduare* qui ſignifie en langue Toſcane diviſée ; auſſi les Ides arrivoient le quinziéme jour des mois de Mars, de May, de Juillet & d'Octobre, & le treiziéme de tous les autres mois.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES.

A.

AMASIE, Ville d'Asie, pag. 2
Autre Ambassadeur envoyé à Constantinople pendant la detention de M. Malvezzi, 13
Avarice d'un Bacha, 25
Auberge de Turquie, comme on y vit, leurs Bâtimens, 49
Aspre, Monnoye, sa valeur, 62
Andrinople, Ville, sa situation, & son Histoire, 72
Alcoran, Bible des Turcs, 82
Arrivée de Busbec à Constantinople, 84
Arrivee de Mustapha au Camp de Soliman, 94
Ancire, ou Angourie, Ville de la Galatie, son Histoire, 145
Arabsorbet, boisson des Turcs, sa composition, 163
Arrivée de Busbec à Amazie, 171
Arrivee de Busbec à Vienne, 213
Allarme des Sangiacs, a l'occasion du faux Mustapha, 236
Armée du faux Mustapha dissipée & mise en fuite, 238

Achmet, ou Achômate, sa mort, 248

B

Busbec, Terre dont l'Auteur portoit le nom, 3
Bachas, leurs dignités & leurs fonctions, 5
Bude, Ville d'Hongrie, sa description, 31
Bellegrade, Ville d'Hongrie, son Histoire, 39
Bulgares, Peuples, leur origine, 68
Bajazet I. Empereur des Turcs, son Histoire, 85
Bêtes sauvages, 118
Brebis d'une grosseur prodigieuse, 143
Bulgarie & la Thrace, Provinces, 199 & 200

C

Caractere des Turcs, & leur origine, 15
Chiaous, leurs emplois, 23
Conduite de Rustan pendant son éxil, 99
Cruauté de Roxolane [illegible] le fils de Mustapha, ibid.
Courier dépéché a Soliman, pour lui apprendre l'arrivée de Busbec, 107

Constantinople, description, curiosites, &c. 108

Corinthe, sa situation, & son Histoire, 121

Cyacales, especes de Loups, 138

Canard dont le cris ressemble au son d'une trompette, 144

Camelot d'Ancyre, le cas que les Turcs en font, 156

Contes fabuleux des Dervis sur Chederles, 167

Critique des habits Européens, 181

Congé d'adieu de Busbec, quelle cérémonie, 188

Chrétiens de l'un & de l'autre sexe conduits esclaves à Constantinople, 195

D

Départ de Busbec de Vienne, 16

Decadence du royaume d'Hongrie, 42

Denis II. Tyran de Siracuse, son Histoire, 67

Disgrace de Rustan, & la cause, 98

Discours du Bacha Ebrahim à la veuve de Mustapha, 102

Départ de Busbec pour le Pont, 121

Description du Pont, 122

Darius Roy des Perses, son Histoire, 128

Depart de Busbec pour Amasie, 133
Divinités des Egyptiens, 166
Dervis, Moines Turcs, ibid.
Description d'Amasie, 171
Description de la Cour de Soliman, 177
Divan, ce que c'est, 189
Depart de Busbec d'Amasie, 192
Depart de Busbec de Constantinople, 195
Dangers que courut Busbec sur la route de Mohast à Bude, 206
Discours des Bachas à Busbec, 222
Dessein de Bajazet pour usurper l'Empire, 227
Discours du faux Mustapha, 230
Disposition à la révolte dans les Peuples de Moldavie, 234

E

Entretien de Busbec avec Ferdinand, 5
Emprisonnement de M. Malvezzi à Constantinople, 10
Elargissement de M. Malvezzi, 13
Entretien de Busbec avec le Bacha de Bude, 35
Embarquement de Busbec pour Belgrade, 37
Emportement des Janissaires à l'occasion

du meurtre de Mustapha, 96
Exil de Rustan, sa cause, 98
Ebrahim Bacha est chargé d'aller porter le lacet au fils de Mustapha, 101
Eléphant qui joue à la Paulme, 119
Erreur de Polibe sur l'entrée du Pont, 131
Exemple de la haine des Asiatiques pour les Turcs, 194
Entrevûe de Busbec avec le Bacha de Bude à Pesth, 208
Evenemens arrivés à la Porte pendant l'absence de Busbec, 221
Emprisonnement de Busbec à Constantinople, 224
Entretien de Roxolane avec Soliman sur Bajazet, 140

F

Ferdinand I. Anecdote particuliere sur son regne, 3
Fontaine dont l'eau boût 34
Faux Mustapha, son stratagème, 229
Frayeur de Bajazet, 244

G

Grand, Ville de la basse Hongrie, son histoire, 17
Gebize, Ville de Bythinie, 135

Goût des Turcs sur les couleurs, 156
Giangir, jeune Prince, la peur occasionne sa mort, 226

H

Hôpitaux de Turquie, 52
Habillement des femmes qui habitent les plaines de Sophie, 63
Hyenne, animal vorace, contes des Turcs à son sujet, 147

I

Janissaires, 26
Ismael Empereur des Perses, son histoire, 122
Indes Orientales & Occidentales, 125
Isles ambulantes, 130
Inscriptions sur les Portes de Nycée, 140
Inscription des Victoires d'Auguste en Asie, 154
Incendie arrivée à Amasie, 172
Inquiétudes de Busbec sur sa mauvaise réception, 183
Incertitude de Busbec sur son retour à Vienne, 251

K

Kazocli, Hameau, 137

Kedefles, 167

L

Louis II. Roy d'Hongrie, son Histoire, 42
Lettre de Rustan à Soliman, 90
Lettre de Soliman à Mustapha, 91

M

Malvezzi, Ambassadeur, 7
Mœsie, Province, son Histoire, 40
Mahomet II. 41
Moyen dont se sert Busbec pour engager les Turcs à le laisser dormir, 66
Museti, quelle est sa Dignité, 92
Meurtre de Mustapha, 95
Mort du fils de Mustapha, 105
Médailles antiques, 151
Mets ordinaire des Turcs, 165
Mort d'un des gens de la suite de Busbec, causée par la peste, 196
Embarras de son Médecin pour guérir les autres Domestiques qui s'en trouvent infectés, 198
Mohast, lieu où périt Louis II. Roy de Hongrie, 205
Menaces faites à Busbec par les Turcs, 224

N

Nécessité aux Etrangers de répandre beaucoup d'argent en Turquie, 74
Nicomédie, Ville d'Asie, son Histoire, 156
Nycée, Ville de Bythinie, sa fondation, 137
Nez d'un Turc coupé par des Hongrois, 210
Nombre des Princes, fils de Soliman, & leurs noms, 225

O

Origine des roses suivant les Turcs, 83
Origine des Maires & Echevins, 203

P

Pompe funebre à la Grecque, 45
Philoppopolis, Ville de la Turquie en Europe, 68
Penchant naturel des Turcs pour les fleurs, 74
Paix du Turc faite avec l'Ambassadeur de Perse, 184
Plaintes de Busbec des mépris trop marqués que les Bachas firent de lui, 189
Portrait de Soliman, 190

Pannonie, grande région d'Allemagne, 201
Presens que les Echevins d'Essek firent à Busbec, 203
Politique de Busbec à l'égard de ses jaloux, 215
Parti considérable pour le faux Mustapha, 236
Perthau Bacha va au secours des Sangiacs, 239
Prise du faux Mustapha, politique de Soliman pour ne pas le faire mourir en public, 240

R

Rustan, Vizir, 8
Respect des Turcs pour le papier, 79
Roxolane forme le dessein de faire mourir Mustapha, moyens dont elle se sert, 87
Raisons de Busbec qui l'engagent à écrire le nom des lieux par lesquels il passe pour aller en Asie, 135
Repas splendide donné à l'Ambassadeur de Perse par Halli Bacha, 185
Retour incognito de Busbec auprès de Ferdinand, 213
Roxolane obtient de Soliman la grace de Bajazet 240
Réprimande de Soliman à Bajazet, 245

S

Substitution de Busbec à la place de M. Malvezzi, 15
Sangiacs, leurs emplois, 20
Système des Turcs sur l'usage du vin, 29
Système des Turcs sur leurs Maisons, 32
Servie, Province, sa situation, & ses limites, 44
Sommeil des Turcs, 50
Secours que Busbec tire du vin dans son voyage, 55
Sophie, Ville de Bulgarie, sa situation, 61
Selim I. Empereur des Turcs, son Histoire, 75
Selimbria, Ville, & ses agrémens, 76
Sort destiné aux freres des Empereurs Turcs, 89
Superstition des Grecs pour les Limaçons, 111
Sacrement de Pénitence administré pour de l'argent, 112
Scites Européens, leur origine, 128
Simplicités de deux Asiatiques, 158
Sobriété des Turcs, 161
Silence qui regne en présence de l'Em-

pereur des Turcs, 182
Scordium, Plante, ses propriétés, 198
Seconde Lettre de Busbec, & le sujet, 218

T

Traité de Ferdinand avec la Reine Isabelle, 7
Talisman des Turcs, 58
Tombeaux envoyés du Ciel aux Turcs, 71
Tartares Précopites, leur maniere de vivre, 36
Tems auquel Busbec arrive à Constantinople, second voyage, 221

V

Vayvode, leurs qualités, 12
Usages singuliers des Turcs dans les jours de cérémonies, 36
Visite que Busbec rend aux Bachas étant arrivé à Amasie, 174

Z

Zone Torride, on la croyoit autrefois inhabitable, 132

Fin de la Table.

ERRATA.

ABregé de la Vie de l'Auteur, *page* xxiv. *ligne* 4. ce Tyran, *lisez* ce Sultan.

Page 3 *ligne* 29. Charles IV. *lisez* Charles V.

Page 13. *l.* 29. & se fit, *l.* & il se fit.

Page 14. *l.* 5. *transposez le dernier mot*, mais en passant.

Page 15. *l.* 14. je pûs. *lis.* je pusse.

Page 22. *l.* 2. le tems étant. *lis.* étoit.

Page 27. *l.* 8. Corne. *lis.* Cône.

Page 30. *l.* 20. quelqu'un. *lis.* quelques-uns.

Page 39. *l.* 6. les côtaux. ~~*lis.* ses côtaux.~~ & *lig.* 21. Drate. *lis.* Drave.

Page 45. *l.* 2. & 30. Jogodna. *lis.* Jagodna.

Page 48. *l.* 5. mit. *lis.* mises; & *l.* 13. Couriers. *lis.* Convies.

Page 50. *l.* 18. devoient. *lis.* devroient.

Page 69. *l.* 16. Batée. *lis.* Borée.

Page 72. *l.* 5. des monumens. *lis.* de monumens.

Page 76. *l.* 24. mil. *lis.* mille.

Page 110. *l.* 12. murs. *lis.* mers.

Page 113. *l.* 15. c'est le compte. *supprimez* c'est.

Page 131. *l.* 14. dans le Port. *lis.* dans le Pont.

Page 147. *l.* 23. Bellonus. *lis.* Bélon.

Page 154. *l.* 7. tectolages. *lis.* tectosages.

Page 156. *l.* 2. de Chevres. *lis.* des Chevres.

Page 164. *l.* 8. Si vous goutés. *lis.* Si vous goutiés.

Page 168. *l.* 14. qui l'employoient. *lis.* qui l'imploroient.

Page 187. *l.* 19. la paix se fut faite. *lis.* se conclût.

Page 208. *l.* 27. est de forme quarrée. *lis.* est une Ville de forme quarrée.

Page 234. *l.* 24. des gens. *lis.* de gens.

Page 240. *l.* 22. Empereurs Ottomans; *supprimez* le point & la virgule.

00084071

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016